
NAZIONALE
R. BIBLIOTECA
CENTRALE V. E. II
1
8 C
15
ROMA

5.

L'OCÉAN
DES ANCIENS
ET LES
PEUPLES PRÉHISTORIQUES

PAR

A.-C. MOREAU DE JONNÈS

UN OCÉAN DISPARU
LA SOURCE DU DÉLUGE — L'ATLANTIDE
ÉGYPTIENS — LIBYENS — SCYTHES — PÉLASGES
LES AMAZONES — LES ENFERS.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS


NAZIONALE
1
8 -C
15
VITT. EMANUELE
ROMA
BIBLIOTECA

L'OCÉAN

DES ANCIENS

ET LES

PEUPLES PRÉHISTORIQUES

LE PUY. — TYPOGRAPHIE M.-P. MARCHESSOU.

L'OCÉAN
DES ANCIENS

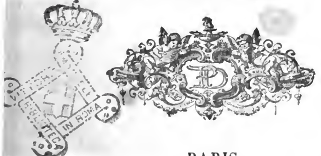
ET LES

PEUPLES PRÉHISTORIQUES

PAR

A.-C. MOREAU DE JONNÈS

UN OCÉAN DISPARU
LA SOURCE DU DÉLUGE — L'ATLANTIDE
ÉGYPTIENS — LIBYENS — SCYTHES — PÉLASGES
LES AMAZONES — LES ENFERS.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1873

INTRODUCTION

L'Océan joue un rôle considérable dans les théogonies de l'antiquité. Hésiode en fait un dieu, le plus ancien de tous, Homère le qualifie de Père des dieux et des hommes. Les peuples de la Grèce y rattachaient leurs origines ; ils s'appelaient eux-mêmes Ægialéens, Pélasges, c'est-à-dire hommes du rivage, hommes de la mer. Leurs principaux princes et héros étaient fils des nymphes de la mer. Les Chaldéens et les Phéniciens se disaient venus des bords d'une mer Erythrée où un roi-poisson, Oannès, leur avait enseigné les lois et les arts. Les mythologies des Celtes et des Scandinaves parlent fréquemment des îles sacrées où leur race a commencé. Les poëmes sanscrits célèbrent Varouna, le dieu de l'Océan occidental. Où pouvait donc être situé cet Océan près duquel ces peuples avaient pris naissance, puisqu'il est notoire que les Phé-

niciens et les Grecs n'ont navigué qu'assez tard dans la mer Atlantique et que les nations plus à l'orient n'ont pu en avoir connaissance?

Les documents faisant défaut au delà d'Homère, pour la tradition hellénique, on ne peut, si l'on veut résoudre ce problème, que recourir aux preuves géologiques fournies par l'histoire du globe, et les rattacher, s'il est possible, aux témoignages qu'a laissés l'antiquité.

Cette étude nous a conduit à rechercher les causes naturelles du grand cataclysme dont parlent les premières traditions des peuples et que les livres sacrés désignent sous le nom de Déluge. Puis l'enchaînement des notions nous a amené à apercevoir d'incontestables rapports entre ce phénomène et celui auquel on doit attribuer la disparition de l'île Atlantide, dont Platon a raconté la dramatique catastrophe, et enfin à reconnaître que ces faits, en apparence si distincts, avaient eu pour théâtre les mêmes lieux et étaient liés entr'eux par une même cause, dont les récentes découvertes de la science facilitent l'explication.

Le Déluge, universel ou non, a certainement eu lieu, et si nous en sommes encore à considérer cet

événement comme un prodige, il faut attribuer ce retard au respect de la tradition biblique, mais on a droit de s'étonner qu'en ce qui touche la mythologie païenne, pour laquelle on n'a point les mêmes égards, et qui, depuis si longtemps, fait partie de l'éducation scolaire, nous soyons réduits à des appréciations vagues et souvent très-erronées des lieux et des faits dont elle fait mention. On objectera sans doute que les auteurs anciens ont été les premiers à se tromper, et qu'en géographie surtout ils nous ont souvent induits en erreur. Mais en général ils ne voyageaient pas et se bornaient à répéter, d'un siècle à l'autre, des récits et des descriptions datant d'une époque très-reculée. C'est à ce point de vue que les écrits qu'ils nous ont laissés sont intéressants. Les meilleurs d'entr'eux, Strabon, Pline, Méla, sont pleins de ces anachronismes géographiques, et tels passages, que les commentateurs modernes négligent comme étant l'expression d'une naïve ignorance, contiennent de précieux renseignements sur un état de choses qui n'existait plus depuis longtemps, au temps où vivaient ces écrivains. Le lecteur sera à même de s'édifier à cet égard en se reportant au chapitre du présent volume re-

latif aux Colonnes d'Hercule, où nous croyons avoir démontré que les anciens auteurs, et les modernes à leur suite, se sont égarés dans une singulière méprise géographique.

Si, d'ailleurs, dans les légendes mythologiques où certes tout n'est pas mensonge, nous ne rencontrons que des énigmes, il faut convenir que la plupart des interprètes ont fait de leur mieux pour les rendre insolubles. Il n'est guère de dieux ni de héros dont l'existence n'ait été contestée ; et cependant que penser de ces peuplades antérieures à l'histoire, les Atlantes, les Hyperborées, les Cimmériens, les Amazones décrites par les poëtes en traits si vivants? Est-il possible d'affirmer qu'elles n'ont pas vécu? et, s'il faut leur faire une place parmi les nations, quelle origine convient-il de leur assigner? à quelle race humaine ont-elles appartenu et où faut-il chercher les pays qu'elles habitaient?

Les origines, même des peuples de l'antiquité que nous connaissons le mieux, sont entourées de la plus profonde obscurité. Hérodote et d'autres auteurs affirment que les Athéniens, les Doriens, les Béotiens, les Argiens étaient les descendants des

Egyptiens, et cependant cette assertion est manifestement contredite par le teint blanc, les yeux bleus, les cheveux blonds attribués par les poëtes à Minerve et aux héros hellènes. Lorsqu'on lit dans Eschyle que Danaüs et ses cinquante filles ou tribus vinrent d'Egypte dans le Péloponèse, on se sent en présence d'un mystère ou d'une équivoque qu'on voudrait éclaircir. Il faut bien se dire qu'une des causes de notre ignorance tient surtout à l'oubli des faits ethniques que les Orientaux enregistrent avec la vénération religieuse qui s'attachait jadis à tout ce qui touche aux origines. Sans une étude attentive des croisements opérés, en des temps fort reculés, entre les races d'Afrique et d'Asie sur certains points de notre hémisphère, la formation des peuples antiques, celle même des nations dont nous autres Occidentaux sommes issus, restera toujours lettre close.

Nous nous sommes efforcé de démontrer ici que le foyer principal de cette union du Nord avec le Midi a été le littoral de la mer Noire, où vinrent s'établir, il y a cinq à six mille ans, des colonies d'hommes rouges et d'hommes noirs. Leur mélange avec la race blanche ou scythique, indigène du Cau-

case et de la Tauride, donna naissance d'abord à des générations herculéennes à peau rougeâtre ou basanée, connues sous les noms de Coushites ou Éthiopiens. De ces familles, à la suite de nombreux sous-croisements, sortirent des populations au teint plus clair, aux traits beaux et réguliers, qui se divisèrent en deux branches, à peu près comme on voit, dans une famille où le père est brun et la mère blonde, alterner des enfants tenant les uns du père, les autres de la mère. L'une de ces branches fut celle qui se rapprocha le plus de la souche coushite, et que les philologues ont nommée sémitique. La seconde est l'embranchement aryen auquel l'immixtion continue avec les femmes de race blanche retira en grande partie l'élément africain que ramènent parfois les bizarres caprices de l'atavisme.

La cohabitation prolongée des trois races dans le bassin de l'Euxin produisit cette transformation progressive des races pures en métis, et de ceux-ci en un type devenu fixe par sa généralisation et qui a constitué la race asiatique. Il est remarquable que cette progression indiquée par la loi ethnologique s'accorde pleinement avec l'ordre où sont présen-

tées par la Genèse, à son chapitre x, les générations issues des trois fils de Noé.

Par quel événement fortuit ou prémédité ces races différentes avaient-elles été mises en présence? c'est ce que la légende mythologique raconte avec des détails singulièrement positifs, lorsqu'on songe à leur date éloignée. Nous avons cru intéressant de recueillir ce fait primordial et de mettre en lumière son caractère de réalité et la fécondité de ses résultats. En passant du domaine de la fable dans celui de l'histoire, il pourrait devenir la date lumineuse qui marque le début des sociétés.

On le voit, c'est un voyage de découvertes que nous entreprenons ici : terres, mers, habitants, tout est à retrouver. Nous ne nous dissimulons pas les périls d'une pareille tentative où bien d'autres avant nous ont échoué, et il ne faut, pour s'y risquer, rien moins qu'une conviction profonde appuyée sur les meilleurs témoignages de l'antiquité. Mais cela ne suffit pas et, par le scepticisme qui court, ce livre aura, sans doute, grand besoin d'indulgence et d'encouragement. Au surplus, quelle que soit la fortune qui l'attend, ces sortes de recherches ont un charme tellement irrésistible

qu'elles portent avec elles leur récompense. Ceux-là nous comprendront qui, durant les veillées solitaires, ont senti l'évidence longtemps cherchée éclater dans l'esprit en clartés soudaines. C'est cette ivresse dont était pénétré Niebuhr, lorsqu'en présence d'un auditoire enthousiasmé de sa brillante restitution de Rome primitive, il disait qu'à faire revivre un passé disparu, on ressentait toutes les félicités de la création.

PREMIÈRE PARTIE

GÉOGRAPHIE PRÉHISTORIQUE

I

LA PÉRIODE NEPTUNIENNE

GÉOGRAPHIE
PRÉHISTORIQUE

I

LA PÉRIODE NEPTUNIENNE

CHAPITRE PREMIER

UN OCÉAN DISPARU

I

C'est un fait géologique, aujourd'hui démontré, qu'après la période ignée, les eaux ont jadis recouvert le globe. La terre roule dans l'espace baignée d'une enveloppe gazeuse qui, suivant le degré du calorique ambiant ou terrestre, se transforme en atmosphère, en vapeur, en eau ou en glace. La masse liquide tient une place considérable sur le globe, puisqu'on estime qu'elle en occupe plus des trois quarts.

L'Océan primordial qui enveloppait le noyau terrestre, comme la lymphe féconde où flotte la cellule, germe du monde organisé, a laissé partout sa trace. Ramond a trouvé des coquilles fossiles à 3,300 mètres dans les Pyrénées; Saussure, sur la Jung-Frau, à 4,000 mètres; d'autres voyageurs en ont reconnu dans les Andes du Pérou, à 4,400 mètres, et dans l'Himalaya, à 4,900 mètres. Cela ne prouve pas, bien entendu, que le niveau des mers s'éleva jadis jusqu'aux nuages, mais seulement que les couches horizontales de l'écorce de la planète ont été redressées et projetées à ces hauteurs par la puissance des gaz intérieurs. D'où il résulte que la formation des montagnes, même les plus élevées du globe, doit être postérieure à l'existence des eaux à sa surface. Quelques-uns des principaux massifs ne sont même pas fort anciens et l'on a pu établir leur âge relatif; ainsi les Alpes, qui ont soulevé des terrains tertiaires, sont plus récentes que les Pyrénées où les couches qui dominent sont le calcaire jurassique et les terrains de grès vert et de craie, entourant des îlots granitiques. Ceux-ci le cèdent cependant en antiquité aux montagnes de la Saxe et aux strates siluriens du Finistère.

Sauf quelques formations volcaniques, le sol de la France consiste entièrement en dépôts marins, puis-

qu'il est, en majeure partie, composé de terrains calcaires et crétacés et que la craie est formée d'un détritus de coquilles où abondent les débris de poissons. Cette couche atteint souvent une épaisseur de plus de 300 mètres. Les géologues ont compté, d'après les stratifications du sol de la France, huit ou neuf submersions successives, tant par la mer que par les eaux douces. La vie n'a jamais cessé pour cela d'y être active et exubérante; modifiant seulement ses formes suivant les milieux et durant les intervalles où le globe, pénétré de sédiments féconds, reparaissait au jour, elle produisait alors des végétaux et des êtres revêtus d'organismes appropriés aux conditions de leur existence. Ainsi, aux bancs de coquilles univalves, d'ammonites, de crustacés mêlés de dents de squales, qui témoignent de la présence de l'Océan, succèdent des couches horizontales calcaires et de grès marin contenant des testacés, des nummulites, des huîtres et quelques empreintes de fucus attestant une mer tranquille et peu profonde. Puis l'abaissement général des eaux et l'extension des marécages sont signalés par l'apparition de tortues, de crabes et de sauriens gigantesques dont les espèces ont disparu. Un formidable retour de l'Océan, couvrant le sol ancien d'une couche énorme de grès de quinze mètres d'épaisseur traversant l'Europe du nord

au sud, vint anéantir cette création intermédiaire à laquelle s'étaient joints les premiers oiseaux et quadrupèdes [1].

Ces irruptions torrentielles, par lesquelles s'équilibrait le niveau des mers, cessèrent à mesure que l'ordre et l'uniformité s'établirent dans le fonctionnement des forces originelles. La vie put multiplier et perfectionner les organismes sans être interrompue dans son œuvre par de vastes destructions. Pourtant la retraite définitive des eaux, par l'effet d'une cause mystérieuse dont nous parlerons plus loin, ne s'effectua que graduellement et avec une telle lenteur, que ce n'est qu'à une époque relativement récente que la forme actuelle des continents a été fixée, et l'homme, témoin de cette dernière révolution, a pu en conserver la mémoire. Nous sommes même entourés de phénomènes qui attestent la présence d'un Océan dans les contrées les plus peuplées de l'Europe, en un temps très-rapproché, si on le compare à la durée immense des périodes de la nature. Le plus intéressant de ces phénomènes c'est l'existence des glaciers sous les latitudes tempérées de l'Europe et sous la

[1] Dans un remarquable travail, *Lithologie du fond des mers*, M. Delesse a récemment déterminé, par une série de cartes, les limites des mers qui ont couvert la France aux différentes époques géologiques.

zone torride. Nous croyons que le problème de leur formation, dont les savants se préoccupent vivement depuis trente ans, se rattache étroitement à l'existence de l'Océan primordial. On nous pardonnera d'exposer ici brièvement nos idées à ce sujet, bien qu'elles s'écartent un peu du but principal de cet ouvrage.

II

Personne n'ignore que des masses de glaces, qui atteignent souvent plusieurs kilomètres en étendue, occupent les flancs des Alpes et des Pyrénées. On en trouve aussi dans les Andes et sur le plateau central de l'Asie, mais nous ne voulons considérer ici que ceux d'Europe, comme offrant une démonstration à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Plusieurs de ces glaciers ont leur base terminale à 1,000 ou 2,000 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer. Ce sont sans doute les plus récents. Les Vosges, le Jura, les Apennins ont eu jadis aussi leurs glaciers, que le peu d'élévation de ces montagnes, dont les sommets n'atteignent pas la zone des neiges éternelles, ne leur a pas permis de conserver.

Pour expliquer l'existence de ces masses glacées,

sous les latitudes de l'Italie et de l'Espagne, on a eu recours à bien des hypothèses. On comprend, en effet, que le glacier se maintienne par l'effet de sa température ambiante qu'il entretient au-dessous de 0; on sait aussi que la déperdition qu'il subit par la fonte superficielle durant la saison chaude est vite réparée par le regel en hiver; mais, ce que l'on n'explique point encore, c'est le point de départ, la cause première de la formation de ces amas énormes d'eau congelée, au milieu d'un climat tempéré. Un astronome anglais, M. Croll, a supposé que la planète avait traversé des masses cosmiques assez denses pour intercepter les rayons solaires et engendrer un refroidissement très-vif à la surface de la terre. D'autres ont exprimé l'idée d'une augmentation ancienne de l'excentricité de l'orbite de la terre produisant le même résultat par l'éloignement du soleil. On a vite fait de déranger la planète pour trouver une solution. Un fait capital ressort cependant de l'étude de la flore et de la faune fossiles de nos latitudes, c'est qu'elles attestent invariablement dans le passé une température plus haute que celle que nous avons aujourd'hui; elle devient égale aux temps les plus rapprochés, jamais elle n'est au-dessous.

Les lignites qu'on trouve auprès de Zurich sont composés des mêmes essences, pins, mélèzes, chê-

nes, bouleaux existant aujourd'hui en Suisse [1]. Dans ces mêmes dépôts de bois fossiles, on a découvert des ossements et des dents d'éléphants et de rhinocéros dont les espèces similaires habitent maintenant l'Inde et l'Afrique. Il a été constaté que ces restes reposaient sur un terrain formé de cailloux roulés et rayés par l'érosion des glaces. Ces arbres et ces animaux étaient donc contemporains des glaciers, comme le sont aujourd'hui les bœufs, les cerfs, les chèvres, etc., et le climat par conséquent devait être identique, probablement même plus doux. Ces preuves, qu'aucune raison décisive n'est venue détruire, sont donc contraires à l'idée d'un refroidissement général et permanent de la planète engendrant une période glaciaire de longue durée.

Mais, comment alors ces glaciers ont-ils pu germer sous ce ciel attiédi, au bord de ces prairies semées de fleurs? Sont-ils descendus en cascades des sommets chargés de frimas? Quel froid soudain alors les a figés dans les vallées? Nous inclinons à croire, au contraire, qu'au lieu de descendre, les glaciers ont

1 Nous puisons ces renseignements dans les belles études de M. Charles Martins : *la Période glaciaire*, *Revue des Deux-Mondes*, 1867, premier et deuxième trimestres. Ce travail consciencieux offre l'ensemble le plus complet des notions qui se rattachent à la question.

monté vers les cimes, et voici comment cela serait arrivé.

Il n'est guère de navigateurs, en traversant l'Atlantique, qui n'aient rencontré, dans les parages de Terre-Neuve et même dans ceux des Açores, quelques-uns de ces énormes *icebergs* ou montagnes de glace, dont la hauteur dépasse souvent la mâture des navires, tandis que leur base plonge à une profondeur double de cette élévation, descendant lentement du Groënland et de la baie de Baffin vers les mers des tropiques. Arrivées à ces latitudes, la chaleur du courant équatorial les mine par dessous, tandis que les rayons ardents du soleil font ruisseler leurs cimes blanches. Tandis que l'œil suit avec anxiété à l'horizon cette flotte de colosses, on voit leurs flancs perpendiculaires, tantôt d'un vert pâle ou d'un bleu céleste, chanceler subitement, s'incliner en angles bizarres, puis crouler avec le bruit d'un coup de canon, par l'explosion des gaz contenus dans leurs flancs. Au temps où l'Océan septentrional, qui couvrait l'Europe et l'Asie, communiquait avec la mer glaciale et que la Sibérie, la Suède et la Norwége n'étaient que des îles, des centaines de ces pics de glace se détachaient à l'époque de la belle saison et, chassés par les vents, qu'attirait l'atmosphère raréfiée des climats chauds, venaient échouer contre les bords escarpés des archipels

que formaient, sur cet océan, les Alpes, les Pyrénées, le Jura et les Carpathes. Ces blocs immenses, charriés vers le sud, s'arrêtaient devant ces obstacles et, pour ne parler que des Alpes, pénétraient dans les estuaires profonds qui sont devenus les vallées du Rhin, du Rhône, de l'Arve et de l'Aar, toutes munies à présent d'énormes glaciers. Une fois logés au fond de ces fiords alpins, les pics de glace s'abattaient sur les pentes, les jonchaient, en se brisant, de milliers de cônes prismatiques qui, en s'agglomérant, ont formé les mers de glace. D'autres, serrés entre des rives verticales, gardèrent leur structure pyramidale, se soudant au granite par une fusion superficielle et se moulant aux aspérités rocheuses.

C'est donc d'une manière toute adventice que se serait formé le noyau du glacier. Or, cette masse gagnait alors davantage par l'hiver qu'elle ne perdait pendant l'été. Le névé et les avalanches précipités des sommets neigeux ajoutaient sans cesse par en haut au glacier qui s'élevait ainsi de plus en plus, adhérent à la montagne et se consolidant par le froid continu de la région supérieure. A mesure, au contraire, que le niveau de l'océan qui l'avait apporté baissait, la chaleur terrestre le dissolvait à sa base et le soulèvement des terrains secondaires le poussait vers la cime, de sorte que, lorsque les eaux eurent

disparu de la surface du sol, le glacier enfoui dans les hauteurs y resta attaché. On sait que les glaciers, loin d'être immobiles, accomplissent une marche progressive assez rapide vers les vallées. Il semble qu'ils soient entraînés par la pesanteur de leur masse, cherchant un équilibre continuellement dérangé par l'écoulement des fleuves et des torrents dont ils sont les réservoirs. Fondant à sa base, mais se réparant au sommet, le glacier est éternel.

Cette solution se confirme d'ailleurs par une singulière communauté entre les flores de l'Allemagne, de la Suisse et des Pyrénées avec les contrées les plus septentrionales de l'Europe. Au col du Faulhorn, dit M. Ch. Martins, sur cent trente-deux espèces phanérogames, cinquante-une appartiennent au Spitzberg et à la Laponie. Sur le pic du Midi, soixante-douze espèces de plantes ont dix-neuf similaires dans ces mêmes pays. Les tourbières de la Bavière et du Jura sont presque exclusivement composées de plantes de la Laponie. Or, personne n'ignore que les plantes n'ont pas pour voyager de meilleurs véhicules que les eaux.

A l'époque fort rapprochée de nous (environ six mille ans) où les eaux, considérablement abaissées, étaient devenues plus calmes par leur peu de profondeur, elles gelaient facilement comme la surface d'un lac, sur une étendue illimitée. Les vallées qui for-

maient alors des golfes, étaient des champs de glace et il n'y a rien de surprenant à ce qu'on ait constaté sur les rochers des bords du Rhin, au delà de Mayence, des stries par lesquelles les glaçons charriés par les débâcles annuelles ont marqué leur passage. Une banquise immense couvrait, durant l'hiver, une grande partie de la France, de l'Allemagne et de la Russie. Les souffles du printemps brisaient cette masse, en poussaient les fragments en les amoncelant, contre les flancs abruptes des montagnes, envahissaient les détroits et les canaux sinueux, et perpétuaient l'hiver au-dessus des plaines de la Lombardie et de ces vallons, où se dessinent les lacs Majeur, de Côme, de Constance, de Garde, d'Isée. Dans ce temps-là, les Alpes avec leur réseau de pics neigeux et leur ceinture de glaçons, devaient présenter l'aspect du Spitzberg, dont les glaciers descendent jusqu'à la mer et forment des caps où se brisent les flots. Mais, à mesure que les eaux abaissèrent leur niveau à celui des terres, elles s'échauffèrent et les convois de glaces cessèrent. Alors les dépôts les plus récents fondirent et formèrent des lacs et des rivières [1]. Les

1 Le lac Majeur, dont le fond est à 660 mètres, et celui de Côme à 386 mètres au-dessous du niveau de la mer, sont évidemment d'anciens glaciers. La surface du premier est à 194 mètres et celle du second à 218 au-dessus de la Méditerranée.

plus élevés, garantis par la température, se conservèrent et restèrent tels que nous les voyons aujourd'hui.

Il n'est donc pas nécessaire de faire intervenir aucune cause cosmique dans ce phénomène. Il fut entièrement local et ne différait pas de ce qui advient encore de nos jours dans la mer d'Azof qui est prise en partie, pendant l'hiver, sous l'influence des vents arctiques. Hérodote et Strabon racontent que le Bosphore cimmérien gelait en entier, et ce dernier cite l'aventure d'un général qui remporta une victoire navale en un endroit du Bosphore où, quelque mois auparavant, il avait livré sur la glace un combat de cavalerie.

Nul ne pourra jamais supputer la durée de ce règne de l'Océan couvrant le monde de sa nappe uniforme, tandis qu'il élabore dans ses profondeurs les germes de la vie qui devait, après la disparition des eaux, apparaître et foisonner sous des myriades de formes et, de création en création, arriver à l'homme qui couvre aujourd'hui de ses populations le lit desséché des mers primitives.

III

Indépendamment de l'existence des glaciers, la pré-

sence des blocs erratiques dans les bassins des fleuves, les grandes masses granitiques et calcaires éparses au milieu des plaines de l'Allemagne, de la Russie et de la Tartarie, à de longues distances des chaînes de montagnes auxquelles elles appartiennent par leur constitution minéralogique, attestent avec évidence l'existence des eaux marines à la surface de notre hémisphère, puisque ces blocs n'ont pu être arrachés de leurs gisements que par le choc des glaçons, les oscillations des marées, et roulés au loin par l'action continue des courants ou l'impulsion violente d'un torrent diluvien.

L'immersion générale de l'hémisphère boréal constitue donc une période géologique dont les phases ont été nombreuses et la durée incommensurable, si on la compare à la brièveté de l'existence humaine. La cause de la disparition de ces eaux de la surface des continents n'en est pas moins un problème qui exerce encore la sagacité des physiciens et des géologues. Peut-être les observations qui suivent contribueront-elles à faciliter leurs investigations.

D'abord l'émersion des terres ne paraît point avoir été simultanée. Elle a été successive, et nous croyons probable qu'elle a procédé graduellement d'Occident en Orient. Ainsi la retraite de la mer se serait manifestée, en premier lieu, en France. M. Delesse es-

time qu'elle était presque entièrement hors des eaux dès la période secondaire. Elle n'en a pas moins été submergée par de nombreuses inondations marines et d'eau douce, durant les périodes subséquentes. Nous inclinons à penser que le soulèvement complet de cette contrée et des deux péninsules ibérique et italique aura coïncidé avec l'évolution terrestre qui a projeté, à deux reprises, les Pyrénées et les Alpes.

Il est remarquable que la fertilité diminue en Europe à mesure qu'on avance vers l'Orient. Malgré l'analogie de sa structure géologique avec la France, l'Allemagne semble être sortie beaucoup plus tard du sein des eaux. Les forêts peu variées dans leurs essences couvrent une étendue considérable de son territoire. En France, elles ont disparu en grande partie, et, bien que le défaut d'écoulement de la plupart des fleuves de cette région, ainsi que l'ancien étang central, aujourd'hui la vallée de la Loire et la Sologne, se soient longtemps opposés à son progrès agricole, l'extrême antiquité des sédiments, l'épaisseur de l'humus végétal, perfectionné par une longue culture et le séjour permanent des hommes et des animaux, ont fait de cette terre un champ et un jardin. Quoique puissent faire ses habitants, l'Allemagne, avec sa stérile Poméranie découpée de vastes

lacs saumâtres aux embouchures des fleuves, son Brandebourg aux sables siliceux, sa Bohême et sa Saxe, où le granite perce partout une mince enveloppe d'humus, ne pourra jamais égaler la France en fertilité et en richesse naturelle. C'est là son éternelle victoire, que les plus savantes dévastations ne parviendront point à lui ravir.

Quant à la Pologne, aux trois quarts sauvage, les vastes lagunes de Pinsk, en Volhynie, qui forment comme le fond de la coupe, les sombres forêts que hante l'Auroch du premier âge, reportent le visiteur au lendemain des temps qui suivirent la disparition des eaux.

La région la plus récemment émergée est sans nul doute la Russie. La steppe moscovite, peu productive dans sa plus grande partie, prend l'aspect d'une lande stérile en se rapprochant de l'Orient. Autour de la Caspienne et du lac Aral ce n'est plus qu'un désert de sable qu'il y a quatre mille ans à peine, la mer couvrait encore. Il est évident que ces deux mers représentent le fond le plus bas de la dépression progressive du lit de l'Océan.

La théorie que nous venons d'exposer n'a, au surplus, rien d'hypothétique. Elle trouve son appui dans la comparaison de la composition des terrains. La France, en y comprenant le bassin du Rhin et de ses

affluents, est recouverte de dépôts de coquilles fossiles appartenant aux âges les plus anciens. L'épaisseur énorme de ces dépôts témoigne du long séjour des eaux, seul réceptacle de la vie à cette période, et au sein desquelles elle se manifestait, sous les formes embryonnaires du mollusque, avec une exubérance prodigieuse. La steppe russe, au contraire, n'est semée que de coquilles marines semblables à celles de l'époque actuelle, et sa stérilité atteste la diminution, dans les eaux qui la recouvraient, de l'énergie vitale disséminée désormais dans les organismes végétaux et animaux peuplant la surface solide du globe.

IV

Lorsqu'on sait que la vaste steppe de Russie est parfaitement étanche, depuis Sébastopol jusqu'à Saint-Pétersbourg, et que sa superficie est un peu plus élevée que celle de la Baltique, de la Caspienne et de la mer Noire, il semble impossible d'admettre qu'elle ait été recouverte d'une nappe d'eau comportant une certaine profondeur et qui, n'étant contenue par aucune barrière, n'aurait pu se maintenir au-dessus des mers adjacentes. Il n'est pas douteux que les océans qui entourent le globe étant en communication ont dû toujours avoir le même niveau. Si donc ce ni-

veau s'est abaissé, il a dû le faire uniformément, ou bien les terres ont dû être soulevées. Dans ce dernier cas, la topographie de la Russie se serait bien modifiée depuis les temps anciens, car il faudrait partir de cette donnée que le niveau de la steppe fut autrefois beaucoup plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui; elle se serait graduellement relevée, rejetant les eaux qui la couvraient dans les mers voisines par de vastes débordements, puis, lorsqu'il ne resta plus que des lacs et des marécages, l'évaporation acheva de pomper l'humidité et de mettre les terrains à sec.

C'est en effet à cette solution, qui aurait paru invraisemblable il y a moins d'un siècle, qu'il faut s'arrêter, car elle trouve sa confirmation dans les récentes découvertes de la science. L'étude géologique du sol de la Russie a démontré que cette large portion du globe a été tout entière un fond de mer. Pallas, en étudiant le littoral de la Caspienne et de la mer Noire, la disposition horizontale de la steppe qui borde le Don, le Volga et le Jaïk, l'identité de leurs couches salines, leur stérilité uniforme, la nature des coquillages semés sur cet immense espace, a acquis la conviction que toute cette région ne fut autrefois qu'une seule mer [1]. Tournefort exprime la même opinion et ajoute

1 *Voyage dans la Russie mérid.*, t. VII, p. 218.

que cette mer, par un canal peu profond, dont le Manitsch offre les vestiges, baignait la pointe septentrionale du Caucase et formait deux vastes golfes, dont l'un était la Caspienne et l'autre la mer Noire [1].

D'après le rapport de l'expédition russe envoyée, en 1858, pour étudier, sur les lieux, les moyens d'exécuter un canal de jonction entre la mer d'Azof et la Caspienne, il a été reconnu que la plaine de Manitsch est un désert salin impropre à toute culture. La steppe kalmouke, située au nord de cette vallée, est formée de roches dures, tandis que la steppe plus basse d'Astrakhan se compose d'un sédiment marin d'une période géologique récente; le Don et le Volga devaient communiquer, il n'y a pas bien longtemps, non loin de Sarepta. Le pays, entre ces deux fleuves, est sillonné d'une multitude de petits lacs et de ruisseaux en partie stagnants, qui, réunis lors d'une inondation récente, en avril 1859, permirent à la flottille russe de traverser, par un bras du Manitsch, l'intervalle qui sépare le Don de la Caspienne. Quelques jours après les terrains étaient à sec. Depuis quelques années, le cours du Manitsch a encore diminué, et ce fleuve, ainsi que le Kouma, jadis un grand cours d'eau, n'arrivent plus à déboucher dans la Caspienne.

1 *Voyage au Levant*, t. I, p. 80.

Si l'on reporte les yeux au nord, on s'aperçoit que la Finlande est tellement criblée de lagunes que l'eau occupe une partie considérable de son territoire, qui semble tout nouvellement sorti de la mer. On conçoit qu'autrefois la péninsule scandinave était une île et que la Baltique se reliait à la mer Blanche par le golfe de Finlande et les grands lacs Onéga et Ladoga. L'évaporation n'a pu seule opérer une telle transformation et il faut évidemment lui chercher une autre cause : or, c'est un fait attesté par une série d'observations rigoureuses que le sol du nord de l'Europe s'élève incessamment. Le golfe de Bothnie perd graduellement de sa profondeur, et l'on a calculé que l'émersion de ses rivages et de ceux de la Norwége sur la mer du Nord était d'au moins un centimètre par an, soit un mètre par siècle. Cette marche serait même infiniment plus rapide dans certaines parties, à en juger par les marques gravées par l'astronome Celsius, il y a près d'un siècle et demi, sur les rochers de Gefle et de Calmar, ainsi que par le niveau que traça Linné lui-même sur un roc près d'Upsal et qui dépassent maintenant de plusieurs pieds la surface de la mer. Les jalons sont d'ailleurs faciles à saisir dans les fiords profonds de la mer du Nord, devenus des vallées, et dont les caps portent à une hauteur considérable les anneaux de fer qui servaient jadis à

amarrer les barques. Un vieillard suédois a raconté à M. Nillson que, dans son enfance, il avait vu poindre un écueil qui, mesuré par le professeur, s'élevait à deux pieds au-dessus du niveau de la mer avec une surface de deux mille pieds carrés. De vieux chasseurs avaient affirmé à Celsius que, dans leur jeunesse, ils poursuivaient les phoques sur des rochers qui, depuis, s'étaient tellement élevés que ces animaux ne pouvaient plus s'y réfugier.

Le littoral de la mer Noire, à l'est du moins où il a été observé par M. Dubois de Montpéreux, a subi une progression analogue. Ce voyageur a constaté, d'après les indications du périple que fit le préteur Arrien par ordre de l'empereur Hadrien, que le lit et les bords du fleuve Phase ont haussé, depuis lors, de sept à huit pieds. L'ancien estuaire est comblé; l'île d'Æa, dont parlent les poëtes, a disparu, et ce qui prouve que la cause est bien un soulèvement général du sol et non un abaissement local du niveau de la mer, c'est que le fleuve a conservé la pente nécessaire à l'écoulement de ses eaux. Signe plus remarquable encore, car il est récent, la ville de Poti, bâtie il y a deux siècles et demi au bord de la mer, a reculé dans les terres de dix kilomètres.

M. de Humboldt, par ses études géologiques dans l'Asie centrale, a jeté une grande lumière sur les ef-

fets de ce travail intérieur du globe. Il a constaté que le lac Aral a considérablement diminué de volume et qu'il s'est séparé, à une date peu éloignée, de la Caspienne dont il faisait jadis partie. On sait que les bouches de l'Oxus qui, aux temps anciens, se dégorgeaient dans la Caspienne, se perdent maintenant dans les sables. La dépression profonde reconnue par Humboldt dans cette partie de l'Asie a donc diminué considérablement, et il est facile de prévoir que, dans un avenir qu'on peut calculer, l'Aral disparaîtra complétement.

De récentes observations font connaître que ce mouvement de croissance de l'enveloppe terrestre se propage beaucoup plus loin. Les explorateurs du fleuve Amour, immense cours d'eau qui traverse le nord de l'Asie pour se jeter dans les mers du Japon, ont partout remarqué, sur ses bords, les traces visibles d'un exhaussement incessant des couches du sol.

Il serait aisé d'obtenir les mêmes constatations dans la Méditerranée. M. Erdan nous apprend qu'une île, à Fiumicino, a conquis un kilomètre et demi sur les eaux depuis Trajan. Des salines d'une vaste étendue et des marais salants prolongent les rives de l'embouchure du Tibre, près d'Ostie. Enfin, il ne serait pas impossible que ce fût à un soulèvement gé-

néral qu'on dût attribuer la transformation, en un désert fiévreux, de cette campagne de Rome si riante et si saine encore au temps des Césars.

Léopold de Buch, frappé du rapide exhaussement de la péninsule scandinave, observe que l'équilibre des eaux du globe s'oppose à ce que le niveau de la Baltique et de la mer du Nord s'abaisse. Il faut donc que ce soit la Suède qui se soit soulevée depuis Frederickshall jusqu'à Obo, et peut-être, ajoute-t-il, jusqu'à Saint-Pétersbourg. Le grand géologue dit : « peut-être, » parce qu'aucune mensuration ne venait appuyer son induction; mais, ailleurs, il écrit à Humboldt que « la force de soulèvement agit, non-seulement sur les montagnes, mais aussi sur des contrées entières. » L. de Buch eut donc trouvé parfaitement logique que le soulèvement de la France, de l'Espagne et de l'Italie eut coïncidé avec la projection qui a élevé les Pyrénées et les Alpes, et il n'aurait pas hésité à comprendre la steppe russe dans le mouvement ascensionnel qu'on remarque en Scandinavie, dans la mer Noire et au bassin de la Caspienne.

CHAPITRE II

L'OCÉAN SCYTHIQUE

Nous abordons ici un autre ordre de preuves en recourant aux témoignages que fournissent les plus anciennes traditions de l'antiquité. Les légendes mythiques de la Grèce font fréquemment mention de l'Océan. Hésiode en fait, dans sa Théogonie, une personnalité divine, la plus ancienne après Chaos et la Nuit. Il est le père d'une nombreuse famille de dieux marins. Homère le représente sous ce caractère démiurgique, lorsqu'il l'intitule : l'ancêtre des dieux et des hommes; mais le poëte n'en donne pas moins à ce terme le sens réel que nous lui connaissons, quand il fait dire à Thétis que Zèus a quitté l'Olympe avec tous les dieux pour aller dîner au bord de l'Océan, avec les excellents Éthiopiens [1]. De quel Océan peut-il être question? L'Atlantique n'était certaine-

[1] *Iliad.*, I, v. 423.

ment pas connu d'Homère, ni d'aucun de ceux qui l'ont précédé; car les Pélasges, dont Zèus fut le dieu national, étaient originaires d'Asie, et rien encore n'est venu démentir l'opinion généralement admise qui représente leur race comme sortie du Caucase, par essaims successifs, pour aller peupler l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie.

Homère fait encore mention de l'Océan lorsqu'Iris, s'arrêtant dans la demeure de Borée et de Zéphyre, invite ces vents à obéir à l'appel d'Achille qui les invoque pour attiser la flamme du bûcher sur lequel est déposé le corps de Patrocle. Pressée de s'asseoir à leur banquet, elle répond qu'elle a hâte de se rendre *au bord de l'Océan,* chez les Éthiopiens qui sacrifient de riches hécatombes aux Immortels [1]. Ce qui prouve, d'ailleurs, que l'Océan d'Homère n'est situé ni à l'ouest, ni au sud, c'est le passage où il dit que « le peuple et la ville des Cimmériens sont au bord du profond et mobile Océan [2]. » Strabon a donné la description la plus précise de l'île des Cimmériens de laquelle le Bosphore a pris son nom [3] et qui faisait partie des îles formant aujourd'hui la péninsule de Taman. Cet océan est donc la mer d'Azof.

1 *Iliad.,* XXIII, v. 192.

2 *Odyss.,* XI, v. 14.

3 Strab., I.

Homère remarque ailleurs que la constellation de l'Ourse se baigne dans l'Océan, et qu'aux extrémités de la terre, Zéphyre rafraîchit son haleine dans ses eaux. Enfin, ce qui achève de nous éclairer sur la position exacte de l'Océan dont parle l'antiquité, c'est le texte de l'Argonautique d'Orphée où il est dit que le navire Argo, en sortant des bas-fonds du pays des Cimmériens, entre par un détroit dans l'Océan Cronius ou Saturnien [1].

Etant donné le Bosphore cimmérien, ce détroit ne peut être que celui d'Iénikalé. Mais d'où vient le nom d'Océan donné à la mer d'Azof, et par quel singulier rapprochement l'Almageste de Ptolomée désigne-t-il le lac Aral par le mot *Oxèanos,* lorsque ces nappes d'eau sont loin de réaliser l'idée d'infini que comporte la dénomination d'Océan? La réponse à ces questions nous est fournie par les deux grandes autorités en matière de géographie ancienne, Strabon et Pline :

Cratès, dit Strabon, considère l'Océan dont parle Homère comme un golfe se dirigeant de la zone de l'hiver vers le midi [2].

Pline est plus précis : « Je suppose, dit-il, bien

[1] *Argon.*, v. 1074, 1119, 1240.

[2] Strab., VIII, p. 295.

que les avis soient partagés à cet égard, que le Palus Méotide doit faire partie de l'Océan navigable. C'est un golfe de l'Océan ou bien un dépôt des eaux de l'Océan qui aura formé un marais [1]. »

L'auteur latin parle ici de la mer Putride dont les bas-fonds occupent une grande partie de la mer d'Azof. Mais l'idée qu'on entrevoit sous la réserve des expressions est nettement développée par Pomponius Méla, qui affirme que la Caspienne est un golfe de l'Océan Scythique. Il ajoute que l'Océan touche l'Asie de trois côtés et qu'il s'appelle *Eous* à l'orient, *Indicus* au midi et *Scythicus* au nord [2].

Sous l'empire d'une croyance semblable, Hérodote rapporte qu'on disait que l'Océan commence à l'est et qu'il entoure la terre de ses eaux [3]; il ajoute, toutefois, qu'on l'assurait sans en donner de preuves. Strabon est convaincu que la terre est un quadrilatère environné de tous côtés par la mer extérieure. Il suppose cette mer fort peu éloignée, puisqu'il fait mention des peuples qui sont, dit-il, situés au bord de l'Océan, *entre le Tanaïs et le Rhin* [4].

Toutes les notions antérieures à Hérodote attestent

1 Plinii, l. II, ch. LXVII.
2 *De situ orbis*, l. I, 19.
3 Hérod., l. IV.
4 Strab., l. II, p. 74, 116.

que, dans les idées du temps, la terre finissait au Palus Méotide; là commençait l'Océan. M. Gladstone, dans ses belles études sur Homère, a remarqué que cet auteur place au nord de la Thrace, de l'Epire et de la Péninsule italique, non point un continent, mais une étendue de mer qui communique avec le Pont-Euxin et l'Adriatique [1]. C'est sans doute la même croyance qui aura suggéré à Apollonius de Rhodes la singulière idée de faire passer les Argonautes, maîtres de la Toison d'or, de la mer Noire dans l'Adriatique, pour échapper à la poursuite de la flotte du roi de Colchide. Les guerriers d'Æétès suivent le même chemin et livrent combat aux Argonautes près des rivages de l'Illyrie. Ayant été vaincus et n'osant retourner en Colchide, ils se fixent dans ces parages et y fondent la ville de Pola [2].

Les Orientaux, bien informés pourtant de la géographie de l'Asie, croyaient à l'existence d'un océan au nord. Dans la quarante-neuvième nuit des contes arabes, une magicienne propose au sultan de transporter sa capitale au milieu de l'Océan, par delà le Caucase. Les anciens Aryas connaissaient l'Océan qu'ils appelaient *Varuna,* et ils en avaient fait, comme

1 Gladstone's *Homer,* I, p. 228.

2 Apollon., *Argonaut.*, l. IV.

les Grecs, un dieu générateur des hommes. Or, le sanscrit *Varuni* exprime l'occident, d'où l'on peut conclure que, pour les habitants des rives du Gange, l'Océan était à l'ouest. Il est remarquable que les Aryas désignaient, par le même mot *maru,* la vaste mer et le désert infini, sans doute parce que, l'un ayant succédé à l'autre, tous deux s'identifiaient dans leur souvenir.

La croyance à un océan septentrional fut celle des premiers historiens d'Alexandre le Grand, interprètes des notions géographiques alors répandues en Asie. En 280 avant Jésus-Christ, Patrocle, général de Séleucus, publia des travaux géographiques pour lesquels il s'était procuré des renseignements dans la description de l'Asie faite par ordre d'Alexandre et que Xénoclès, trésorier du grand monarque, lui avait communiquée. Patrocle était gouverneur des pays qui entourent la Caspienne, et cependant il affirma que cette mer débouchait au septentrion dans l'Océan du nord, et qu'en suivant ses côtes on pouvait aller jusque dans l'Inde.

Cette croyance était tellement enracinée dans les esprits, que Pomponius Méla qui écrivait, dit-on, sous l'empereur Claude, prétendait qu'au delà du mont Caucase s'étendent les rivages de l'Océan. « Il ajoute que Cornélius Népos, auteur dont il vante

l'autorité, racontait, d'après le témoignage même de Q. Métellus Celer, que ce général, étant proconsul de la Gaule, reçut en don du roi des Boïens plusieurs Indiens. Leur ayant demandé comment ils étaient venus de leur pays, ils lui répondirent que la tempête les avait poussés loin des mers de l'Inde, et qu'après avoir traversé l'intervalle qui la sépare de l'Europe, ils avaient abordé sur le rivage de la Germanie [1].

En supposant un littoral à l'est de la Germanie, ces ancêtres des Bohémiens de nos jours abusaient évidemment de la crédulité du proconsul. On a droit néanmoins de s'en étonner, lorsqu'on songe aux nombreuses informations géographiques qu'avaient dû fournir la guerre de Mithridate et l'expédition de Pompée dans le Caucase, plus d'un siècle auparavant.

Enfin, au treizième siècle de notre ère, le géographe Edrisi appelle l'Océan la mer ténébreuse qui rejoint la mer de Sin (la Chine) et baigne la terre de Gog et Magog (le Caucase). Il en était encore aux indications des anciens.

A voir aujourd'hui la steppe russe traversée par un chemin de fer, on a peine à la remplacer dans l'imagination par une mer. A l'ouest, aux alentours

1 P. Méla, *De situ orbis*, l. III, ch. v.

d'Odessa, mûrissent ces riches guérets qui subviennent à la consommation de l'Europe, lorsque la récolte des céréales y est insuffisante. Vers le centre, la steppe s'étend en larges ondulations couvertes au printemps de prairies émaillées par zones d'une fleur unique, ainsi qu'il arrive aux lieux de formation récente. Aux renoncules succèdent les anémones; ici la plaine est rose d'asphodèles, plus loin les boutons d'or prolongent à perte de vue leur tapis brillant semé de touffes de chardons gigantesques, assez hauts pour abriter la hutte du Cosaque. Lorsque les chaleurs ont brûlé leurs racines, les vents d'automne les arrachent et chassent ces broussailles desséchées à travers la plaine où elles roulent jusqu'à la mer en bonds fantastiques. En approchant de la Caspienne, le désert devient semblable au Sahara et les orages de sable y rappellent le simoun. Des bruyères d'un rouge vif ourlent les bords des lagunes taries, que les couches de sel incrusté dans leur lit font miroiter comme des vasques de cristal.

Mais, si l'on se transporte à vingt-trois siècles en arrière, ces mêmes lieux nous offriront un aspect bien différent. La description qu'en fait Hérodote, qui visita lui-même la Scythie, est extrêmement curieuse, en ce qu'elle retrace un état intermé-

diaire entre la Russie actuelle et l'Océan primitif. On n'a guère prêté attention aux renseignements topographiques que fournit cet auteur sur le pays qui nous occupe. On a présumé qu'il avait inventé ou que ses informations étaient erronées. Pourtant la critique a appris plus d'une fois à ses dépens qu'il ne faut pas se hâter d'accuser le vieil historien d'erreur ou de crédulité.

Dans son quatrième livre, si abondant en notions précieuses, Hérodote nous apprend que toute la Scythie était découpée par des étendues d'eau considérables : « Le premier fleuve de la Scythie, dit-il, est l'Ister, après vient le Tyras (Dnieper) qui sort d'un grand lac situé au nord. L'Hypanis (le Bug) coule aussi d'un lac autour duquel paissent des chevaux blancs sauvages ; on l'appelle la mère de l'Hypanis. On remonte ce fleuve pendant cinq jours de navigation ; son eau est douce, mais devient amère par le mélange de la source Exampée. Le quatrième fleuve est le Borysthène, il se joint à l'Hypanis. On ne connaît pas sa source. » Méla prétend qu'il sort aussi d'un lac.

Hérodote cite d'autres fleuves qui ont disparu : au delà du peuple des Melanchlænes, il n'y a plus que des marais et le pays est inhabité. Les Budins et les Gélons demeurent auprès d'un vaste lac et de maréca-

ges bordés de roseaux où vivent des castors et d'autres animaux à museau carré. Enfin, le Tanaïs sort aussi, dans une région très-éloignée, d'un grand lac pour se jeter dans un autre plus grand, le Méotis [1]. Ailleurs, Hérodote, qui connaissait pourtant bien les lieux, avance que le Palus Méotide est au moins aussi grand que le Pont-Euxin.

Tout en faisant une part à l'exagération, on ne peut se refuser à croire que la mer d'Azof s'étendait alors beaucoup plus loin à l'est, et il est certain aussi qu'à l'ouest et dans le centre se trouvaient des lacs considérables qui s'épanchaient vers le sud par des cours d'eau dont plusieurs se sont taris avec les réceptacles qui les alimentaient. Il est donc naturel d'en induire qu'à une époque plus reculée, ces nappes n'en formaient qu'une seule et se réunissaient, d'un côté, avec la mer d'Azof et, de l'autre, avec la Caspienne confondue avec l'Aral. Cette masse d'eau offrait encore une surface assez imposante pour mériter le nom d'Océan.

La disparition graduelle de l'Océan Scythique ne pouvant être attribuée qu'à un soulèvement général de son lit, aujourd'hui représenté par la steppe russe, on peut appliquer à ce phénomène la règle de pro-

1 Hérodote, l. IV, 52, 54, 57, 109.

gression que les savants suédois ont posée, en l'évaluant à un minimum de un centimètre par an, soit un mètre par siècle. Il en résulterait que la steppe, qui n'a guère plus de douze à quinze mètres au-dessus des mers qui l'avoisinent, et qui se montre, dans beaucoup de parties, presque à leur niveau, était, quelques siècle avant Homère, couverte par une mer intérieure se reliant avec la mer Glaciale, la Baltique et la Caspienne. D'immenses marécages entouraient la mer d'Azof. A une date plus reculée, il y a cinq mille ans, lorsque les peuplades à demi sauvages commençaient à former des groupes sédentaires, et que les villes naissaient aux bords de la mer Noire, la Russie entière était submergée par un océan que bornaient, au nord, les hauts contreforts de l'Oural, et qui se prolongeait, à l'est, dans les solitudes de la Tartarie, au delà du lac Baïkal. A l'ouest, il se perdait dans les marais de la Pologne et sous les forêts noyées de la Prusse, battait de ses flots les Carpathes et circulait dans les détroits sinueux des Alpes de Carinthie.

Sa profondeur moyenne ne devait guère dépasser celle de la Baltique qui a quarante à cinquante mètres dans sa partie le plus creuse, entre la Suède et l'Allemagne. Les mers qui ont disparu pendant la dernière période géologique, étaient naturellement

peu profondes. Celles qui ont recouvert le Sahara, les Pampas de l'Amérique du Sud et les prairies des États-Unis ne différaient point de l'Océan Scythique et ont dû, sans doute, leur dessèchement aux mêmes causes.

CHAPITRE III

LA SOURCE DU DÉLUGE

I

Lorsqu'on étudie la configuration des rivages de la mer d'Azof, on se demande comment il se fait que son lit n'ait pas participé au mouvement général qui exhaussait la steppe, et qu'elle ne se soit pas desséchée comme le reste? Quelle barrière invisible a arrêté sous les flots la marche du soulèvement? C'est qu'ici nous sommes en présence d'un tout autre phénomène.

Il ressort avec évidence des observations des voyageurs que la mer d'Azof est un ancien cratère. Les côtes profondément déchirées de la Crimée septentrionale, les montagnes fissurées de larges abîmes, les roches d'Opouk lancées par le travers du Bosphore, les nombreux volcans de naphte et de boue de Taman et d'Iénikalè attestent, comme le dit un explorateur savant et perspicace, qu'un prodigieux effort

plutonien s'est accompli en ce lieu, sous la mer. Il se manifestait encore à la fin du siècle dernier, lorsque, le 5 septembre 1799, après un bruit souterrain accompagné de tremblements de terre et de tonnerre, on vit subitement sortir de la mer d'Azof une île de 721 toises de long, de 48 de large et de 7 de hauteur. Au centre de cette terre nouvelle s'ouvrait un cratère vomissant du feu et de la vase. L'année suivante, l'île disparut aussi soudainement qu'elle était venue. Une autre île surgit, en 1814, mais beaucoup plus petite; elle ne dura que trois mois [1].

L'aire ancienne de ce foyer est indiquée par la contrée d'herbages, dite *Tchornosjom* ou Terre-Noire, qui paraît être, comme à Santorin, le résultat de la décomposition de la lave. Cette terre est devenue, par le concours de l'action des eaux, un sol végétal couvert de cultures, sillonné de rivières dont les berges sont taillées à pic, mais où les arbres ne peuvent croître. Les Terres-Noires comprennent le bassin du Don, sur une étendue de plusieurs millions d'hectares, avec une profondeur de 10 à 15 mètres. Beaucoup plus basses autrefois, ces terres auront été soulevées avec les autres terrains du fond de l'Océan qui les recouvrait.

1 Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase*, t. V.

On sait, par les historiens, qu'aux temps anciens les rivages de la mer Noire étaient sujets à de fréquents bouleversements. Ammien Marcellin, au quatrième siècle, mentionne d'horribles tremblements de terre qui eurent lieu dans la Macédoine, l'Asie et le Pont : « Des villes entières furent renversées, Nicomédie fut ruinée. Les rivages s'entr'ouvraient et il en sortait des tourbillons de vapeurs bitumineuses. Les flammes qui couraient au milieu des ténèbres brûlèrent pendant cinquante jours. En même temps un orage furieux éclata comme si le Dieu suprême eût déchaîné les vents des quatre coins de la terre [1]. »

Le bassin entier de la mer Noire nous apparaît donc comme une de ces larges bouches par lesquelles les gaz ignés s'exhalent du foyer central vers la superficie du globe. On conçoit, dès lors, que la force qui soulevait lentement les terrains adjacents ait été ici contrariée dans son action, et que les agitations fréquentes de cette région y aient suspendu, pendant une longue période, le mouvement ascensionnel. Il est vrai que l'intensité du volcan s'est, depuis plusieurs siècles, fort affaiblie et les alluvions ont rapidement comblé l'abîme. La mer d'Azof n'est guère profonde que de 12 à 15 mètres; elle en a 3 ou 4 en-

1 Am. Marcell. l. XVII, ch. VII.

viron sur les bas-fonds de la mer Putride. Mais son littoral nord s'élève à pic par une muraille de 35 mètres, du sommet de laquelle les cours d'eau, qui viennent de la steppe, se précipitent dans la mer. Il est évident que, de ce côté, ils n'ont eu ni le temps, ni la force de se creuser des estuaires dans cette falaise qui grandit lentement [1].

Cette inégalité entre le niveau de la mer d'Azof et celui de l'Océan Scythique tendant constamment à s'élever, a dû nécessairement être la cause de grands troubles, pendant la période où le fond de l'Océan, sous l'effort de la poussée souterraine, commença sourdement à dépasser le niveau de celui de la mer Noire. Il a pu suffire alors d'une secousse atmosphérique pour ébranler les eaux et provoquer d'effroyables débordements. Les débâcles de glaces se précipitant du nord au sud et se dissolvant soudainement

1 La présente étude n'aura pas été sans fruit pour la science, si elle peut suggérer à quelque voyageur, dans la Russie méridionale, l'idée de dresser, sur le rivage de la mer d'Azof, une échelle pareille à celle que Linné a établie près d'Upsal et qui aurait pour objet de mesurer la marche progressive du soulèvement des terrains de la steppe. Nous appelons sur cette expérience l'attention de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, dont les travaux ont déjà servi à élucider certains côtés de cet intéressant problème.

sous les feux d'une température pareille à celle du midi de la France, les tempêtes de neige et les pluies abondantes formées en automne par l'évaporation condensée d'une aussi vaste étendue d'eau, les marées d'équinoxe dont le choc se répercutait jusqu'aux chaînes centrales de l'Europe et de l'Asie pour refluer sur les terres basses voisines, durent produire, plus d'une fois, des raz de marée formidables dont ceux qui ont visité les contrées tropicales peuvent se faire une idée. Sous une pression locale de l'atmosphère, la mer s'enfle, forme un dos énorme qui surmonte le rivage, puis, du fond de l'horizon, une barre noire, couronnée d'écume, accourt avec la rapidité d'un cheval de course. Qu'on se représente ce phénomène dans des proportions colossales, s'étendant des monts de la Thrace jusqu'au Caucase, l'Océan Scythique déversant son trop plein dans le bassin de la mer Noire dont les eaux refoulées envahissent les bords, renversant les cités, inondant les campagnes, exterminant les populations; à ces traits on reconnaîtra sans peine le fléau dont le souvenir occupe une place si importante dans les premières traditions des peuples : celui auquel ils ont donné le nom de Déluge.

C'est un fait d'un haut intérêt que la coïncidence de ce dernier des cataclysmes terrestres avec les

commencements des sociétés humaines. Toutes les nations civilisées en ont fait mention au début de leur histoire, et il ne semble pas douteux que le bassin du Pont-Euxin, auquel ramènent leurs origines, ait été le théâtre de ce grand événement.

Diodore raconte que, selon l'opinion populaire, le Pont-Euxin aurait été primitivement fermé comme un lac; mais les eaux s'étant subitement gonflées se répandirent sur les plaines d'Europe et d'Asie et brisèrent la barrière qui séparait la mer Noire de la Méditerranée [1]. Ce qui prouve, au surplus, que le débordement avait son principe au nord, c'est la croyance acceptée par les géographes anciens que le Pont-Euxin était un produit du Palus Méotide qui s'y déversait par le Bosphore cimmérien [2]. La mer d'Azof était appelée, à cause de cela, *Matrem maris,* la mère de la mer, ce qui n'était admissible qu'en la considérant comme un intermédiaire avec l'Océan Scythique. Dans ses généalogies divines, Hésiode donne, en effet, à *Pontos* pour père *Okéanos.*

Les anciens font mention de plusieurs déluges;

[1] Diod., l.

[2] Matrem Ponti perhibent Mœotidis undam
Scilicet hic Ponti vis exit gurgite vasto
Cimmericum torrens per Bosphorum.
(E. Dyonisio, *Prisciani periegesis,* v. 155.)

Xénophon en compte cinq : le premier eut lieu sous Ogygès, fils de Neptune et roi des Pélasges athéniens ; le second, au temps d'Hercule, dura un mois ; le troisième, sous un autre Ogygès, dévasta l'Attique ; le quatrième se prolongea pendant trois mois entiers, ce fut celui de Deucalion, et Cedrenus affirme qu'il eut lieu deux cent quarante-huit ans après celui d'Ogygès ; le cinquième déluge survint au temps de la guerre de Troie et fut désigné par le nom de *Pharoun*.

Le poëte Nonnus n'en compte que trois : ceux d'Ogygès et de Deucalion, puis celui qui chassa de sa patrie Dardanus, le fondateur d'Ilion. On sait que la Genèse ne fait mention que d'un seul. Ce fut évidemment le plus considérable par l'étendue de ses effets, et son souvenir resta profondément gravé dans la mémoire des populations qui y assistèrent. La tradition mythique qui se rattache à ce déluge et qui prit naissance chez les divers peuples dont le bassin de l'Euxin paraît avoir été le berceau, nous aidera à démontrer que c'est bien là qu'il faut chercher le siége de cette grande catastrophe.

II

Cette légende est, en effet, identique chez les Hé-

breux, les Chaldéens, les Indiens, les Grecs, les Celtes et les Scandinaves, et elle s'applique évidemment partout à un même événement. C'est, en Grèce, le déluge de Deucalion, qui, selon Diodore, fut un roi de la Scythie. Il échappa seul, avec sa femme Pyrrha, dans une barque, à l'inondation qui couvrit la terre entière. Il aborda sur la cime du Parnasse, en Phocide, et, lorsque les eaux se furent retirées, étant descendu dans la plaine, il devint le père de la plupart des nations de la Grèce. C'est la même aventure que celle de Noé, le patriarche hébreu, et du Chaldéen Xisuthrus qui, à l'approche du fléau, se réfugièrent dans une arche avec leurs familles, et survécurent seuls à la destruction du genre humain, dont ils devinrent les reproducteurs.

Par ces divers éponymes, la légende caractérise les peuples de race différente, groupés à cette époque aux bords de la mer Noire, et le double mouvement vers le sud, des uns par l'Occident et des autres par l'Orient, indique clairement que la cause de leur dispersion était au nord de cette mer. Noé, on le sait, aborda en Arménie. Comme preuve, les gens du pays montrent un fragment de l'arche incrusté dans le roc, près de la cime de l'Ararat. Dans la vallée de l'Araxe, on fait voir aux voyageurs le mont Koulpé, où se trouve la mine de sel que le patriarche exploita le

premier, et les rejetons de la vigne qu'il planta au sortir du déluge [1].

Les Triades celtiques parlent du débordement du lac de Llion qui couvrit toute la terre et noya tous les hommes, à l'exception de Dwyhan et Dwybach qui se sauvèrent dans une barque et vinrent repeupler l'île de Bretagne [2]. Ces poëmes racontent aussi que Hu Gadarn conduisit dans la Bretagne le peuple Cymri, du pays de Haff, situé du côté où est Constantinople, selon un commentateur. Or, au dire de Plutarque [3], les Cimbres ou Cymri, ancêtres des Celtes du Jutland, de l'Armorique et de la Grande-Bretagne, étaient originaires du Bosphore cimmérien qui avait conservé leur nom.

Les Sagas du Nord font mention de Belgémer et de sa femme qui échappèrent seuls, dans une barque, à l'inondation universelle. Les savants commentateurs de l'Edda islandaise présentent, comme un résultat certain de leurs patientes études sur la mythologie du Nord, qu'Odin et ses tribus vinrent des bords de la mer Noire, d'où ils apportèrent la civilisation en Allemagne et sur les rives de la Baltique [4].

1 Dubois de Montpéreux, t. II, p. 426.

2 *Tryoedd ynis Prydain,* Myvirian arch., t. II.

3 Plutarch., *in Mario.* — Henri Martin, *Arch. celtique.* 1 vol.

4 *Edda Sæmunda, Glossar* t. III.

Le poème sanscrit Bhagavata rapporte que, sous le septième Manou, la terre entière fut plongée sous les eaux et l'espèce humaine exterminée, sauf le roi vertueux Vaïswata et sept Richis ou saints personnages, dont les descendants repeuplèrent le monde [1].

On ne saurait affirmer que les premiers Aryas qui s'établirent aux bords du Gange et de la Djumnah, ces frères des familles hellénique et germanique, aient vécu originairement avec elles aux bords de l'Euxin, mais, ce qui est certain, c'est qu'ils vinrent dans l'Inde du nord-ouest, et que, par conséquent, ils connaissaient l'Océan et durent recevoir, de première main, la légende diluvienne.

Quant aux Pélasges, pères des nations du midi de l'Europe, les historiens anciens disent clairement quel fut leur pays natal. Ils sont unanimes pour déclarer que les Curètes, les Telchines, les Caucons, les Mysiens, les Arcadiens, les Phrygiens, colonisateurs de l'Asie-Mineure et du Péloponèse, les Ligures d'Illyrie, les Ombriens d'Italie étaient originaires de la Scythie et du Caucase. Tous ces peuples conservaient la mémoire de terribles inondations qui les avaient contraints à abandonner leur terre natale. Un grand nombre, surpris par le fléau, avait péri sous les eaux; ceux

1 *Les lois de Manou*, Loiseleur de Longchamps.

qui purent gagner les montagnes s'y trouvèrent rassemblés en telle multitude qu'ils ne purent y subsister. Ils prirent le parti d'émigrer et construisirent des canots et des radeaux à l'aide desquels ils gagnèrent sans doute la Thrace et, de là, passèrent en Thessalie [1].

Le merveilleux s'empara rapidement d'un événement aussi extraordinaire dont la cause était un mystère pour tous et l'imagination populaire en fut frappée d'une longue épouvante qui se perpétua de génération en génération. Sous l'empire des idées religieuses, que cet événement contribua à affermir, les nations crurent sans peine que la divinité, Jehovah selon les Hébreux, Saturne selon Bérose, Jupiter selon Platon, avait voulu punir les hommes de leur perversité, en sauvant seulement quelques justes. Les sacerdoces, dans le but de propager l'idée moralisatrice du châtiment et de la récompense, inscrivirent dans leurs livres mythiques, cette légende merveilleuse qui prit le caractère d'un dogme, en passant d'une religion dans une autre. Ce fut par une inspiration semblable que les Pères de l'Eglise attribuèrent la destruction d'Herculanum aux impiétés commises par les idolâtres de Syrie, et qu'à la

1 Diod., l. IV. — Plin., l. III, ch. XIV. — Solin, c. VIII.

reprise des persécutions contre les chrétiens, sous Domitien, le Vésuve fut constamment représenté par les légendaires comme l'instrument des colères du Très-Haut.

Les Pélasges, en traversant l'Arménie et l'Asie-Mineure pour se rendre en Grèce, y prirent la légende du déluge universel et se l'approprièrent sous le nom de Deucalion. Quant aux peuples celtiques et gothiques [1], leurs tribus unies en une vaste confédération, celle des Hermundures, s'échelonnaient encore du temps de Strabon, au centre de l'Europe, depuis les bouches du Danube jusqu'à la Baltique. Les récits mythiques de la Grèce et de l'Orient leur arrivaient par les commerçants et les voyageurs, et, transmis d'une peuplade à l'autre, ne tardaient pas à prendre place dans les chants des Scaldes et se confondaient avec les traditions particulières de chaque nation.

On comprend, dès lors, qu'une explication surnaturelle et uniforme du prodige, dont leurs pères avaient été les témoins, ait été acceptée par tous ces peuples, bien que de race et de langue différentes. Mais cette

1 Jornandès constate formellement l'identité des peuples gothiques et gétiques. Or, depuis un temps immémorial, les Gètes habitaient les bords de l'Euxin, depuis le Tyras jusqu'au Volga où campaient les Massagètes.

croyance resta limitée à ceux qui avaient été riverains de la mer Noire, et il s'en faut qu'elle ait été générale dans l'antiquité. Des nations renommées par leur science, et dont la civilisation avait devancé toutes les autres de bien des siècles, étaient très-éloignées de la partager. Les prêtres de Saïs apprirent à Solon, lorsqu'il visita l'Egypte, qu'avant le déluge de Deucalion, le seul dont les Grecs eussent alors connaissance, il y avait eu d'autres inondations considérables en Asie; mais ils affirmaient que leur pays avait été à l'abri de cette calamité, et ils attribuaient à ce fait la conservation de leurs annales depuis les temps les plus reculés [1]. Il en était de même des Perses : l'historien Ibn-Shahna assurait que plusieurs classes de Mages, ceux de l'Inde et ceux de la Chine, niaient que le déluge eût été universel. Ils disaient seulement qu'au temps de Tehmouras, un des rois mythologiques de l'Iran, il y eut dans l'Occident une immense inondation qui pénétra assez avant en Arménie. L'opinion de Zoroastre était aussi, prétendaient-ils, que le monde n'avait pas été submergé [2]. Bien que Mahomet ait adopté, dans le Coran, la tradition hébraï-

1 Platon, *Timée*.

2 Hyde, *De veter. Persarum religione*, c. VIII. — Anquetil, *Zend Avesta*, II, p. 363. — Langlès, *Voy. de Norden*, III, p. 255.

que, la plupart des écrivains arabes sont loin de partager, à cet égard, la doctrine de leur législateur.

Les témoignages les plus probants se réunissent donc pour placer, dans le bassin de l'Euxin, le lieu où cet imposant phénomène exerça son action. On ne saurait, avec quelque vraisemblance, le chercher ailleurs. L'Océan Scythique a donc dû être *la source du déluge*. Seule, dans l'ordre des faits physiques, cette cause paraît proportionnelle à la grandeur des effets. Il serait plus exact de dire des déluges, car, ainsi que l'affirmaient les prêtres égyptiens et Xénophon, il y en eut, à coup sûr, plusieurs. Au dire de l'auteur grec, le dernier aurait eu lieu à l'époque du siége de Troie, ce qui nous conduit au premier quart du douzième siècle. Ce fut, sans doute, une inondation purement locale. L'Océan, épuisé par ses précédents débordements et par une évaporation que son peu de profondeur rendait plus active, avait perdu cette puissance qu'il devait à la masse immense de ses eaux et qui rendit, quinze à dix-huit cents ans auparavant, leur irruption si terrifiante, lorsque l'impulsion ascendante du fond ayant rompu l'équilibre de sa surface avec celle de la mer Noire, les ondes, grossies démesurément par des pluies diluviales, se précipitèrent dans le Pont-Euxin en un torrent de deux cents lieues d'étendue.

Que le même cataclysme se soit produit également au nord, rien n'est plus probable. On trouverait alors dans ce phénomène la raison encore ignorée de la destruction complète et évidemment instantanée de cette famille de grands éléphants à crinière du nom de mammouths, dont les cadavres ont été découverts, en nombre considérable, aux embouchures des fleuves sibériens et dans les îles de la mer Glaciale. Surpris par l'inondation, ils auront tous péri, puis leurs corps énormes, engloutis d'abord sous les glaces, auront surgi graduellement avec le sol. Leurs chairs couvertes encore de poils touffus se sont conservées tellement intactes, sous l'influence du froid, qu'elles ont servi de pâture aux chiens. Il paraît que, depuis plusieurs siècles, l'ivoire de leurs défenses a été et est encore l'objet d'un commerce actif entre les habitants du pays et la Chine.

Ce serait donc à partir du douzième siècle avant notre ère que l'Océan Scythique entra dans sa période de dessèchement. L'évaporation y pourvut assez rapidement pour que, sept cents ans plus tard, au temps d'Hérodote, le lit solidifié de l'Océan, bien qu'entrecoupé de fleuves et de vastes lacs, fût occupé par des groupes nombreux de populations, les unes nomades, les autres déjà sédentaires et vivant dans des cités de bois. Cinq siècles après, aux premières années de no-

tre ère, ces nomades étaient devenus des peuples riches et commerçants. Les Aorses et les Agathyrses du Pont-Euxin traversaient, en conduisant des files de chameaux chargés des marchandises de l'Inde et de la Babylonie, ces mêmes lieux où leurs premiers pères jadis avaient navigué.

II

LES ÉGYPTIENS EN ASIE

II

LES ÉGYPTIENS EN ASIE

CHAPITRE PREMIER

LA LÉGENDE D'OSIRIS

Les plus récentes découvertes géologiques signalent avec certitude l'existence de l'homme pendant la période quaternaire du globe. Autant qu'il a été possible jusqu'ici de le constater, d'après les débris fossiles relatifs à cette époque, dont la durée se résume par milliers de siècles, l'homme primitif a constamment vécu à l'état purement animal, cannibale, errant ou habitant les cavernes, n'ayant pour armes que des flèches en os et des haches de pierre. Ce n'est qu'en une période très-rapprochée, il y a six mille ans au plus, que les vestiges laissés par l'homme commencent à attester une

transformation fondamentale. Il substitue, au silex aiguisé, le cuivre et l'airain, beaucoup plus tard le fer et l'acier [1]; il bâtit des demeures, cultive la terre, extrait des fruits les boissons fortifiantes, et, avec les filaments des plantes, il se tisse des vêtements. Quelques-uns sont navigateurs et, comme les lacustres de la Suisse, dressent des chaussées et des villages sur pilotis. Ce changement si rapide, et pourtant si tardif, s'explique par un événement qui a la plus haute importance dans l'histoire de l'humanité, puisque c'est de ce moment que date l'amélioration progressive de ses conditions d'existence physique et intellectuelle; l'homme, de nomade qu'il avait toujours été depuis son apparition sur le globe, se fait sédentaire.

Il n'y a, en effet, d'aptes à la civilisation, que les peuples qui s'attachent à la terre en la cultivant et en construisant des cités. L'exemple des races qui ont persisté à mener la vie errante, atteste la vérité de

1 La date de l'emploi du métal, pour les armes offensives et défensives, diffère considérablement d'un pays à l'autre. M. Worsaee pense que l'âge du fer ne date, en Danemark, que du troisième siècle de notre ère. Le bronze aurait donc été en usage jusqu'à cette époque dans le Nord. Or, le fer et l'airain étaient employés au siége de Troie, douze siècles avant Jésus-Christ.

cette observation. Les Turcs, les Hongrois, les Mogols de l'Hindoustan sont de la même famille que les Huns nomades dont les campements couvrirent l'Asie et l'Europe, et que ces Tartares qui parcourent incessamment les déserts en pillant les caravanes et se nourrissant de chair crue; les Arabes de Syrie et d'Afrique, qui vivent sous la tente et paissent leurs troupeaux comme au temps d'Abraham, sont les frères des Juifs et des Arabes fondateurs d'empires illustres. Du moment qu'ils ont pris racine au sol, ils ont grandi; l'homme errant ne laisse point sa trace sur la terre; il passe, jette parfois un éclair formidable comme Attila et Timour, puis il se perd dans l'oubli. Les sédentaires ont seuls une histoire.

Bien des causes, qui n'existent plus aujourd'hui, ont pu déterminer, à l'origine, la fixité des habitudes. Il est certain qu'autrefois les variations de la température étaient plus brusques et plus violentes; d'autre part, l'action des feux souterrains, plus intense et plus proche de l'enveloppe terrestre, se manifestait par des ébranlements et des explosions fréquents. La tribu changeait alors de lieu devant les débordements des eaux, l'excès du froid ou du chaud ou les éruptions volcaniques. Les genèses des différents peuples laissent aisément entrevoir à quels terribles bouleversements le globe était alors livré par suite

de son défaut d'équilibre, au sortir de révolutions prolongées. En lutte habituelle avec la nature, les populations n'avaient donc d'autre ressource que de se déplacer et, chez plusieurs, ce devint une coutume héréditaire.

N'étant point cultivateurs, les nomades se nourrissaient de gibier, de pêche et du lait et de la chair des troupeaux immenses qu'ils chassaient devant eux en se transportant d'un lieu dans un autre. Leur alimentation était ainsi toujours assurée et ils se vêtissaient des peaux de ces animaux. Les peuples de l'antiquité ont tous commencé par être pasteurs; l'on retrouve, dans leur culte et leurs symboles les plus anciens, les traces de cette première existence. Les cornes de taureau, qui ceignent la mitre des rois assyriens, le bœuf adoré à Memphis et le bélier de Thèbes, les pieds de chèvre et le front cornu des Pans et des Silènes dieux des Pélasges primitifs, sont des signes non moins évidents que la houlette des bergers et le fouet des bouviers servant d'attributs royaux aux Pharaons. Les mœurs pastorales des Hébreux, si bien décrites par la Bible, donnent une idée de l'existence que menaient les hommes avant l'établissement des villes et des empires. Pendant cette obscure période, il s'opéra sans doute entre les peuples errants bien des alliances, des lut-

tes, des mouvements dont la connaissance ne nous est point parvenue et ne nous parviendra jamais, puisque aucune tradition, aucun monument ne nous en ont entretenus. Il n'y a guère lieu de le regretter, car ces souvenirs n'offrent pas, à coup sûr, plus d'intérêt pour nous que ce qui se passe à Bornéo, chez les Patagons, ou dans l'intérieur de l'Afrique.

Les pays chauds, arrosés par de grands fleuves, exempts des causes de trouble et d'inquiétude qu'offrent les contrées volcaniques ou exposées à de brusques changements de saisons, durent être les premiers habités. Les rivages du Nil présentaient ces conditions aux familles asiatiques, qui, les premières, franchirent l'isthme de Suez. Les inscriptions hyéroglyphiques les appellent *Remanchemi,* les hommes de Khem. Ce sont ceux auxquels les Grecs donnèrent le nom d'Egyptiens.

Limitées par le désert et obligées, par l'excès de la chaleur, à chercher des refuges dans les grottes de la chaîne libyque, ces familles ne tardèrent point à se fixer dans les parties montueuses les plus voisines du Nil. Les Khemi s'y creusèrent des grottes artificielles qui, plus tard, lorsqu'ils eurent appris à façonner la pierre et à cuire la brique, devinrent pour eux des sanctuaires où ils venaient honorer leurs premiers pères. Les moins élevés de ces rocs, qu'ils fa-

çonnèrent en pyramides et qu'ils recouvrirent d'une carapace de marbre taillée en degrés, servirent de sépultures aux rois.

L'Egypte, infiniment plus ancienne que l'Inde, fournit, par les peintures de ses tombeaux, le moyen de remonter aux dates les plus reculées et de saisir du regard la transition qui conduisit son peuple de l'état pastoral et nomade à la vie sédentaire et policée. Ce progrès a été d'abord l'œuvre d'un climat stable, d'un fleuve fécond et du génie réfléchi de la race secondé par le travail docile de la population noire aborigène du pays. La nation se perfectionna paisiblement ainsi, pendant plusieurs siècles consécutifs, sous le gouvernement patriarcal des chefs spirituels ou rois-pontifes que Manéthon a réunis sous le titre de dynasties des dieux.

C'est un fait incontestable que la constitution politique, scientifique et religieuse des peuples anciens repose sur un certain nombre de notions partout identiques et procédant d'une même communauté d'idées. Le culte du taureau, du poisson, du serpent, du loup, du bélier, du cheval et de beaucoup d'autres animaux, emblèmes caractéristiques des tribus-mères, et qui servirent à les dénommer ainsi que les peuples issus d'elles, a été porté par les migrations aux coins les plus éloignés du globe. La pierre noire, image de la

patrie originelle, est vénérée à Bénarès, aux îles Hébrides et à La Mecque. Les Pélasges grecs et romains, les Indiens, les Syriens, les Egyptiens adoraient les mêmes astres qui ne diffèrent guère que par les noms. Une foule d'usages, tels que la manière de filer le lin, de tresser la paille, d'ensevelir les morts, les machines à puiser l'eau, les modes d'irrigation et de culture, etc., se retrouvent exactement semblables aux premiers temps des peuples et sont encore usités dans plusieurs parties de l'Asie fort distantes les unes des autres. Ces frappantes similitudes chez des peuples séparés depuis nombre de siècles, mais dont les ancêtres avaient dû vivre jadis voisins ou associés, ne sauraient se produire fortuitement ni, comme l'ont supposé quelques auteurs, être le résultat spontané de l'intelligence humaine se rencontrant sur des points divers dans des manifestations identiques. Ces sortes de hasards ne sont pas si fréquents ni aussi uniformes entre des nations de race et d'intelligence très-inégales. Il est plus rationnel de penser que ces notions ont découlé d'une source unique et qu'elles furent déposées, parmi les Asiatiques nomades et à demi-barbares, par une civilisation antérieure.

Cette civilisation n'a pu être que celle de l'Egypte qui apparaît déjà florissante, plus de mille ans avant la formation des grands empires d'Asie. Comment,

reléguée au bord de son fleuve paisible, a-t-elle pu communiquer aux tribus errantes d'Asie et d'Europe les découvertes utiles, les lois et les préceptes religieux que lui avait suggérés son génie inventif? comment, en un mot, l'Egypte aurait-elle pu devenir l'institutrice du genre humain, voilà ce qu'aucun document ayant une valeur historique n'a encore révélé !

Les monuments des bords du Nil embrassent, au dire des égyptologues, une série de trente-cinq siècles, ce qui fait remonter dès lors les notions de l'art et de la vie civilisée, dans cette région, bien au delà de toute tradition ayant un caractère historique. Diodore nous apprend que les premiers souverains de l'Egypte reçurent le titre de dieux. Hérodote tient le même langage : les dieux, dit-il, furent les premiers rois et seigneurs de l'Egypte, mais ils ne communiquaient point avec les hommes. Sans doute, comme firent plus tard les souverains de l'Assyrie et de la Perse, ils vivaient enfermés dans l'enceinte de leurs vastes demeures, ajoutant ainsi, par le mystère, au prestige du pouvoir. Il ne saurait, d'ailleurs, y avoir d'équivoque sur le sens humain du mot Dieu. Les égyptologues modernes s'accordent à déclarer que les inscriptions et les peintures des premières dynasties découvertes, dans la nécropole de Sakkarah, par

M. Mariette, ne laissent entrevoir aucune trace de religion constituée. Aucune divinité n'y est représentée sous une forme quelconque ni désignée par aucun nom. Point de rituel; le seul culte qu'on reconnaisse, c'est celui des souverains décédés qui résident dans leur demeure éternelle où ils continuent d'être entourés d'hommages et de prières comme ils l'avaient été durant leur vie. Les monarques égyptiens, dit M. de Rougé, sont plus que des pontifes souverains, ce sont de réelles divinités. Le respect sans bornes de la royauté, transformé en culte, fait du Pharaon le dieu visible de son peuple. Ces monarques avaient des temples, des autels dédiés souvent à plusieurs d'entr'eux à la fois. Ils donnaient l'exemple de cette adoration des ancêtres, par leur assiduité à en accomplir les rites; on voit même, sur des stèles fort anciennes, le prince se présentant des offrandes à lui-même et en son propre nom.

L'idée distincte de l'apothéose des rois défunts remonte à Osiris. Diodore rapporte que ce prince, ayant bâti Thèbes, y éleva des temples aux astres et principalement à Jupiter, de qui il croyait descendre. Un sanctuaire plus petit fut construit, par lui, en l'honneur de son père Ammon qu'il honorait par des offrandes et des sacrifices. Après sa mort, Osiris reçut à son tour, de sa femme Isis et de son fils Horus,

les honneurs divins. Tout dieu qu'il était, plusieurs villes d'Egypte se disputaient l'honneur de posséder ses restes, et l'opinion générale était qu'Osiris avait été inhumé dans le grand temple de l'île de Philæ [1]. — « Si vous croyez vos dieux des dieux, disait aux Egyptiens Xénophane le Colophonien, pourquoi les pleurez-vous? Si, au contraire, vous déplorez leur mort, pourquoi en faites-vous des dieux? » En résumé, Osiris avait vécu, et sa mémoire subit la transformation graduelle qui s'attacha jadis à toute grande personnalité. Pendant longtemps, le souvenir des bienfaits réels et de la gloire du monarque se mêla au culte qu'on lui rendait, mais, avec le temps, ce qu'il y avait de réel s'effaça et, sous l'influence des enseignements du sacerdoce tout-puissant de Thèbes et de Memphis, le culte subit une seconde phase : Osiris cessa d'être un roi déifié et devint un dieu incarné pour le bonheur des hommes, puis, après deux mille ans, l'idée religieuse faisant toujours son chemin, les prêtres nièrent qu'Osiris eût jamais vécu; c'est ce qu'ils répétèrent à Solon, à Hécatée, à Hérodote, à Plutarque, insistant sur le caractère purement abstrait du dieu.

Il y a sans doute une part de fiction considérable dans

1 Plutarque, *De Iside*, 71.

la biographie d'Osiris. Presque toujours les commencements et la fin des légendes héroïques ont été inventés; mais le fait capital qui les a illustrés reste frappé de lumière et l'on peut en accueillir la tradition avec confiance. Là est le point historique à saisir. Ainsi, en éliminant le roman personnel d'Osiris, on ne saurait trop s'attacher au récit qui nous a été conservé de sa mémorable expédition à travers l'Asie [1] : « Né bienfaisant et épris de la gloire, ce monarque voulut faire participer les hommes aux utiles découvertes dont l'Égypte avait été dotée par ses rois et enseigner au monde l'usage du blé et du vin. Il partit donc à la tête d'une armée considérable et visita un grand nombre de nations qui le reçurent comme un dieu, puisqu'il apportait partout l'abondance et la joie. Ce prince aimait les chants et la danse et il était accompagné, dans son voyage, d'une troupe de musiciens jouant de divers instruments et de neuf vierges savantes dans les arts; ce sont celles que les Grecs ont appelées les Muses. Il traversa le pays des Arabes et arriva jusqu'à l'Inde, aux extrémités de la terre. Il y bâtit plusieurs grandes villes et fit dresser en divers lieux des stèles gravées d'inscriptions destinées à rappeler aux peuples les bienfaits dont ils lui

1 Diod., l. I.

étaient redevables. Il parcourut ensuite la Scythie et la Thrace, plantant partout la vigne et montrant à tous l'art de faire du vin. Dans les contrées dont le sol était impropre à cette culture, il apprit aux habitants à fabriquer, avec l'orge, une boisson rafraîchissante et forte. »

Les peintures et les inscriptions des monuments égyptiens racontent un grand nombre d'expéditions et de conquêtes en Asie accomplies par les Pharaons à diverses époques, mais celle-ci les dépasse toutes par l'antiquité et par l'étendue des pays parcourus. Il est évident qu'alors aucun des grands empires d'Orient n'existait encore. Les Grecs recueillirent des Asiatiques la tradition d'Osiris qu'ils appelèrent Bacchus, et Hérodote constate expressément cette assimilation, reconnue du reste par toute l'antiquité. Bacchus, surnommé Dionysos, fit la conquête de l'Inde, et le poëme de Nonnus, les Dionysiaques, roule en grande partie sur la guerre de Bacchus et de Dériade, roi des Indiens. Les Tamouls de l'Hindoustan racontent qu'un héros, qu'ils nomment le taureau géant, sortit de la ville Nysada, voisine du mont Mérou. Ce héros portait des cornes au front, mangeait la chair de toutes sortes d'animaux, même de la vache, et buvait beaucoup de vin. Il était accompagné de huit génies de la race des *kobaler* ou pasteurs, et se

faisait traîner sur un char par des lions, des léopards et des éléphants [1].

Les ancêtres barbares des peuples grecs, qui durent à Osiris leurs premières notions de civilisation, adorèrent surtout en lui l'inventeur du vin. Plutarque et les théologiens d'Alexandrie en firent un symbole du Nil. De nos jours, Dupuis et son école l'ont considéré comme un mythe solaire : cette dernière thèse n'est évidemment pas soutenable. Le monarque égyptien fut, comme tous ses successeurs, la personnification de Rha, le soleil, père de la race égyptienne, mais l'assimilation finit là. Loin de voir dans Osiris un symbole astronomique ou une entité métaphysique, l'antiquité est unanime à reconnaître en lui un grand conquérant et le bienfaiteur des hommes. Pour Alexandre de Macédoine, Bacchus-Osiris est bien certainement un monarque d'un génie supérieur, et il n'a d'autre préoccupation que d'égaler ses grandes actions. Afin de lui ressembler en tout, il se fait proclamer dieu par l'oracle d'Ammon ; il parcourt l'Asie en fondant des villes qu'il nomme du nom unique d'Alexandrie, comme on disait qu'Osiris avait donné aux siennes un seul nom, celui de Nysa. Arrivé au bord de l'Hyphasis, dans le Pandjâb, et

1 Bayer, *Hist. regni Bactriani*, cap. III.

contraint, par les murmures de son armée, de revenir sur ses pas, son plus grand chagrin est de n'avoir pu, comme Bacchus, pénétrer dans l'Inde. Est-il croyable qu'un tel prince, instruit par Aristote, se fût donné pour modèle un héros imaginaire ?

Étienne de Byzance compte plus de cinquante de ces Nysa, soit villes, soit bourgades, dont sept étaient situées dans l'Inde, huit dans le Caucase, neuf dans la Libye, cinq en Égypte. Hérodote en place une dans l'Éthiopie. Une autre Nysa était située en Palestine, à dix-huit lieues de Jérusalem, et fut ensuite appelée Scythopolis. Solin attribuait sa fondation à Bacchus. Elle était *ιὲρα,* sacrée, et on y adorait une pierre noire, posée sur un socle d'or, devant laquelle on sacrifiait des victimes humaines.

Plusieurs de ces cités vécurent assez pour être connues des auteurs anciens. Ils en citent une en Lydie, voisine de Nymphæum, où se voyait la stèle dite de Sésostris. Il y avait, en Bactriane, la Nysæa Bucephalos des historiens d'Alexandre (Nischapour), sur l'Oxus, Nussari près de Surate, cité-mère où brûlait le feu perpétuel. Mais la plus célèbre de ces villes fut la Nysa située entre le Cophènès et l'Indus, dans l'ancienne Arie ; c'est aujourd'hui Hérat. Alexandre le Grand s'y arrêta dans sa marche vers l'Inde, et, pendant dix jours, le vainqueur de Darius et ses soldats

célébrèrent les bacchanales dans la montagne où Dionysos avait campé avec son armée. On disait que, durant leur voyage dans l'Inde, les soldats de Bacchus, ayant beaucoup souffert des fortes chaleurs, avaient ramené de nombreux malades. L'air vivifiant, les eaux pures des hautes régions du Caboul leur rendirent la santé.

Alexandre épargna Nysa en considération de son illustre origine et permit aux habitants de conserver les lois et les coutumes qu'ils tenaient de leur fondateur, sur la prière qu'adressa au vainqueur le gouverneur *Acouphis*. Ce nom, qui n'est ni grec ni sanscrit, a une physionomie égyptienne. On peut en dire autant de celui d'*Omphis* que portait le chef indien Taxile avant qu'Alexandre en eût fait un roi; Plutarque nous apprend que Omphis est un des surnoms d'Osiris et signifiait bon par excellence. Arrien cite aussi un roi de Patala qui habitait près de l'embouchure de l'Indus et qui s'appelait Mœris, comme le fameux monarque égyptien de la onzième dynastie. Ces rapports peuvent être difficilement mis sur le compte du hasard.

L'étymologie de Nysa ou, pour écrire exactement, *Nussa*, est inconnue. Sa signification peut être trouvée, croyons-nous, dans le mot grec *nussaï* emprunté, sans nul doute, à une langue plus ancienne. Il désigna d'abord les pierres taillées en obélisque servant à mar-

quer les limites. Elles prirent plus tard le nom d'Hermès chez les Grecs et de Termes chez les Romains. Les *nussaï* furent consacrées primitivement à Bacchus et à Apollon, ce qui ne fait point de différence pour les anciens, qui confondaient volontiers ces deux divinités. Le nom de Nysa donné aux bourgades construites, par l'ordre d'Osiris, autour de la borne limitrophe, eut donc, suivant toute apparence, le sens de villes frontières. On peut, sans invraisemblance, faire remonter à cet usage les pierres noires dont le culte s'est répandu dans le monde entier et qui existe encore dans quelques contrées. Les Grecs les appelaient *omphalos,* le nombril ou le centre du pays.

De quel côté, en quittant la Nysa du Caboul, le roi voyageur dirigea-t-il sa marche ? Un passage curieux que Wilford a détaché des livres bouddhiques semble répondre à cette question : « Shama, le roi des êtres vivants, voyageait à travers le monde, instruisant les hommes de leurs devoirs respectifs. Il descendit des monts de Chaisaghar et marcha vers le nord-est jusqu'au confluent de l'Attock et du Sindh. Là il bâtit Tapasya. Se dirigeant ensuite vers le nord-ouest, il construisit Bamian, sur l'Oxus ; il fit placer des étendards sur les portes et sur les poternes, et y établit les quatre tribus [1]. »

[1] *Asiat. Researches,* t. VI, p. 521.

Scham est le nom par lequel les Égyptiens ont été désignés dans tout l'Orient. Que pouvaient être, d'ailleurs, ces quatre tribus, sinon les quatre classes entre lesquelles la nation égyptienne, suivant Hérodote, était divisée : prêtres, guerriers, agriculteurs et artisans ou esclaves? Les Hindous les ont reproduites dans les quatre castes issues de Brahma : Brahmanas, chattriyas, vaicyas et soudras.

Nous apprenons, par les historiens d'Alexandre, à quelle limite précise Osiris suspendit sa marche vers le nord. Entre l'Oxus et le Jaxartes, là où commencent les sables stériles de la steppe des Kirghiz, le roi de Macédoine, en poursuivant les Scythes, rencontra une barrière composée de gros blocs de pierres et d'arbres abattus qu'on appelait, dit Quinte-Curce, *la frontière de Bacchus* [1]. Non loin s'élevait un groupe de sept villes, dont la principale, construite en pierre, se nommait *Kourou,* soleil. Elles étaient occupées par une population guerrière que les Grecs eurent assez de peine à réduire. L'antiquité des villes de cette partie de l'Asie est immense. Ninus, le fondateur de l'empire d'Assyrie, fit, dit Diodore, le siége de Bactres, déjà puissante vingt siècles avant notre ère. Or, Bamian avait été, avant Bactres, la capitale de toute la Bactriane.

1 Q.-Curtii, l. VII, ch. IX.

Ayant marqué de ce côté la frontière de son empire, Bacchus-Osiris se dirigea vers l'Occident et, au sud-est de la Caspienne, fonda Nysa d'Hyrcanie. Dans la contrée qui fut plus tard la Médie, près des Portes Caspiennes, il y eut aussi une autre Nysa, aux environs de laquelle s'étendaient des prairies où croissait le trèfle sacré que les Perses réservaient à la nourriture des magnifiques chevaux blancs destinés au service des dieux [1]. Contournant la Caspienne, le roi atteignit l'Araxe et le Kour et pénétra dans le Caucase. On raconte qu'il longea ensuite les bords de la mer Noire, jusqu'au Palus Méotide où il laissa une colonie. Puis, retournant sur ses pas, il détacha une partie de son armée pour l'établir en Colchide, à l'embouchure du Phase.

Le monarque dut revenir en Egypte par la Syrie et la Palestine, car on montrait encore, aux temps anciens, un pont de bois qu'on disait avoir été jeté par lui sur l'Oronte pour traverser ce fleuve avec son armée, et qu'on appelait le pont de Bacchus. La plupart des cités qu'il fonda ainsi en Asie devinrent par la suite des lieux saints. Les centres religieux se perpétuent dans la vénération des hommes, le dieu seul est changé.

1 Strabon, l. XI, 507.

En résumé, le souvenir du roi voyageur se retrouve dans toutes les traditions : l'Inde l'appelle Scham, la Grèce Sésostris, Hercule et Bacchus, les Arabes Dhoul-Carnaïn, les Scandinaves Osiris, les Circassiens Séosérès ; partout il est le roi-soleil, le roi des hommes, le seigneur du monde et des éléments, l'initiateur universel et le père des sociétés.

Les auteurs anciens, depuis Hérodote jusqu'à P. Méla, sont unanimes pour affirmer l'origine égyptienne de la colonie de la Colchide [1]. Les habitants du pays la reconnaissent eux-mêmes. Il ne peut donc y avoir de doute à ce sujet. Hérodote, répétant ce qu'il avait appris du sacerdoce égyptien, attribue sa fondation au roi Sésostris, lequel, selon cet auteur, accomplit à travers l'Asie, jusqu'à la Scythie, une expédition toute semblable à celles d'Osiris.

Le chronologiste Manéthon, prêtre de Sébennytus d'Egypte, range Sésostris dans la douzième dynastie, déjà fort reculée, puisqu'elle précède l'invasion des pasteurs. D'un autre côté, les savants modernes, sans avoir égard à cette indication, et s'attachant au surnom de *Sésou* et aux grandes conquêtes de Ramsès

1 Impiger hos propter Colchus colit; iste feraci
Exsul ab Ægypto celsæ serit aspera rupis.

(Avieni, *Descr. orbis*, v. 873.)

Meiamoun, souverain de la dix-neuvième dynastie, inclinent à le considérer comme étant le Sésostris dont parle Hérodote, et ne reportent, dès lors, qu'à une quinzaine de siècles avant notre ère, la fondation de la colonie de la Colchide.

Plusieurs raisons rendent, croyons-nous, cette hypothèse inadmissible. Des écrivains de grande valeur, Wilkinson entr'autres, n'ont pas hésité à ranger Sésostris parmi les héros apocryphes. Les Égyptiens, dit-il, ont inscrit, sous cette appellation, les conquêtes et les exploits d'un grand prince inconnu, dont l'antiquité doit être beaucoup plus reculée [1]. Parmi les auteurs anciens, Strabon assure qu'aucun roi de ce nom n'avait pénétré dans l'Inde, et qu'il faut reporter à Bacchus et à Hercule tout ce qu'on a raconté de Sésostris ; or, ce sont précisément ces dieux qui représentaient Osiris dans les traditions de la Grèce.

Mais, dira-t-on, comment Manéthon, qui était égyptien et prêtre, a-t-il accepté ce Sésostris grec et l'a-t-il inscrit dans ses dynasties?

Lorsque les historiens et les philosophes de la Grèce visitèrent l'Egypte, depuis bien longtemps Osiris était passé à l'état d'abstraction divine. Placé au premier rang des dieux, protecteur et père de la na-

1 Wilkinson, *Manners of old Egyptians.*, t. III.

tion, juge des décédés et président de l'Amenti, chaque Égyptien, en entrant dans la mort, se recueillait en lui et devenait un Osiris. Les liturgies et les prières ne font jamais mention que de son caractère divin. Depuis longtemps son rôle de monarque conquérant de l'Asie et de civilisateur bienfaisant des hommes avait été retranché de la tradition religieuse. Cependant, la tradition populaire conservait le souvenir de l'événement mémorable qui donna, dès les temps primitifs, à l'Egypte, l'empire pacifique de l'Asie. De là naquit ce dédoublement du grand personnage à la fois souverain et dieu, que le sacerdoce accepta pour accroître d'autant le respect dû à la divinité, en l'épurant de tout mélange humain.

Or; c'est justement sous la douzième dynastie, époque où Manéthon place le règne de Sésostris, que le culte d'Osiris, confiné jusqu'alors dans la seule ville d'Abydos, se répandit dans toute l'Egypte et acquit la popularité qui en fit un dieu national. Il est à présumer que ce fut alors que le dédoublement dont nous parlons commença à se former. Tandis que le nom d'Osiris se couronnait du nimbe divin, sa gloire terrestre et ses conquêtes, comme monarque, devinrent le lot d'un prétendu Sé-Osiris, son descendant, dont les Grecs ont fait leur Sésostris.

Si ce fait est resté inconnu, c'est que le serment

exigé des adeptes aux mystères des Pamylies et d'Isis, leur interdisait d'en parler sous des peines sévères. Il est à croire que les révélations qu'on faisait aux initiés des mystères portaient sur le fond réel des mythes originels et sur le côté historique de l'existence des dieux. Voilà pourquoi les plus savants et les plus pénétrants esprits de l'antiquité furent si curieux de s'y faire admettre. Hérodote qui vint à une époque où l'influence religieuse était encore puissante, s'abstient prudemment de prononcer le nom d'Osiris en ce qui touchait son existence mortelle : « Les Egyptiens, dit-il, se réunissent à Saïs pour célébrer les funérailles d'un dieu que je ne nommerai pas [1]. »

Apollonius de Rhodes, Egyptien de naissance et de la tribu Ptolémaïde, s'impose la même réserve :

« Tous les astres, dit-il, qui décrivent leur orbite dans les cieux n'existaient point encore. La race sacrée de Danaüs était inconnue. La postérité de Deucalion n'occupait pas la terre des Pélasges et, de tous les peuples grecs, il n'existait encore que les Arcadiens qui se nourrissaient de glands au fond des montagnes. Pourtant une contrée fertile, l'Egypte, mère des premiers humains, était déjà illustre. De cette contrée sortit un héros qui, accompagné d'une nombreuse

1 Hérod., l. II, 86, 132.

armée, fonda en tous lieux un grand nombre de villes dont plusieurs ne subsistent plus et d'autres sont encore florissantes après un si grand nombre de siècles. L'une est Æa de Colchide; ses habitants, issus des guerriers qui y furent établis par le héros égyptien, y existent encore et conservent des tables gravées que leur ont transmises leurs ancêtres et où sont tracées les bornes de la terre, de la mer, les routes et les chemins, de manière à servir de guide aux voyageurs [1]. »

Il y a tout lieu de penser que c'est d'Osiris qu'Apollonius veut parler, puisque rien ne s'opposait à ce qu'il nommât Sésostris, si celui-ci eût été simplement un roi distinct du dieu. L'auteur, Egyptien de naissance et Grec d'éducation, n'aura voulu être ni indiscret, ni menteur. D'un autre côté, il ne peut être question de Ramsès II, surnommé *Sésou*, puisqu'au quinzième siècle où il vivait, époque des immigrations de Danaüs et de Cadmus dans la Grèce, depuis plusieurs siècles, les Pélasges occupaient ce pays, et, loin de se nourrir de glands dans les montagnes, ils y avaient fondé des villes considérables.

Quand Diodore visita l'Egypte, au temps de Jules César, la rigueur des prescriptions religieuses était

1 *Argonaut.*, IV, V. 260.

fort affaiblie. Il fut à même de recueillir des renseignements plus précis qu'aucun de ses prédécesseurs. Aussi nous représente-t-il, sans hésitation, Osiris comme un monarque bienfaisant qui s'imposa la mission de parcourir la terre en y répandant les bienfaits de la civilisation formée en Egypte.

Par une rencontre assez singulière, le nom de Sé-Osirîs, dont s'est fait, sans doute, celui de Sésostris (Strabon écrit Séosris), est précisément celui qui s'est conservé dans les souvenirs des peuples du Caucase. Les tribus des montagnes, telles que les Tcherkesses, les Soanes, les Ossètes, ont coutume de célébrer, chaque année, la fête d'un dieu qui n'appartient à aucune des religions pratiquées dans le pays et qu'ils nomment *Séosérès*. C'était, disent-ils, un grand voyageur qui parcourait le monde, enseignant aux hommes les arts utiles, et à qui les vents et la mer obéissaient. Les Circassiens l'honorent à la façon des peuples primitifs, en promenant dans les villages le tronc ébranché d'un jeune poirier surmonté de cires flambantes. C'est ainsi que les Pélasges adoraient Jupiter sous l'apparence d'un chêne, Junon sous celle d'un cippe de pierre informe, Hercule sous celle d'un peuplier [1].

On peut conclure de ces observations que le mo-

[1] Dubois de Montpéreux, t. I, p. 137. — Bell., t. I, p. 248.

narque, auquel on attribuait la fondation d'une colonie égyptienne en Colchide et au Palus Méotide, n'est autre qu'Osiris, le roi déifié de la primitive Egypte, qui, dans le cours d'une expédition de trois années à travers l'Asie, en créa un grand nombre de semblables. Cette assimilation est confirmée par les preuves évidentes de l'existence d'une population éthiopienne et libyenne aux bords de la mer Noire, et d'une Egypte caucasienne à une époque extrêmement reculée, lorsqu'aucune société organisée n'était encore établie en Asie, et qu'il n'était nullement question encore dans le monde ni des Assyriens, dont l'empire débute après le vingt-deuxième siècle, ni des Phéniciens un peu plus anciens, ni des Hébreux qui leur sont postérieurs, ni des Perses, ni des Pélasges encore à l'état de tribus errantes, ni des Hellènes qui ne prennent place dans l'histoire qu'à partir du quinzième siècle.

Le règne d'Osiris, précédant les dynasties humaines, ne peut remonter à moins de trente et quelques siècles avant notre ère. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de l'événement que nous signalons, à l'époque où il s'est produit ; ce voyage accompli, il y a plus de cinq mille ans, par un souverain allant, à la tête d'une nombreuse armée, semer par le monde encore sauvage, les germes de la civilisation,

constitue le véritable point de départ de la Genèse historique des nations. C'est à ce moment, en effet, que, sous l'impulsion tutélaire d'une race supérieure par le savoir et l'expérience, les groupes épars se rassemblent et se fixent dans des cités. C'est alors que commence à s'élever l'édifice social à la base duquel se retrouvent partout les notions civiles et religieuses de la primitive Egypte, de même que, sous les églises du Christ et les mosquées de l'Islam superposées aux temples du polythéisme et aux pagodes Bouddhiques, on découvre, en fouillant leurs fondations, les murs cyclopéens d'un sanctuaire consacré au soleil.

CHAPITRE II

LES COLONIES COUSHITES

Les mythographes mettent les Libyens au nombre des soldats de Bacchus, et Diodore dit expressément que l'armée de six cent mille hommes qui suivit Osiris dans son expédition d'Asie était composée, pour la plus grande partie, de peuples africains. On doit s'attendre, dès lors, à les voir entrer comme principal élément dans la formation des colonies que le monarque égyptien déposa sur sa route. Nous voyons, en effet, qu'il est fréquemment question, dans les écrits des anciens, de Libyens et d'Éthiopiens établis sur divers points éloignés de l'Asie.

Hérodote a décrit, avec toute la clarté désirable, les Éthiopiens d'Orient qui figuraient dans la revue des nations faite par Xerxès, lorsqu'il s'apprêtait à attaquer la Grèce : « Ces Éthiopiens étaient commandés par Arsames. Ils se distinguaient des Libyens par leurs cheveux longs ; ils étaient placés dans les rangs

des Indiens et portaient les mêmes armes qu'eux [1]. »

Ces Éthiopiens avaient donc la peau noire ou du moins fort basanée et devaient ressembler à des Abyssins. Plus loin, il parle des Libyens qui marchaient avec les Scythes et étaient commandés par un Massagète. Ce peuple scythe habitait au nord du Caucase, près de la Caspienne. Ces Libyens étaient donc les mêmes que ceux qu'Hérodote vit en Colchide.

On sait que la description d'Hérodote procède d'Orient en Occident; par conséquent, d'après l'ordre où ils sont placés, les Éthiopiens figurent à côté des Chorasmiens, Bactriens et Sogdiens. De nombreux indices fournis par les écrivains de l'Orient attestent que, dans la région riveraine de l'Oxus, il exista, en des temps fort anciens, un foyer de civilisation très-développé qui, suivant toute probabilité, dut son existence à la colonie égyptienne déposée jadis en cet endroit.

L'existence de la famille mélanienne dans l'Asie centrale, en petit nombre, parmi d'immenses populations rouges et jaunes, n'est pas seulement attestée par les témoignages des anciens; plusieurs voyageurs modernes, en visitant les gorges retirées des monts du Thibet, y ont rencontré avec surprise de grands

1 Hérodote, VII, 70-71.

villages entièrement peuplés de noirs, ce qui a fait supposer au géographe Ritter que la race nègre avait été la première à habiter le globe et que c'étaient là ses débris.

Sans recourir à une hypothèse aussi lointaine, on peut admettre que les Libyens, délogés des villes qu'ils avaient bâties dans la Bactriane et dans la Sogdiane, par les incursions fréquentes des nomades de la steppe, cherchèrent, au fond des montagnes, des positions plus sûres où ils se multiplièrent dans un paisible isolement.

Un fait analogue paraît s'être produit dans l'Inde. Tandis que les tribus brahmaniques occupent les cités et les campagnes, de nombreuses peuplades noires habitent les monts Vindhya et la chaîne centrale de la péninsule. Les anciens auteurs les désignent par les noms de *Dravidas,* de *Mlecchas* (melek, seigneur en éthiopien). Leurs usages, leurs dialectes, diffèrent totalement de ceux de la race rouge. Pour elle, ce sont des impurs et des maudits. Pareils aux noirs de l'intérieur de l'Afrique, ils nourrissent une haine héréditaire contre les étrangers qui envahirent le pays qu'ils occupaient avant eux, il y a quatre à cinq mille ans. Les poëmes de l'Inde racontent que, lorsque les tribus Aryas arrivèrent par le nord-ouest dans les plaines arrosées par le Gange et la Djumnah, elles trouvèrent ce territoire occupé par de grandes

villes où vivaient des hommes noirs a cheveux crépus, *cutila cesas,* en sanscrit. Leur résistance fut opiniâtre et plusieurs siècles s'écoulèrent avant que les conquérants vinssent à bout de les subjuguer ou de les expulser.

Hérodote, qui visita la Colchide dans son voyage autour du Pont-Euxin, plus de quatre siècles avant notre ère, affirme que les habitants de ce pays sont les descendants des colons égyptiens qui y furent déposés par Sésostris et il ajoute qu'ils sont noirs et que leurs cheveux sont crépus. A ces signes, on ne peut méconnaître les Libyens qui appartenaient à la race africaine, et on peut en conclure, dès lors, que les rois d'Égypte avaient transporté des noirs dans leurs colonies d'Asie [1].

Au surplus, rien n'est plus positif que ce passage du même auteur : « Tous les Libyens sacrifient au soleil et à la lune, mais ceux qui sont établis près du Palus Méotide honorent principalement Minerve [2]. »

1 Hérod., II, 104.

2 L. IV, 188. — Ce passage a été altéré par les éditeurs modernes d'Hérodote : Larcher a substitué *Tritonide* à *Méotide,* supposant dans le texte une erreur de copiste. L'édition grecque de Didot reproduit cette faute que les anciens traducteurs d'Hérodote, plus exacts, n'ont point commise. Voir la traduction de Du Ryer de l'Académie française, 1713.

Suidas vient à l'appui de ce témoignage, lorsqu'il écrit que la Libye est située au nord de la Colchide : *Libya suprà Colchos* [1]. Il existe, d'ailleurs, une confirmation curieuse du fait que nous signalons dans la dénomination originelle de la chaîne septentrionale des monts Caucase que les Grecs appelaient *Riphaïos*, Riphées ; la forme première fut *Niphates*. Apollodore raconte que Borée ayant enlevé le berger Caucasus, le transporta sur le mont Niphates, dont le nom fut alors changé [2].

Or, Champollion nous apprend que, dans la langue hiéroglyphique, *Niphaïat* désigne la Libye. Marès-Niphaïat, sur le lac Maréotis, fut la principale ville de ce pays, et l'on appelait également ainsi la chaîne libyque [3].

Un autre terme de la vieille langue égyptienne, où se trouvent les racines d'un grand nombre de mots des idiomes anciens d'Asie et d'Europe, jette une vive lumière sur l'ethnologie de ces temps reculés. *Cousch* est un terme employé fréquemment dans la Bible, et la Vulgate le traduit constamment par *Ethiopia*. Or, cette appellation s'applique, dans les inscriptions hiéroglyphiques, à des na-

[1] Suidas, *De Macrocephalo.*

[2] Apollod., *Bibliotheka.*

[3] *Égypte sous les Pharaons*, t. I.

tions vassales qualifiées de rebelles, de perverses.

Champollion traduit ainsi les caractères gravés sur les murs du grand spéos de Silsilis, au-dessus des figures des prisonniers poussés devant le roi Horus : « O roi vengeur de la terre de Chémi, soleil de Niphaïat, ton nom est grand dans la terre de Cousch dont tu foules les signes royaux. »

On lit à Karnak que le roi Sésonchis étendit ses frontières jusqu'aux montagnes, vers les sources des fleuves de *Naharina* (Naharaïm, la contrée des fleuves, nom arabe de la Mésopotamie), et qu'il subjugua onze peuples, tous de la race de Cousch.

Il ressort de ce passage que Sésonchis, premier roi de la vingt-deuxième dynastie, qui se place vers le neuvième siècle, avait conquis la Babylonie sur les Coushites. Mais Cousch est mentionné bien antérieurement. Dans le cortége des tributaires du roi Thotmès III, ce peuple est représenté par des hommes bien faits, d'un teint brun foncé, au profil droit ou aquilin, à la chevelure lisse ou bouclée, n'ayant rien du nègre, pas même la couleur des Abyssins de nos jours. Or, les artistes égyptiens s'entendaient fort bien à caractériser le nègre par ses traits particuliers. Les Coushites ont de larges anneaux aux oreilles, des colliers et des bracelets d'or; les chefs sont vêtus de

tuniques de lin transparentes, serrées par des ceinturons de cuir habilement travaillés, et portent une peau de léopard jetée sur l'épaule. Ils sont armés d'épées, de lances, et leurs têtes sont ceintes de couronnes de plumes pareilles aux panaches des Péruviens et des Mexicains [1].

Il n'est pas douteux que le vocable grec *Æthiopaïdos* est, comme l'*Ethiopia* de la Vulgate, l'équivalent du *Cousch* égyptien et hébraïque. Or, Homère, Eschyle, Euripide font souvent mention des Ethiopiens, et ils les placent aux extrémités de la terre, presque toujours au nord. Il est donc certain que, pour les Grecs, il y

1 Voici comment Fraser, Larrey, Pagès, Volney, Burckhardt dépeignent la race syro-arabe : visage long, effilé, front peu haut avec une protubérance au sommet; élévation remarquable de la voûte du crâne ; cette configuration indique peu de réflexion et beaucoup d'imagination tendant à la vénération religieuse et à la contemplation ; nez aquilin, bouche et menton fuyants ; yeux noirs, brillants, enfoncés dans une orbite évasée ; barbe noire, laineuse ; membres grêles, corps nerveux, mains petites, presque féminines ; dents blanches et régulières ; os de la tête minces · peau variant du brun doré au brun noir ; air farouche et noble.

Ces Sémites sont bien les descendants des Coushites que retracent les monuments et qui eux-mêmes sont les fils des nègres libyens, c'est-à-dire de la race humaine la moins favorisée sous le rapport de l'intelligence.

avait plus d'une Ethiopie, et que celle dont ils parlent le plus souvent n'est pas la contrée obscurément reléguée, du temps des Romains, entre l'Egypte et l'Abyssinie.

Même après l'ère chrétienne, la Colchide était encore désignée par le nom d'*Ethiopia* [1]. Saint Jérome l'appelle ainsi à plusieurs reprises. La chronique des Apôtres raconte qu'André, frère de Simon-Pierre, prêcha près du fleuve Phase, chez *les Ethiopiens de l'intérieur,* et que Matthias porta l'Evangile *in alterâ Ethiopiâ,* la seconde Ethiopie, où sont le fleuve Apsarus et le port d'Hyssus, tous deux placés en Colchide par Arrien.

Les montagnes du Taurus arménien, où le Tigre et l'Euphrate prennent leurs sources, étaient aussi désignées par le nom de Niphates, sans doute à cause des peuplades libyennes qui y demeuraient. Ce dut être de cette contrée que sortit, comme le dit l'Ecriture, Yérach *le Couschïth,* qui vint attaquer Asa, troisième successeur de Salomon, à la tête d'une armée composée de Libyens et d'Ethiopiens. Il serait par trop invraisemblable de supposer que ce prince, parti de l'Ethiopie africaine, eût traversé sans obstacle l'Egypte et l'Arabie, pour venir se faire battre par les

1 *Hist. eccl.,* l. I, c. XIX.

Israélites dans la plaine de Marésa, au centre de la Judée [1].

Il est souvent question de Cous dans les écrits des prophètes hébreux. Pour eux, c'est habituellement un peuple du nord. Dans la prophétie contre Gog et Magog, Ezéchiel s'écrie : « J'en veux à toi, Gog prince des chefs de Mésech et de Tubal. Ceux de Cus et de Put sont avec toi ; Gomer et toutes ses bandes, la maison de Thogarma viendront avec toi du fond de l'Aquilon [2]. »

Examinons les indications que fournit ce passage : suivant le commentaire de Josèphe, Tubal fut le père des Ibères ou Géorgiens, lesquels se disent eux-mêmes issus de Karthlos, fils de Thagarmos, fils de Japhet, père des nations scythiques, d'après la Genèse. Quant à Gomer et Mésech, le chapitre x du livre sacré en fait mention, ce qui les reporte à une très-haute antiquité. Les interprètes bibliques voient dans *Gomer* les Cimmériens du nord de la mer Noire dont le souvenir se mêle sans cesse aux récits fabuleux de la Grèce. Les Mesghes ou Moschi du mont Caucase dont parle Hérodote, seraient, d'après M. Munk, les mêmes que Mésech. En outre, Josèphe et saint Jérome

1 *Chroniques*, l. II, c. XIV.

2 Ezech., c. XXIX.

nous apprennent que Gog et Magog étaient des noms collectifs par lesquels les auteurs orientaux désignaient la multitude de nations barbares qui habitaient au delà du Caucase, entre la Caspienne et la mer Noire [1].

Put [2], l'allié constant de Cus, désigne le peuple de Pont (pout, pount) qui, selon Diodore, fut une des colonies de l'Egypte sur la mer Noire [3]. C'est aussi un peuple éthiopien comme l'indique l'emblème du serpent auquel les Grecs donnèrent son nom, *Putônn*, Python. On peut donc, avec pleine confiance, conclure, de l'accord de ces témoignages, que le Caucase fut la demeure, pendant un long espace de siècles, des Egyptiens, des Libyens et des Ethiopiens. De nombreuses tribus de race blanche y résidaient aussi et de leur fusion naquirent ces populations mixtes que les prophètes appellent « *les peuples du mélange* » et dont les idiomes variés ont fait donner au Caucase, par les géographes arabes, le nom de *Montagne des langues*.

On reconnaît également, dans les auteurs anciens, les indices de l'existence d'une colonie égyptienne

1 Herod., l. III, 94. — VIII, 78.

2 B. de Tudela, *Tr. de Benoist*, I, 37.

3 Diodore, l. I, c. II.

importante, à l'orient de la Caspienne, sur l'Oxus : « Sémiramis, dit Diodore, marcha avec une grande armée contre les Mèdes qui sont au nord de la Babylonie. De là, elle passa chez les Perses, puis *chez les Egyptiens qu'elle subjugua, ainsi qu'une partie de la Libye* [1]. » On est bien forcé d'admettre, d'après l'itinéraire suivi par la reine, que ces Egyptiens et ces Libyens étaient à l'orient des Perses. Ailleurs, le même auteur, qui eut le rare bon sens d'enregistrer, sans prétendre les corriger, les notions qu'il avait recueillies, ajoute que Sémiramis, ayant établi un gouvernement chez les Ethiopiens, se rendit à Bactres pour y préparer la guerre contre les Indiens.

Philostrate assure que les Indiens sont les plus sages des hommes et qu'ils forment une branche des Ethiopiens orientaux [2]. Mais les témoignages les plus positifs sont ceux qui émanent des Asiatiques eux-mêmes. Le colonel Chesney, l'un des savants explorateurs anglais de l'Orient, a recueilli, à la bibliothèque de Bombay, un document fort curieux, suivant lequel la partie occidentale de l'Inde, ainsi que la région ouest qui borde l'Indus, porta autrefois le nom

1 Diod., l. II, sect. XII.
Vita Apollon., t. IV, p. 6.

de Koushdl-Khorassan [1]. Ce territoire comprenait ce que nos géographes désignent sous les appellations de Bactriane, Sogdiane, Khwarisme, Hyrcanie et Parthie. Le massif montueux, qui relie la chaîne du Demavend au Belour-Tag, a conservé le nom de Koush-Hindi. Khosrou-Nouschirvan, un des rois de l'Iran, eut ce pays sous sa domination et, à ce titre, il s'intitulait roi des Kouschites. Or, ceux-ci sont désignés expressément dans le manuscrit, comme étant les ancêtres des Perses et des Indous.

Les poëmes orientaux sont pleins du récit des guerres que les rois de l'Iran soutinrent, pendant mille ans, contre le mythique Afrasiab, prince du Touran. Les ethnologues sont encore indécis sur l'origine et les caractères du peuple touranien, dont ils ont fait une famille spéciale comme les Aryens et les Sémites. Ils inclinent à classer sous ce nom les nations de souche tartare, imprégnées plus ou moins du type mongol. Cette solution n'explique qu'une moitié de la question. D'après les écrits des Perses, le Touran avait des cités et une capitale considérable appelée *Roum*. C'est un royaume régulièrement constitué qui rivalise, souvent avec succès, celui de l'Iran. De plus, le type ardent et héroïque de la nation implique un

1 *Kitab al bolden,* East India house library, 617, Chesney, t. II.

rang assez élevé dans l'échelle humaine. Nous n'hésitons donc point à considérer les Touraniens comme un rameau de la famille Coushite, éternelle ennemie de la race aryenne, et Afrasiab, comme le frère de l'Ethiopien Ahriman, que l'Avesta appelle le noir de peau et dont le symbole est le serpent. Ce sont les mêmes que ces Tartares de l'Altaï que le voyageur Rubruquis appelait des Sarrasins.

L'historien arménien Moïse de Khoren, qui écrivait au cinquième siècle, a recueilli, dans un livre précieux, les vestiges d'une ancienne division géographique de l'Asie dont les Grecs n'ont eu aucune connaissance. Il la classe en plusieurs régions sous le nom générique de *Kushdì :* la Géorgie s'appelle *Kushdì-Kabgokh,* l'Arménie *Kushdì-Aram,* l'Ariana *Kushdì-Khorassan.* Cette communauté d'appellation correspond fort bien à l'observation de l'historien Josèphe [1]. En commentant le livre x de la Genèse, où est exposée la distribution des peuples fils de Sem et de Cham dans le monde, il fait remarquer que les noms qu'ils donnèrent aux pays où ils s'établirent avaient tous été remplacés par d'autres : « Il n'y a, ajoute-t-il, que les Ethiopiens dont Chus, fils de Cham, fut le patriarche, qui aient conservé leur nom ; dans toute l'Asie on les nomme *Kushites.* »

[1] *Hist. des Juifs*, l. I, ch. vi.

L'étymologie biblique fournie par Josèphe est loin de suffire aux exigences de la science moderne. Nous en proposerons donc une autre puisée dans la langue des inscriptions de l'Egypte qui doit avoir été parlée, puisqu'elle a été écrite, et qui fut très-vraisemblablement ce langage unique dont se servaient les hommes avant la confusion des langues, au temps de la construction de Babel.

Le vocable *kous* semble s'être formé de l'union de deux termes hiéroglyphiques, *kah,* terre, *ous,* gardien. Ce dernier est une qualification ordinaire des Pharaons, surnommés gardiens du monde *tô-ous;* gardiens stabiliteurs *men-ous,* de la haute et basse région, serpent gardien de la porte à la deuxième heure du jour, etc. *Kah-ous* [1], et par abréviation *kous,* aurait donc le sens de gardien de la terre. Cette qualification convenait aux gouverneurs des Nussa ou villes frontières, et l'on voit, en effet, par la situation des colonies coushites, qu'elles avaient mission de protéger la région civilisée soumise à l'Egypte contre l'invasion des barbares qui rôdaient alentour dans les déserts de l'Asie.

Ces déductions trouvent leur justification dans la

1 Nous retrouverons cette forme *kahous,* dans le mot *chaos* des cosmogonies de Sanchoniathon et d'Hésiode. *Rex chaüs* est une des qualifications de Pluton.

Genèse. Les plus doctes des hébraïsans sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que, par *Mizraïm,* le livre saint désigne les colonies de l'Egypte en Asie dont deux s'appelaient *Khem* et *Ous* [1]. Cette dernière est la colonie de Colchos. Nous verrons plus loin que Khem représente l'établissement du Palus Méotide et les Cimmériens. Ce sont, sans doute, ces deux établissements auxquels Homère, qui n'avait sûrement aucune notion de l'Ethiopie africaine, fait allusion lorsqu'il rapporte que les Ethiopiens, les plus éloignés des peuples de la terre, sont partagés en deux; ils habitent, les uns au levant, les autres au couchant, sur les bords de l'Océan [2].

En partant de l'idée que le roi Osiris ait voulu, à son retour de l'Inde, marquer, par les étapes de son voyage, les frontières de son immense empire, il dut y échelonner successivement les groupes détachés de son armée pour servir de noyau aux colonies qu'il voulait fonder. Il ne semble pas impossible d'en retrouver la trace. Ainsi, en remontant l'Indus, à partir de l'embouchure, on trouvait d'abord les Horites et les Arabites, deux peuples qui, selon les historiens d'Alexandre, n'étaient pas indiens. Ensuite, c'est la

1 Munk, *Palestine*, p. 432.

2 Odyss., l. I, v. 23.

Susiane dont faisait partie l'Aracosie *(Aracous)*, aujourd'hui le Kousistan ou pays de Cous. Là régnait, au temps du siége de Troie, Memnon, qui partit, pour marcher au secours du roi Priam, à la tête de dix mille Ethiopiens, ses sujets. Dans le Caboul, Nysa, gouvernée par des chefs dont les noms sont égyptiens, fournit un jalon certain. Au bord de l'Oxus était située la colonie égyptienne dont Bamian fut la capitale, et au nord, dans la Sogdiane, entre le Jaxartes et l'Oxus, les Ethiopiens avaient construit sept cités. Sur le littoral sud de la Caspienne, se trouvaient Nysa d'Hyrcanie et les prairies nyséennes.

A l'occident, on rencontrait le foyer coushite établi sur l'Euphrate et sur l'Araxe. Les Turcs donnent encore le nom de *Kousdagh* aux montagnes du sud, et, chez les Arméniens, le mot *Koushan* désigne la région située entre les sources de ce fleuve et la mer Caspienne. La Colchide était peuplée d'Egyptiens et les Libyens paissaient leurs troupeaux sur les versants de la chaîne occidentale du Caucase dont ils habitaient les grottes innombrables creusées dans les monts du Gouriel, de l'Osséthi, du Souanéthi et de l'Abasie. Leurs barques sillonnaient le Palus Méotide, le Bosphore cimmérien et la mer Noire dont les rivages étaient couverts des bourgades qu'avaient élevées les plus civilisés de ces peuples. Leurs nom-

breuses colonies envahirent l'Asie-Mineure, la Palestine, la Babylonie, et c'est ce qui a pu faire dire avec raison à Pline que, au temps de la guerre de Troie, l'Ethiopie était renommée et puissante et que sa domination s'étendait sur la Syrie [1].

Le large débouché qui s'ouvre, d'un côté, entre le massif des monts de la haute Asie et la mer Caspienne, ainsi que les défilés de l'isthme caucasien, jeté comme un pont entre deux mers, ont, de tout temps, servi de passage aux hordes du nord, attirées vers le midi par l'or et le soleil. Ces deux entrées furent longtemps fermées par de vastes lignes de murailles. Au delà de ces barrières, les cavaliers scythes, au teint blanc et vermeil, aux membres velus et énormes, campaient dans la steppe derrière les rangs circulaires de leurs chariots ou se blottissaient dans les cavernes. Sur les versants de l'Altaï et du Thibet, les Mongols, trapus et jaunes, dressaient leurs tentes de peaux, tandis que les Indiens rouges, aux formes sveltes et nerveuses, vivaient de pêche sous les huttes de bambous qu'ils dressaient aux bords du Gange et de l'Indus. La race noire d'Afrique, déjà exercée aux travaux de la civilisation, guidée par des chefs expérimentés, vint à son tour construire, en face de

[1] Plin., l. VI, ch. xxxv.

ces sauvages, des remparts de pierres taillées et des maisons de briques en terre glaise séchée au soleil.

Attirés par le bien-être de ces foyers industrieux et par la sécurité qu'offrait l'enceinte des cités, les peuplades barbares se groupèrent alentour et acceptèrent, avec une soumission reconnaissante, qui se changea avec le temps en culte et en adoration, les enseignements et les lois des Remanchémi. Ceux-ci prirent des femmes parmi ces vassaux de race diverse. De leur croisement avec les colons africains se formèrent d'abord des familles fortement empreintes du type africain, qui reçurent le nom d'Ethiopiens. Puis, à la suite de nombreuses fusions et de sous-croisements réitérés, naquirent de ceux-ci des nations qui, abandonnant leur terre natale, allèrent s'établir en d'autres pays. Ce sont celles qui, s'étant développées selon les tendances et les aspirations de leur génie, créèrent les idiomes particuliers qui ont servi aux philologues de point de départ pour classer les peuples anciens en trois familles aryenne, sémitique et touranienne. Il est curieux d'observer que, malgré l'altération considérable apportée au type primitif par les croisements, les écrivains anciens, fidèles à la filiation généalogique, leur conservèrent longtemps l'appellation ethnique origi-

nelle. Josèphe affirme que, partout en Asie, le nom de Coushites était resté aux Ethiopiens. Pline, de son côté, remarque qu'en Afrique les Ethiopiens sont noirs et qu'on les appelle *Maures*, mais que les Ethiopiens d'Europe sont blancs et sont nommés *Hyperboréens*. Enfin Philostrate écrit dans la vie d'Apollonius de Thyane, qu'il y a en Asie des Ethiopiens dont la couleur est rougeâtre.

Ces diverses observations démontrent que les Libyens et les Ethiopiens d'Asie, par leur immixtion continue avec les nations scythiques, indiennes ou mongoles, prirent dans le nord une teinte cuivrée ou olivâtre, tandis que ceux qui se répandirent en Afrique, à la suite de l'invasion des Huksòs, se pénétrant exclusivement de l'élément noir, éliminèrent, par degrés, la teinte claire, et comme les Abyssins, les Berbères, les Nubiens, reprirent la couleur de leurs premiers ancêtres, tout en conservant, cependant, le profil droit ou aquilin, les cheveux longs, que le mélange asiatique avait développés en eux. Un savant voyageur, M. de Khanikoff, a fait cette intéressante remarque que, chez les peuples du Caucase et les Turcomans d'origine mongole, la forme du nez est le premier trait qui se modifie par le mélange; l'os nasal, une fois acquis à la race, ne disparaît plus.

La tradition coushite vit dans tout l'Orient. Les

Persans donnent à de certaines familles étrangères à leur nationalité le nom de Tazi ou *Tajiks,* qui correspond à Ethiopien. Les Chinois les appellent *Ta-Che* et les assimilent aux Arabes. Les Persans racontent qu'ils furent jadis gouvernés par une dynastie d'Indiens noirs, *Siah-Hindû,* du nom de *Zenghi.* Or, selon Massoudi et Ibn-Khaldoun, Zengh est le nom d'une des trois grandes branches de la race noire africaine.

Les contes arabes, aussi bien que nos romans de chevalerie, parlent fréquemment des Ethiopiens ; ce sont presque toujours des hommes cruels, ravisseurs de femmes et habiles magiciens. De nos jours, en Russie, on distingue, parmi les cochers de place et les domestiques des seigneurs, des hommes au teint cuivré, dont les traits aquilins tranchent vivement parmi les faces aplaties des moujiks. On les désigne généralement par la dénomination d'Ethiopiens ; les Russes sont aussi embarrassés d'en donner la raison qu'on l'est en France et en Angleterre pour expliquer celle d'Egyptiens ou Gipsies que portent dans ces pays les Bohémiens, Zingari ou Gitanos, en qui se révèlent les signes évidents de leur primitive origine. Ce sont, en effet, les restes dispersés des colonies coushites, jadis établies au bord de l'Indus et chez lesquels persistent, avec une singulière vitalité, le culte

des astres, le don de divination, les coutumes et jusqu'au nom des premiers pères de leur race. *Roumi* est évidemment le même terme que *pi romi,* qui, selon Hérodote, désignait, chez les anciens Egyptiens, les hommes vertueux et bons [1].

Des chaudronniers nomades, astrologues et chiromanciens, voilà donc ce qui reste de la race ardente et énergique dont la puissance embrassa, durant une période considérable, l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Elle pratique encore, dans sa déchéance, les deux sciences que ses pères enseignèrent au monde inculte, la métallurgie et les oracles ; l'art de façonner le cuivre et le fer et l'art de prédire. Rapidement dépassés par les peuples dont ils furent les premiers maîtres, ces Bohémiens qui, sous les haillons, portent la fierté de leur cinq mille ans d'antiquité, ressemblent au loch qu'on jette du navire à la mer pour mesurer la vitesse de sa marche ; leur immobilité marque le chemin qu'ont fait les sociétés depuis quarante siècles.

1 Hérod., t. II, 143.

III

L'ATLANTIDE

III

L'ATLANTIDE

CHAPITRE PREMIER

LES COLONNES D'HERCULE

I

Platon raconte dans le Timée que, lorsque Solon visita l'Egypte, il eut avec les prêtres de Saïs des entretiens où le sage législateur puisa des notions intéressantes sur les événements du temps passé, dont le sacerdoce de ce pays, le plus anciennement civilisé, avait conservé la tradition. Parmi ces récits, celui qui le frappa le plus, fut la légende d'un peuple disparu qui habitait une île située dans l'Océan. Cette île, dont l'étendue était considérable, puisque Platon lui donne 3,000 stades de longueur et plus de 2,000 de largeur, s'abîma sous la mer en un jour et une

nuit, à la suite de grands tremblements de terre.

Le philosophe grec n'indique point à quelle nation ni à quelle race appartenait ce peuple. Il le représente comme fort avancé en civilisation, puisque sa principale cité renfermait de vastes édifices et que de nombreux navires, servant un commerce actif, remplissaient son port ouvert au midi. La température y était tiède et douce et les montagnes qui s'élevaient au centre de l'île abritaient la ville contre le vent du Nord, ce qui suppose un climat tempéré. Enfin, l'antiquité de ce peuple était fort grande, car Neptune avait été son premier souverain, ce qui reporte son existence aux temps mythiques. L'époque de sa disparition ne l'était pas moins, puisque l'on assura à Solon que les Athéniens étaient les descendants de quelques familles échappées à la catastrophe dans laquelle ce peuple avait été anéanti.

Platon donne à cette île le nom d'Atlantide : « Elle était située, dit-il, dans la mer Atlantique, au-devant du détroit que les Grecs appellent les Colonnes d'Hercule. »

Cette indication a paru jusqu'ici suffisante aux archéologues qui n'ont point voulu, à l'exemple de d'Anville, traiter de chimérique l'existence de l'île de Platon, et ils ont exprimé généralement l'opinion qu'elle se trouvait dans l'Océan Atlantique. Tourne-

fort prétend que les Canaries sont un de ses vestiges, et il voit dans la famille éteinte des Guanches, dont les momies remplissent de leurs longues files les cavernes du pays, les restes de la nation des Atlantes. D'autres ont été plus loin, et ont pensé qu'il s'agissait de l'Amérique, laquelle aurait été connue des hommes primitifs, quelques mille ans avant Colomb. D'un autre côté, le vieil auteur suédois Olaüs Rudbeck, dont la prodigieuse érudition demeura incomprise il y a près de trois siècles, a écrit plusieurs in-folios pour démontrer que l'Atlantide n'est autre que la Suède. Jean Eurémius a cru la retrouver en Orient, M. Baër dans la Palestine, un autre dans Saint-Domingue. Notre illustre Bailly, en écrivant ses lettres sur l'Atlantide pleines d'aperçus ingénieux, a erré quelque temps en Asie, puis, s'égarant tout à coup, il s'est décidé à placer l'île mystérieuse dans la mer Glaciale, après avoir supposé un refroidissement considérable de la température du globe.

Toutes ces hypothèses n'ont fait qu'obscurcir la question. La première chose à faire était, sans doute, de rechercher si les détails topographiques fournis par le Timée pouvaient s'y appliquer. C'est ce qui a été négligé. Or, ces détails ne s'y rapportent en aucun point, et toutes les suppositions tombent devant la lecture attentive de l'écrivain grec. Les deux ter-

mes : Océan Atlantique et Colonnes d'Hercule, font la base de la seule interprétation plausible présentée par les commentateurs modernes, et cependant, en analysant le récit de Platon, on s'aperçoit qu'il ne s'agit nullement de notre Océan Atlantique, ni du détroit de Gibraltar, anciennement désigné sous le nom de Colonnes d'Hercule.

— « L'Atlantide était de forme carrée, dit le Timée, et de là on pouvait passer facilement aux autres îles et de celles-là à tout le continent qui borde la mer qu'on appelle *Pontos.* »

Il y avait donc plusieurs îles, bien que Platon n'ait parlé que d'une seule qui disparut sous la mer. Proclus, dans son commentaire du Timée, semble avoir été mieux instruit que le philosophe, et donne à cet égard des détails fort explicites : « Il y avait, dit-il, sept îles Atlantiques, dont deux étaient consacrées à Proserpine, trois à Pluton, une à Ammon. La septième, placée au milieu, a mille stades ; elle appartient à Neptune. » Proclus remarque également que, de ces îles, on peut passer à la Terre-Ferme qui en est voisine.

Rien de semblable n'existe et n'a pu exister dans l'Océan Atlantique, entre l'Afrique et l'Europe. Les îles Canaries sont beaucoup trop éloignées pour qu'on ait pu en dire qu'il était aisé d'y passer de la Terre-Ferme. En second lieu, Platon affirme que, « dans

l'emplacement où l'Atlantide a été submergée, la mer est devenue innavigable, à cause de l'énorme quantité de vase que l'île abîmée y a déposée. »

Personne n'ignore que la profondeur des eaux et la force des courants qui traversent le détroit par lequel communiquent l'Atlantique et la Méditerranée ne permettent point d'admettre qu'à aucune époque la navigation ait pu y être empêchée par les bas-fonds. De plus, il n'existe point d'îles sur le littoral africain ni sur celui de l'Espagne ; il n'y a que la petite île de Léon qui est proche de Cadix et qui se trouve à 100 kilomètres du détroit. Comme l'observe fort bien le savant Reland, sauf huit ou neuf écueils près des côtes, il n'y a aucune île dans le détroit de Gibraltar, et pourtant, Scylax, Aviénus, Marcien, P. Méla s'accordent pour placer les Colonnes d'Hercule dans des îles : « Les îles de Gadès, dit Scylax, appartiennent à l'Europe ; l'une d'elles contient une ville. On y trouve les Colonnes d'Hercule ; celle qui est dans la Libye est basse, celle qui est en Europe, au contraire, est élevée ; elles sont opposées l'une à l'autre [1]. »

1 Scylax de Caryande fit un voyage par ordre de Darius Hystaspe. Sa relation, qui date, par conséquent, du sixième siècle, a été tronquée et est en grande partie apocryphe. Cependant un fragment paraît authentique, c'est celui intitulé : *Description de sept îles habitées dont chacune semble se rattacher au continent*, c'est là qu'est situé Gadès. Dodwell., t. I.

Festus Aviénus remarque qu'entre la Libye et l'Europe, il y a deux îles nommées les Colonnes d'Hercule, séparées par une distance de 30 stades. De sauvages forêts les couvrent entièrement et leur plage inhospitalière est l'effroi des voyageurs.

Selon Martien, un passage conduit dans la mer Atlantique, laquelle est presqu'entièrement entourée par la terre. D'un côté est le promontoire de Libye, de l'autre celui d'Europe, et de chaque côté sont situées des îles distantes entr'elles d'environ 30 stades qu'on appelle les Colonnes d'Hercule [1].

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir la dissemblance complète qui existe entre l'état réel des choses et ces descriptions pourtant si conformes entr'elles. Cependant, les écrivains que nous citons ne peuvent avoir menti de propos délibéré. Il y a donc ici quelque équivoque. En croyant parler du Gadès de Gibraltar, n'auraient-ils pas décrit, sans s'en douter, un autre *Gadès* situé ailleurs? Les géographes anciens, sauf quelques rares exceptions, ne visitaient guère les lieux dont ils parlaient, et ils se sont bornés à copier les relations anciennes qu'ils avaient sous les yeux, ce qui les a conduits, plus d'une fois, à d'étranges quiproquos. La question vaut la peine d'être examinée, puisqu'il s'agit d'élucider un fait géo-

1 Avienus, *Ora marit.*, 354. — Mart. Hérácl., v. 113.

graphique qui paraît avoir été ignoré même de l'antiquité.

II

D'abord éclaircissons le sens qu'il convient d'attacher au mot *Gadès,* d'où dérive la dénomination Cadix, ainsi que l'épithète *gadiridas* appliquée par les poëtes aux Colonnes d'Hercule [1]. Solin nous apprend qu'en langue punique, *gadès* signifie détroit. Selon Pline, ce terme exprime *viam utrinque septam,* et, suivant Aviénus, *aggere præducto,* ce qui est la traduction exacte du mot phénicien. *Gad* a donc eu, originairement, le sens générique d'entrée, passage resserré. Les migrations coushites et pélasgiques le répandirent en Asie et en Europe en l'appliquant aux localités maritimes qui présentaient cet aspect. Nous retrouvons, en effet, ce radical dans *Cattaro,* baie d'Illyrie, *Jahde,* en Oldenbourg, offrant toutes deux des entrées étroites; le *Cattegat* est un détroit comme Gadès d'Espagne. On remarque encore ce terme dans *Engaddine,* défilé des Alpes Rhétiques, *Engaddi,* gorge des montagnes de la Judée. En résumé, c'est du *gad* primitif que se sont formés *gaden, gatt,* porte en alle-

1 Pindare, st. III, 169. — Solin. ch. XXIII. — Avienus, v. 740, 406.

mand, *gada* en danois, *gate* en anglais. On peut donc en conclure que le mot *gadès* s'appliquait jadis à tous les détroits.

Cependant, il n'est pas douteux que ce terme, dans les écrits des géographes latins, désigna spécialement le détroit de Gibraltar. On a donc lieu d'être surpris de lire, dans un auteur aussi récent que Pline, cette phrase singulière : « Après avoir dépassé les monts Riphées (le Caucase), on tourne à gauche, et, en longeant l'Océan septentrional, *on arrive à Gadès* [1]. Dans cette région il n'existe qu'un seul détroit auquel puisse s'appliquer cette appellation, c'est le détroit d'Iénikalé qui conduit du Bosphore cimmérien dans la mer d'Azof.

Damastès prétend que le passage a sept stades de largeur entre les Colonnes, et Scylax affirme que le détroit de Gadès ne diffère pas en largeur du Bosphore de Thrace dans sa partie la plus étroite ; ces affirmations sont exactes, si on les applique au détroit d'Iénikalé, la distance d'une rive à l'autre variant entre 2 et 3 kilomètres ; mais rien ne diffère davantage du détroit qui sépare l'Espagne de l'Afrique, lequel est large d'au moins 14 kilomètres au point où les côtes sont le plus rapprochées.

1 Pline, l. IV, ch. XIII.

Une des îles qu'on prétendait rencontrer au détroit des Colonnes d'Hercule s'appelle Erythie. Cette circonstance va nous fournir un repère précieux. Strabon suppose qu'elle fut nommée ainsi à cause de la couleur rouge de ses côtes. C'est ce qu'admet Silius Italicus [1] :

Nam repeto Herculeas Erythrœa ad littora Gades.

Denys le Périégète décrit ainsi cette île : « Des Ethiopiens, au cœur juste et dont la vie est fort longue, habitent l'île Érythie, fertile en bœufs, et qui est située près de l'Atlantique ; le cap d'Europe, qu'on nomme le Cap Sacré, se projette en face [2]. »

Eustathe discute ce passage : « Il n'est pas sûr que cette île soit la même que Gadès; quelques auteurs disent qu'elle en est éloignée d'un stade. » Aviénus la place à 5 stades du continent: « On y voit, dit-il, un temple à Vénus, une caverne et un oracle. Là sont les Colonnes d'Hercule. » Ailleurs, le même auteur écrit qu'Érythie ou Gadès est une île montueuse située près de la mer des Atlantes [3].

Clément d'Alexandrie l'intitule également l'Érythie

1 *De Bello Punico*, l. XVI.

2 Périégète, 558, 570.

3 Avienus, 740, 116.

des Atlantes [1]. Pline y place la ville fortifiée de Gadès et lui donne cent onze mille pas de longueur [2]. Il semble à Strabon que cette Érythie mentionnée par Phérécyde fut le lieu où Hercule déroba les bœufs de Géryon.

Pourtant l'historien Mariana n'a retrouvé, au détroit de Gibraltar, aucune île qui se rapportât à cette Érythie, et il en a, dès lors, conclu qu'elle avait été engloutie comme l'Atlantide. C'est se tirer d'affaire bien aisément et, puisqu'il y avait un Gadès au Bosphore cimmérien, nous examinerons s'il ne s'y trouvait pas aussi une île Érythie. Or c'est précisément ce que nous apprend le vieil Hérodote, la providence des archéologues, en termes si positifs qu'ils ne laissent point de place au doute :

« — Les Grecs, dit-il, qui habitent les bords du Pont-Euxin, rapportent qu'Hercule, lorsqu'il emmena les bœufs de Géryon, traversa la contrée où sont maintenant les Scythes et qui était alors déserte. Géryon résidait, par delà le Pont, dans une île que les Grecs appellent Érythie, non loin de Gadès, dans l'Océan, au delà des Colonnes d'Hercule [3]. »

1 Clém. d'Alex., *Stromata*, 81.

2 Pline, l. IV, ch. XXII.

3 Hérod., l. IV, 8.

Selon l'Argonautique d'Orphée, Jason et ses guerriers, sur le navire Argo, longent, à leur retour de Colchide, le littoral septentrional de l'Euxin. Le poëte énumère successivement les peuplades qui accourent sur le rivage et nomme les Kerkètes ou Circassiens et les Sintes de l'île de Taman qui se sont construit des villes près du promontoire du Caucase, *dans l'étroite Erythie* [1].

Cette île ne peut donc être que l'une de celles dont se composait autrefois l'archipel des sept îles Atlantiques et que représentent aujourd'hui la Crimée et la péninsule de Taman. Quant à Gadès, cette entrée de l'Océan où sont les Colonnes d'Hercule, c'est bien le détroit d'Iénikalé qu'Eschyle appelle les portes bourbeuses des Cimmériens [2] :

Hérodote donne le nom de mer *Atlantique* ou *Érythrée* à la mer où naviguent les Grecs et qui est au delà des Colonnes d'Hercule ; or les galères des Hellènes ne se sont jamais risquées à fréquenter l'Océan Atlantique. De plus, l'historien remarque que la Caspienne ne communique point avec cette mer [3]. Il est évident qu'il ne peut être ici question que de la mer

1 *Arg.*, v. 1040.

2 *Prométhée*, v. 728. Λιμνης πυλαὶς κιμμερικὸν.

3 Hérod., l. I, 102.

d'Azof, de laquelle on a dit longtemps qu'elle communiquait avec la Caspienne et que traversaient souvent les navires des Milésiens établis, dès le sixième siècle, au Palus Méotide.

Strabon et d'autres écrivains, dans leurs descriptions du Bosphore cimmérien, s'accordent pour placer, à l'extrémité du promontoire nord-est de la presqu'île de Kertch, un lieu du nom d'*Heracleum*. Soit qu'il y ait eu sur ce point, comme l'ont supposé quelques auteurs, une bourgade fondée par les Grecs d'Héraclée venus avec ceux de Milet, soit que ce promontoire ait été considéré comme sanctifié bien avant cette époque (Orphée le désigne, en effet, sous le nom de Cap Sacré), il est certain qu'il y avait là un lieu voué à Hercule. Voici comment Aviénus décrit cette localité ; on va voir que sa situation se rapporte parfaitement au cap d'Iénikalé.

« Il y a deux îles où sont les temples et les autels consacrés à Hercule. La mer est très-basse auprès, et la vase qui entoure la rive empêche les navires chargés lourdement d'en approcher. Les navigateurs qui veulent aborder au temple, doivent d'abord toucher à l'île de la Lune et là y décharger leur navire pour se remettre en mer allégés de tout fardeau [1]. »

[1] Avienus, *Ora marit.*, v. 360.

C'est précisément ce que Platon dit de la mer que l'île submergée a encombrée de son limon, et cette description s'applique également à la mer Putride dont on ne peut aborder les plages qu'en la traversant sur des barques.

Nous terminerons ici la série des témoignages que fournit l'antiquité par un fragment de l'Argonautique orphique qui semble péremptoire : Les Argonautes, après avoir ravi la Toison d'or, se dirigent, pour échapper à la poursuite d'Æétès, vers le nord de l'Euxin : « Ignorant leur route et comme insensés, ils entrent par un détroit dans l'Océan qu'on nomme *Cronius*. De là ils abordent au pays des Cimmériens et touchent aux Colonnes d'Hercule [1]. »

Il ne peut y avoir d'incertitude, puisque Pline nous apprend que le *mare Cronium*, la mer de Saturne, n'est autre que la mer d'Azof. Strabon confirme la version orphique en disant, d'après des vers fort anciens, que les Argonautes longèrent les bords de l'Océan en revenant de la Colchide [2].

Strabon raconte une tradition qu'il tenait, dit-il, des habitants de Cadix, et qui nous paraît expliquer assez naturellement l'erreur commise par l'antiquité, lors-

1 *Argonauticon*, v. 1074, 1119, 1240.

2 Strabon, l. I, ch. II.

qu'elle a placé au détroit de Gibraltar les Colonnes d'Hercule : « Un oracle avait ordonné aux Tyriens d'envoyer une colonie aux Colonnes d'Hercule, situées aux extrémités du monde. Ceux qui partirent à la découverte étant arrivés au détroit voisin de Calpé, s'imaginèrent que les promontoires qui formaient ce détroit étaient les dernières limites de la terre habitable et qu'Hercule ayant dû s'arrêter là, ce lieu ne pouvait être que celui désigné par l'oracle. Ils abordèrent en deçà du détroit, firent des sacrifices, puis retournèrent chez eux. D'autres, envoyés quelque temps après, s'avancèrent à 1,500 stades au delà du détroit, jusqu'à une île vis-à-vis d'Ouoba, en Ibérie, et, croyant avoir trouvé là les Colonnes d'Hercule, ils sacrifièrent à ce dieu. Enfin une flotte tyrienne aborda à Gadès et y bâtit un temple à Hercule dans la partie occidentale [1]. »

Strabon ne mentionne point l'époque où ces voyages eurent lieu ; cependant on peut en conclure que c'est à partir de ce moment que le nom de *Gadès* fut appliqué au détroit de Gibraltar fréquenté par les Phéniciens, et qu'il resta adopté par les autres nations. Comme il s'y rattachait la croyance qu'il y avait à Gadès des colonnes dressées en l'honneur d'Her-

1 Strabon, II, 170.

cule, les auteurs grecs confondirent ce passage avec celui dont les traditions de leurs ancêtres faisaient mention et qui était celui d'Iénikalé. Strabon, dont la perplexité est évidente en parlant de cette localité, déclare que, contrairement aux affirmations de Dicéarque, d'Eratosthène et de Polybe, les Ibères et les Libyens, qui habitent auprès du détroit, affirment que, d'un côté comme de l'autre, il n'existe rien qui ressemble à des colonnes.

Suivant Posidonius, il y avait un *Heracleum* ou temple dédié à Hercule, à *Gadira* d'Espagne (Cadix). Mais Strabon démontre clairement que les colonnes d'airain qu'on y voyait avaient été posées par les Phéniciens. L'inscription qu'elles portaient n'était point une dédicace, mais simplement un relevé de frais et dépenses [1].

Une circonstance particulière a contribué à fortifier la méprise géographique que nous signalons. Plusieurs auteurs, Scylax entr'autres, lorsqu'ils parlent des Colonnes d'Hercule, en placent une en Europe et l'autre en Libye. On a supposé, par extension de ce dernier terme, qu'il s'agissait de l'Afrique. Mais, en étudiant les descriptions les plus anciennes du Bosphore cimmérien, on s'aperçoit qu'il y est fréquem-

1 Strab., liv. III.

ment question de Libyens et d'Ethiopiens. Hérodote remarque que les Libyens qui habitent près du Palus Méotide font des sacrifices à Minerve, à Triton et à Neptune. Cette population africaine se composait, sans nul doute, des descendants de la colonie égyptienne déposée en ce lieu à une époque fort reculée. Au surplus, comme le remarque Palœphate, le Caucase supérieur s'appela primitivement Libye, *Libya supra Colchos,* et nous avons fait plus haut ressortir la preuve du séjour des Africains dans cette région par ce nom de *Niphate* dont les Grecs ont fait *Riphaïos,* monts Riphées, qui désigna d'abord le Caucase.

Il résulte de ces données que le rivage oriental du Bosphore cimmérien, habité par la race noire ou basanée, dut s'appeler la Libye, tandis que le bord opposé, la Chersonnèse, qu'occupaient les Scythes de race blanche, portait le nom d'Europe. Les Colonnes d'Hercule étant situées de chaque côté du Bosphore, à l'entrée de la mer d'Azof, il est donc exact, comme nous l'apprend Scylax, que l'une était dans la Libye et la plus haute en Europe. Le cap d'Iénikalé est en effet plus élevé que la plage basse de l'ancienne île cimmérienne, aujourd'hui Fontan, qui lui fait face.

Les détails que le géographe phénicien ajoute à ces indications sont d'ailleurs pleinement conformes à la topographie du Palus Méotide, maintenant pres-

qu'île de Taman. Scylax dit d'abord que la Libye est une péninsule, et il remarque ensuite qu'entre le détroit des Colonnes d'Hercule et le promontoire Hermœum se trouve un grand golfe vers le milieu duquel est la ville de *Pontium,* près d'un vaste lac entouré de roseaux et de cyprès [1].

Vers le milieu du Bosphore, à l'est, s'ouvre le golfe de Taman, au fond duquel était jadis la ville des Cimmériens, dont les ruines couvraient toute la largeur de l'île. Elle fut, durant une longue période, la capitale du royaume de Pont ; ce n'est plus qu'un village qui a conservé le nom de Phont. Le lac, situé auprès, est le lac Aftaniz, grand marécage bordé de joncs où débouche le fleuve Kouban. Le cap Hermœum ne peut être que le cap de Taman qui borne au sud la baie de ce nom en se projetant dans le Bosphore. De ce côté était, en effet, Hermonassa, la ville d'Hermès [2].

On s'est sans doute demandé, plus d'une fois, d'où vient que le détroit a été consacré à Hercule de préférence à un dieu des mers ? Dans la mythologie grecque, Hercule appartient au cycle héroïque, il fait partie de l'expédition des Argonautes, il est compa-

1 Scylax, Dodwell *Coll.*, t. I.

2 Dubois de Montpéreux, t. V.

gnon d'armes de Thésée. C'est donc une divinité récente comparativement aux douze grands dieux du polythéisme hellénique. Rien d'ailleurs n'indique, dans la légende personnelle d'Héraklès, une antiquité aussi haute que le premier déluge. Mais il faut remarquer que le mythe d'Hercule, qui fut sans doute d'abord le récit des exploits d'un guerrier plus ou moins fabuleux, s'est agrandi jusqu'à faire de lui un type de race. Hercule est le héros pélasge ; lourd d'esprit, mais chevaleresque, ce devancier des paladins errants conquiert l'Asie-Mineure et la Grèce, voyage en Italie, combat dans les plaines de la Crau, porte sa renommée aux extrémités de l'Espagne. A ce type sont venues se greffer les légendes étrangères que les Hellènes se sont appropriées pour en faire honneur au dieu national de leurs pères. Ainsi, les expéditions d'Osiris ont passé chez eux sous le nom de Bacchus et d'Hercule. Tous deux avaient pénétré, dit-on, jusqu'aux Indes et dans la Scythie, comme le monarque égyptien, et comme lui, Dionysos avait coutume, partout où il s'arrêtait, de dresser des stèles pour perpétuer le souvenir de son passage.

Aviénus rapporte que Dionysos, étant arrivé avec son armée au bord de l'Océan, fit élever, au lieu où il s'arrêta, deux stèles. Bacchus et Osiris n'en font qu'un, l'antiquité tout entière en fait foi. Il est donc

présumable que, lorsque le roi voyageur, après avoir traversé le Caucase, se vit en présence de l'Océan du Nord, il crut avoir touché aux extrémités de la terre et voulut marquer de ce côté les bornes de son empire, en érigeant ces deux colonnes [1].

Ces monuments furent détruits par les débordements ou par les tremblements de terre. Suivant une tradition arabe fort ancienne, Seth, fils d'Adam et vicaire de Dieu sur la terre, avait élevé, au pays de Ser, deux colonnes, l'une en pierre, l'autre en briques : celle-ci fut renversée par le déluge [2]. Il est probable que les Grecs de Milet trouvèrent cette tradition lorsqu'ils vinrent s'établir au Bosphore cimmérien, et ils construisirent au cap d'Iénikalé un temple qu'ils dédièrent à l'Hercule pélasgique, type déifié de leurs ancêtres, et héritier de la gloire et des œuvres du dieu égyptien.

L'exemple donné par ce premier des dominateurs du monde fut imité par les plus grands des souverains asiatiques qui, depuis Ninus jusqu'à Timour, ont mis leur ambition à parcourir la plus grande étendue de pays et à réduire, par la force, le plus grand nombre d'hommes. Ce qui prouve que le but qu'ils se

1 Avienus, *Ora maritima*, v. 825, 1381.

2 D'Herbelot, *Bibliot. orient.*

proposaient fut surtout d'égaler le monarque égyptien, c'est qu'il est dit que plusieurs d'entr'eux portèrent leurs conquêtes jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Mégasthènes, suivant Pline, raconte que Nabocodrosor, roi des Chaldéens, s'avança jusqu'à cette limite extrême. Il en dit autant de Téarco l'Ethiopien. M. de Rougé, par la lecture récente d'inscriptions hiéroglyphiques, a constaté que ce roi est le Tarhaka, fondateur de la dynastie éthiopienne en Egypte, qui porta ses armes victorieuses jusque dans la Libye et sur les frontières de la Mésopotamie. Comme la Libye africaine fut de tout temps une des dépendances de l'Egypte du Nil, il y a lieu de penser que celle qui fut conquise par Tarhaka n'est autre que le Niphate du Caucase. On comprend, dès lors, qu'il ait poussé jusqu'au Bosphore cimmérien pour visiter le lieu où s'élevaient les stèles plantées par son prédécesseur.

De même Darius, roi des Perses, lorsqu'il s'arrêta au Bosphore de Thrace, y fit dresser, sur les deux bords, des colonnes où les noms des peuples dont se composait son armée étaient gravés, sur l'une en lettres grecques, sur l'autre en caractères assyriens. Enfin, Alexandre le Grand, dont l'ambition suprême fut de marcher sur les traces de Bacchus-Osiris et d'aller aussi loin que lui, ayant été forcé par les

murmures de son armée, de revenir sur ses pas après avoir atteint les bords de l'Hyphasis, dans l'Inde, y fit ériger douze autels de pierre qu'il consacra aux dieux par des sacrifices.

CHAPITRE II

UN VOLCAN SOUS-MARIN

Ainsi que nous l'avons exposé au chapitre premier de ces études, à la place de la Russie, de la Pologne et de la Tartarie s'étendait, il y a cinq mille ans, une vaste mer qui se confondait, au nord, avec la Baltique et la mer Glaciale, et au sud, se joignait à la Caspienne et à la mer d'Azof. L'Europe était alors isolée. Entre les monts de la Thrace et le cap majestueux que le Caucase projetait au milieu de l'Océan Scythique, un archipel de sept îles, trois grandes et quatre petites, élevait ses crêtes volcaniques. Les quatre petites, réunies entr'elles aujourd'hui par les alluvions, forment la péninsule de Taman où des marécages marquent encore la place des bras de mer qui la divisaient jadis. Deux des grandes îles se sont également rejointes par un isthme ; l'une était l'île de Kertch qui fait maintenant partie de la Crimée, laquelle s'est rattachée aussi au continent par l'isthme

de Pérékop. Au centre de cet archipel passait le Bosphore cimmérien conduisant, comme à présent, de la mer Noire dans la mer d'Azof par le détroit d'Iénikalé ou des Colonnes d'Hercule.

En face de ce détroit, dans la mer d'Azof, était située, aux temps préhistoriques, une grande île, la septième des îles Atlantiques, aujourd'hui réduites à deux presqu'îles, celle enfin qui disparut sous les flots. Platon dit textuellement :

« L'Atlantide était située dans la mer Atlantique, en face du détroit des Colonnes d'Hercule. »

Il y a tout lieu de penser qu'elle occupait la même place que tient aujourd'hui la mer Putride, le *Sivasch* des Tartares, l'*innavigabilis unda* des géographes, le *Morimarusam* de Pline. La profondeur de cette mer est presque nulle; elle varie de 1 mètre à 3 au plus, et les barques seules se risquent à la traverser. N'est-ce pas conforme à cette description de Platon : « Dans l'emplacement où l'Atlantide s'est abîmée, la mer a cessé d'être navigable, à cause de la quantité de limon qu'elle y a déposée. » Sur quel autre point de notre hémisphère trouverait-on un repère aussi précis?

Proclus remarque que l'Atlantide était située au centre de l'archipel atlantique, ce qui est exact, attendu que, de la sorte, elle avait d'un côté les deux grandes îles, Hespérie et Érythie, et, de l'autre, les

quatre petites, dont trois appartenaient à Hadès ou Pluton et la quatrième à Ammon.

Platon donne à l'Atlantide la forme d'un carré oblong et, suivant Proclus, elle avait 1,000 stades de longueur. S'il s'agit du stade olympique de 24 à la lieue, l'île aurait eu, du nord-ouest au sud-est, à peu près 40 lieues ou 160 kilomètres et dans sa largeur, du nord au sud, 25 lieues. C'est précisément l'étendue du long ruban sablonneux qui se prolonge sur 100 kilomètres à l'ouest de la mer Putride, et dont la forme, légèrement infléchie, ressemble au rebord qu'un métal en fusion laisse quand le milieu s'est affaissé. Les îles n'étaient séparées, dit le Timée, que par d'étroits canaux; il n'est donc pas impossible que cette bande de terre soit un vestige de l'île abîmée resté à la surface.

En résumé, l'Atlantide dut égaler en étendue le territoire actuel de la Crimée et occuper la moitié environ de la mer d'Azof dans sa partie occidentale.

Quant au bouleversement géologique qui occasionna sa destruction, les paroles du Timée indiquent assez qu'il faut l'attribuer à l'explosion d'un cratère sous-marin : « L'Atlantide disparut sous la mer, en un seul jour et une nuit, à la suite de grands tremblements de terre. »

Si nous étions mieux informés de ce qui se passe

sur le globe, ou plutôt si nous y étions moins indifférents, nous verrions que de tels événements sont loin d'être rares. Récemment, au mois d'août 1871, dans le groupe des îles Sanghir de la Malaisie, au nord de Mindanao, un volcan, le Rurvang, a fait éruption et la mer soulevée par l'ébranlement du fond s'est enflée en une montagne d'eau de plus de 30 mètres qui, se précipitant sur une île voisine, l'a complétement submergée, en rasant les habitations et emportant hommes et troupeaux.

Suivant la description de Platon, le sol de l'Atlantide était élevé et le rivage taillé à pic. Au midi, une chaîne circulaire de montagnes enserrait la plaine et la protégeait contre les vents du nord. La ville était située dans cette plaine qui s'inclinait en pente douce vers la mer. L'île comprenait, en outre, beaucoup de villages riches et fort peuplés, des lacs, des pâturages et des forêts.

Pendant un long intervalle de temps, rien, sans doute, ne fit soupçonner aux habitants de cette île le péril de leur situation. La nature a de ces piéges redoutables. Il y a quelques années seulement, une des plus hautes cimes de la Martinique, la montagne Pelée, couronnée par un lac et ombragée de forêts séculaires, s'est tout à coup réveillée en lançant avec violence des gaz enflammés, de l'eau bouillante et des

scories. Jamais, depuis la découverte de l'île par Colomb, cette montagne n'avait donné le moindre signe d'éruption.

Quant à la constitution éminemment volcanique du nord de l'Euxin, elle est démontrée avec évidence par tous les indices géologiques. Le bassin entier de la mer Noire, la Crimée, le Caucase, portent l'empreinte de l'action énergique des feux souterrains. Les plus récents observateurs de la chaîne caucasienne ont reconnu que le massif granitique dont elle est formée a été projeté par un formidable soulèvement. A une période qui ne doit pas être fort reculée, plusieurs cratères y vomissaient des flammes. On discerne aisément leurs foyers aux arêtes aiguës des reliefs et aux coulées porphyritiques qui en sont descendues. Tiflis, renommée pour ses eaux thermales, est bâtie sur la lave. Dans la province de Bakou, les fontaines de naphte sont nombreuses. Du fond de la Caspienne, le pétrole jaillit à la surface en telle abondance qu'il suffit, même à plusieurs milles de distance du rivage, d'approcher une lumière des vagues pour les enflammer sur une grande étendue. A l'extrémité de la presqu'île d'Abchéron, des colonnes de feu s'échappent des entrailles du sol et les Hindous viennent en pèlerinage en ce lieu, adorer la divinité de leurs premiers pères. Leurs livres saints disent que, vers l'extrémité

de la quatrième partie du monde, le feu sacré brûle éternellement au bord de la mer Hizr [1].

La presqu'île de Taman est semée de volcans de boue semblables, en de moindres proportions, aux Geysers d'Islande. Ce sont de petits cônes ayant à leur sommet une ouverture et sur les flancs des fumerolles qui éclatent, comme de vraies solfatares, en éruptions soudaines, après des silences de plusieurs années, parfois de plusieurs siècles, et vomissent des torrents de boue liquide, de naphte et de soufre. De cette vase épaisse se dégagent de larges bulles de gaz hydrogène qui s'enflamment et détonnent; alors tout s'ébranle, le liquide noir se répand sur les pentes du tertre et sur la plaine voisine, qu'il consume et frappe de stérilité.

En Crimée, à l'ouest du cap d'Iénikalé, un antre, en forme d'entonnoir, déverse, du haut de la rive, des flots de boue brûlante et de bitume dans la mer d'Azof. Le sol de Kertch offre également tous les caractères du volcanisme : « Partout, dit M. Dubois de Montpéreux, on reconnaît qu'un puissant effort plutonien a soulevé le calcaire à couches horizontales. La montagne d'Opouk est déchirée par une fente pareille aux fissures des glaciers et de gros blocs dis-

1 *Les pèlerins de Djoula-Maï*, Voy. de Chodzko.

joints sont tombés dessus comme des ponts. Des masses de porphyre éparses sur la côte, les roches Karavis arrachées du continent, les écueils d'Opouk lancés en travers du Bosphore, attestent qu'il s'est fait là jadis, sous la mer, une explosion qui a causé ce soulèvement [1]. »

Le centre d'action de la force éruptive est, en effet, tout près ; on a pu, même de nos jours, la voir à l'œuvre. Nous avons signalé plus haut l'apparition, en 1799, d'une île de 1,500 mètres de longueur, sortie tout à coup de la mer d'Azof, dans sa partie méridionale, elle disparut au bout d'une année aussi soudainement qu'elle était venue. En 1814, une autre île de moindre dimension surgit au même point et ne tarda point non plus à rentrer sous les flots [2]. Il est donc pleinement admissible qu'au temps où les forces volcaniques déployaient une bien plus grande énergie, elles aient pu former et détruire une île d'une étendue considérable ; les îles de la mer de Grèce, Ophiusa et la grande île de Rhodes, si l'on en croit Ammien Marcellin, doivent leur origine à la même cause. Depuis le commencement de ce siècle, les îles Julia et Santorin, du même archipel, ont subi de continuels changements par l'action des feux sous-marins.

1 Dubois de Montpéreux, t. V, p. 255.

2 Dubois de Montpéreux, t. V, 32.

L'Atlantide, dont tant d'écrits anciens et modernes nous ont entretenus, gît donc là, entre l'Europe et l'Asie, ensevelie sous une mince couche d'eau, dans le gouffre que sa masse a comblé. L'épais sédiment que les siècles ont accumulé sur ses restes ne permet guère d'espérer qu'on puisse un jour en rien découvrir. Pourtant parfois l'abîme trahit son mystère. Le savant voyageur Pallas, en explorant un de ces volcans de boue situés dans la presqu'ile de Taman, et dont on n'avait jamais cité d'explosions violentes, a été fort surpris de reconnaître, dans la fange du cratère ouvert au sommet du cône, des débris nombreux de poteries et de vases appartenant, par leur forme, à une haute antiquité. Pallas a pensé qu'une éruption s'était fait jour au travers de quelque tombeau ancien; mais cette supposition n'est pas satisfaisante, car les matières que les gaz souterrains entraînent pour les vomir à la surface du sol sont prises à de grandes profondeurs. C'est ainsi que le Vésuve rejette, avec sa lave, des torrents d'eau contenant des algues, des coquillages et des poissons, ce qui prouve que la force éruptive a traversé la mer avant de s'échapper par la cheminée du volcan [1].

En résumé, il n'y a guères de doute à émettre sur la

[1] *Der Vesuve, eine Monographie,* Roth, 1857.

cause de ce grand désastre. Mais ce qui le rendit plus complet, ce fut la part qu'y prirent les eaux. L'Océan du nord, en précipitant ses cataractes dans l'abîme entr'ouvert et sur les pays voisins, y dispersa les ruines de l'île désemparée, et les entraîna jusque dans l'Euxin dont les vagues refoulées débordèrent sur les terres voisines. Ce fut le premier des déluges dont les hommes ont gardé la mémoire, celui, croyons-nous, que les Grecs appelèrent le déluge d'Ogygès.

La disparition de l'île Atlantide avec le peuple qui l'habitait, et à laquelle l'imagination populaire ne manqua pas d'attribuer une cause surnaturelle, eut un grand retentissement parmi les sociétés naissantes éparses dans l'Asie. Les nomades en portèrent la tradition aux extrémités de l'Orient et nous la trouvons conservée à la Chine. Les savants de l'Empire du Milieu racontèrent au voyageur Kœmpfer, comme les prêtres de Saïs l'avaient racontée à Solon, l'aventure de l'Atlantide arrangée au goût chinois : « Maurigasima, disaient-ils, était une île fameuse et riche aux temps anciens, mais Dieu voulut punir la perversité de ses habitants. Il épargna néanmoins le roi du pays, homme pieux et vertueux nommé Peirumi, et le prévint que son peuple était destiné à périr. Peirumi se retira, avec sa famille, à bord de ses navires et, s'étant mis en mer, il aborda au port de Foksju, en

Chine. A peine fut-il parti que l'île fut engloutie avec tous les infidèles qui l'habitaient, entraînant avec elle une grande quantité de terre à porcelaine. »

La légende de l'Atlantide est ici réunie à celle du déluge de Noé, de Xisuthrus et de Deucalion, à qui Dieu donna d'avance l'avertissement de se retirer, eux et leurs familles, du pays condamné. Mais, ce qui imprime au récit chinois un caractère particulier d'originalité, c'est ce nom de *Peirumi* qui révèle une si frappante identité avec celui de *Piromi* par lequel, selon Hérodote, les Egyptiens désignaient leurs grands prêtres et qui avait, dit-il, le sens d'hommes vertueux [1].

La tradition la plus intéressante par sa précision, et dont les détails s'appliquent si exactement aux faits qui viennent d'être exposés qu'on peut la considérer comme un complément très-précieux du récit de Platon et des renseignements fournis par Proclus et Scylax, c'est la légende rapportée dans le poëme sanscrit *Vischnû Purana,* traduit par Wilson [2]. Il s'agit de la description de la grande contrée montagneuse d'Ilavrita située bien loin à l'occident « et des sept îles qui en sont voisines. » Elles avaient été distribuées entre

1 Hérod., l. II, 144.

2 Wilson, *Vischnû Purana,* ch. XI.

les descendants du premier *Manou*, comme les sept îles Atlantiques le furent entre les fils de Neptune. Ces îles nommées *Swéta Dwipa*, îles blanches ou plutôt îles des blancs, comprenaient trois grandes et quatre petites, tellement voisines les unes des autres qu'elles semblaient unies. Deux paraissaient en quelque sorte n'en faire qu'une.

La plus célèbre de ces îles est *Tricuta*, l'île triangulaire, où l'on adore le soleil. C'est là qu'habitent les dieux et on y trouve l'arbre sacré. Cette île ne rappelle-t-elle pas l'île *Tricaréna* où régnait Géryon, c'est-à-dire la terre aux trois promontoires? La Crimée dut, en effet, être connue des navigateurs par les trois caps principaux qu'ils venaient reconnaître avant d'y aborder: le cap Turkhan à l'ouest, le cap ak Boroun, à l'est et le *Criometopon*, front du bélier, qui s'avance au milieu dans la mer Noire.

Au milieu des îles Swéta était un détroit ayant trois ouvertures : cette disposition topographique si particulière est précisément celle qui caractérise le Bosphore cimmérien placé au centre de l'ancien archipel Atlantique et s'ouvrant au sud dans la mer Noire, au nord dans la mer d'Azof et au milieu, à l'est, dans la baie de Taman.

Les îles Blanches disparurent avec ceux qui les habitaient dans un terrible bouleversement de la nature.

Une seule, dit-on, échappa au désastre. Selon une autre relation, au contraire, ces îles souffrirent beaucoup mais ne furent pas détruites. La tradition indienne est restée incertaine à cet égard; mais elle ajoute, ce qui est d'un haut intérêt pour l'histoire des migrations humaines, que de nombreuses tribus partirent alors de ce pays, au temps de Krishna, pour venir s'établir dans l'Hindoustan.

DEUXIÈME PARTIE

LES PEUPLES PRÉHISTORIQUES

I

DESCENDANTS DES ÉGYPTIENS
ET DES LIBYENS



LES PEUPLES
PRÉHISTORIQUES

I

DESCENDANTS DES ÉGYPTIENS
ET DES LIBYENS

CHAPITRE PREMIER

ATLANTES ET HYPERBORÉES

Diodore nous apprend que les Atlantes, dont il fait des Africains, étaient un peuple policé, humain et gouverné par de sages lois. Ils en furent redevables à Ouranos, leur roi. Ce prince, savant astronome, les avait retirés de la vie sauvage et errante qu'ils menaient, pour leur enseigner l'agriculture et les rassembler dans des cités. Les Atlantes avaient atteint un haut degré de prospérité, lorsqu'ils furent atta-

qués par les Amazones, dont le pays était voisin du leur, et dont la ville principale s'appelait Kheronnesos. La ville de Kertch eut autrefois ce nom de Kheron, qui s'étendit ensuite à la péninsule entière, *Kheron-nèsos,* île de Khéron.

Les Amazones envahirent le royaume des Atlantes, prirent d'assaut une de leurs cités, Kerkène, et réduisirent la nation en esclavage. Cette dénomination de Kerkène est restée attachée au golfe qui sépare la Crimée du continent auprès de Pérékop, et, sur les cartes, il est intitulé *golfe Kerkenitis.*

Ces indices marquent suffisamment le théâtre des événements, et le texte de Diodore s'accorde parfaitement avec l'emplacement que nous attribuons à l'île de Platon, bien que celui-ci ne fasse aucune mention des Amazones. Diodore ajoute que la reine des femmes guerrières, désarmée par la soumission et les riches présents des chefs Atlantes, consentit à faire la paix avec eux et leur permit de rebâtir leur ville [1].

Toutefois, nous ne trouvons dans ces auteurs rien qui nous éclaire sur la race à laquelle appartenait ce peuple Atlante. Mais Pline fournit à ce sujet un renseignement qui nous permet de serrer de bien près la vérité.

1 Diodore, liv. III.

« Les Æthériens, dit-il, prirent successivement les noms d'Atlantes et d'Ethiopiens [1]. » L'écrivain latin n'explique point quelle fut cette *Ætheria gens* ni d'où elle venait. Cependant il est aisé de conclure que le peuple céleste avait pour chef cet *Ouranos* dont le nom en grec signifie ciel. Or, d'un autre côté, nous apprenons, par les inscriptions d'Egypte, qu'un sage législateur qui régna sur les ancêtres des Egyptiens porte, dans la langue hiéroglyphique, le titre *M'phé,* que Champollion traduit par ciel. Une autre dénomination de ce personnage, déchiffrée par M. de Rougé, le désigne par le vocable *Anhour,* qui se compose des mêmes syllabes que *Ouran,* simplement interverties. Il ne semble guère douteux que ce soit ici l'appellation asiatique que l'hiérogrammate aura jugé utile d'inscrire à côté du nom égyptien [2].

Nous sommes donc conduit, par ce qui précède, à cette notion que Ouranos, souverain des Atlantes, était un prince égyptien. Proclus, dans sa distribution des sept îles Atlantiques, en donne une à Ammon : voilà la tribu-ciel, l'*Ætheria gens* de Pline. Des membres du nome sacerdotal consacré à l'astre Jupiter, dont Osiris avait institué le culte au bord du Nil,

1 *Historia nat.,* c. xxx.

2 Champoll., *Panthéon égypt.* — M. de Rougé, *Notice sur les monum. du Louvre,* p. 111.

en l'identifiant avec celui d'Amun son père divinisé, vinrent fixer leur résidence dans la riante île de Taman, et ce titre de céleste leur fut attribué, ainsi qu'au suprême pontife chargé de la mission de diriger et d'instruire les populations scythique et libyenne.

Mais il y a plus : nous lisons dans l'histoire de la Géorgie, par Vakhthang, et dans la géographie de Moïse de Khoren, que le titre de *Méphé,* le même évidemment que le *M'phé* hiéroglyphique, servit d'abord à désigner les rois des peuples d'Abasie et de Géorgie, avant qu'ils eussent passé sous l'autorité de leurs propres patriarches ou *Eristavis* [1].

Cette remarque prouve que ces populations commencèrent par obéir à des souverains étrangers, et ces souverains n'ont pu être qu'Egyptiens, puisque le terme qui les désigne n'est écrit nulle part ailleurs que sur les monuments du Nil. Ouranos étant la traduction grecque de cette qualification, il ne saurait y avoir de doute sur l'origine de ce monarque des premiers Pélasges, ni sur les lieux où il régnait.

Lorsque les chefs des nomes de Phtah, de Rha et d'Amun, revêtus d'armes brillantes, le front ceint du bandeau d'or surmonté du panache rouge et blanc, signe de la royauté des deux régions, apparurent aux

[1] Vivien de Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie,* t. II.

pasteurs grossiers du Caucase et de l'archipel Méotide ; lorsque les prêtres, drapés dans leurs longues robes de lin blanc, vinrent leur prêcher la soumission aux lois et enseigner à ces sauvages, blottis comme des loups dans les cavernes d'Inkerman, du Niphate et de la Géorgie, à bâtir des cités, à ensemencer les plaines, à remplacer les peaux de bêtes qui les couvraient par des vêtements de laine et de lin, à quitter leurs haches en silex et leurs flèches en os de poisson pour se fabriquer des armes en métal trempé, les Scythes, pleins d'admiration pour ces nouveaux venus, les adorèrent comme des dieux et leur demandèrent quels étaient leurs pères et d'où ils étaient partis : les Egyptiens leur répondirent en nommant le soleil, père de toutes choses, et en leur montrant le ciel.

C'est ce que dirent aussi, quelques mille ans plus tard, les descendants de ces mêmes sauvages, lorsque devenus, à leur tour, le peuple civilisé par excellence, ils découvrirent l'Amérique. Les Espagnols prirent alors la revanche de leurs ancêtres sur la crédulité des Peaux-Rouges.

Il est bien naturel que les Egyptiens, fiers d'avoir devancé les autres nations dans les voies de la civilisation, se soient considérés comme des êtres d'une nature supérieure, et cette idée s'accorde pleinement

avec ce passage du Timée : « Les Atlantes étaient une race de dieux qui dégénéra de son origine céleste par de trop fréquentes alliances avec les mortels : Jupiter les punit en détruisant le pays qu'ils habitaient. »

Il est difficile de ne pas être frappé de la ressemblance de ce passage avec le texte de la Genèse [1] où il est dit que les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour femmes toutes celles qu'ils choisirent.... et Dieu, voyant que toute chair avait corrompu sa voie, résolut de la détruire. Il s'agit évidemment du même événement.

L'on sait, d'ailleurs, que les Antes *(at-el-Antoû,* pays des Antes sacrés) furent un nome des bords du Nil, qui donna des rois à l'Egypte sous la onzième dynastie [2]. Il y eut jadis une ville d'Antæopolis avec un temple dont la dernière colonne a été emportée par une crûe du fleuve, en 1821. Enfin, Diodore raconte qu'Antée fut un des chefs de l'armée d'Osiris, et que ce dieu lui donna à gouverner un pays proche de la Libye. La fable grecque parle aussi du géant Antée, fils de la terre et de Neptune ; cet Antée régnait sur les Libyens, dans une contrée voisine des Colonnes d'Hercule [3].

[1] Genèse, c. VI, v. 2, 12.

[2] M. de Rougé, *Notice sur les mon. du Louvre,* p. 64.

[3] Diodore, l. I et III.

De l'accord de ces divers témoignages, il résulte, avec une clarté suffisante, que le peuple *Antoû* fut une des tribus africaines qui suivirent le monarque égyptien dans son expédition, et qu'il la laissa au Palus Méotide. Elle s'établit dans la plus grande et la plus belle des sept îles, qui prirent d'elle leur nom d'îles Atlantiques. Ce peuple périt presqu'entièrement dans la terrible catastrophe où la terre qu'il occupait s'abîma sous les eaux de l'Océan, et le petit nombre qui échappa se confondit avec les populations éthiopiennes des pays voisins. C'est ce qui complète l'explication de ce passage de Pline : « Les Æthériens prirent d'abord le nom d'Atlantes, puis celui d'Ethiopiens. »

Le nome sacré de Jupiter Ammon est mentionné, sous différentes appellations, dans les traditions mythiques et historiques de la Grèce. C'est lui dont il est surtout question sous le nom d'Hyperborées. Cette peuplade, contemporaine des Atlantes, se confond d'abord avec eux, puis elle leur survit et prolonge son existence assez loin dans les temps historiques, car on la voit entretenir des rapports suivis avec les Hellènes, après leur établissement dans l'Archipel grec et dans le Péloponèse.

Faute de se rendre un compte bien exact de l'état des connaissances géographiques dans la première

antiquité, les modernes ont supposé que les Hyperborées résidaient à l'extrême Nord. Pourtant tous les auteurs anciens les placent dans la Scythie, c'est-à-dire au bord de la mer Noire. Strabon remarque que les historiens donnent le nom de Scythes à toutes les nations septentrionales, mais que les plus anciens d'entr'eux admettent des distinctions : ainsi, ils nomment les Scythes qui sont au delà de la Caspienne *Daæ* ou *Sacæ,* et ceux qui habitent au-dessus de l'Euxin, de l'Ister et de l'Adriatique, Hyperborées, Sauromates et Arimaspes [1]. Or, ces peuples, suivant Hérodote, étaient riverains de la mer Noire [2]. Ce qui a surtout causé l'erreur, c'est le mot *Borée,* dont le sens relatif a reculé par degrés jusqu'au Nord du globe avec les progrès de la géographie, d'où il résulte qu'Hyperborée signifierait pôle. Mais rien n'est moins exact que cette interprétation, parce que l'extrême Nord, pour les anciens Grecs, c'était la Scythie au delà de laquelle s'étendait le désert, c'est-à-dire l'inconnu.

Boréas est un Titan; il est fils d'Astréus et d'Héribée, autrement d'un père égyptien et d'une mère scythe, *Heri.* C'est un personnage fort complexe, à la

1 Strab., XI, 503.
2 Hérod., l. IV.

fois dieu des vents et prince d'une contrée du Nord qui ne peut être que le Caucase septentrional, car tous les traits de la légende de Borée se rapportent à cette localité. Les mythologues racontent qu'il enleva le berger Caucasus sur le mont Niphate qui, dès lors, changea de nom. D'autres disent que ce fut la nymphe Orithyie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, qui, suivant Sophocle, avait été enlevée *par-dessus l'Océan,* aux extrémités de la terre, là où la nuit commence [1]. Homère raconte, en vers charmants, comment Borée féconda de son souffle douze cavales de la Scythie, exprimant par là qu'il devint le chef d'autant de tribus. Quant à sa fonction mythologique de vent du Nord, il la dut sans doute à l'aquilon impétueux et glacé qui souffle des gorges neigeuses du Caucase septentrional et met en péril les navires qui longent les côtes de Crimée et du Palus Méotide. Les navigateurs, qu'attirait au fond de l'Euxin le commerce actif dont Dioscurias fut le centre avant la Phénicie, redoutaient les coups de vent du nord-est venant des monts où régnait Borée, et ils suppliaient le dieu de les épargner.

Au point de vue de la généalogie mythique, Borée est un roi-serpent, comme les Titans, Cécrops, Erési-

1 Strab., VII, 295.

chton, etc., il est fils de l'Aurore, *Eous* [1], qui, selon Homère, réside à Colchos. Ce dieu se rattache aussi aux légendes du Nord. L'on disait qu'il emmena sur le mont Niphate la nymphe Chloris ou la pâle, fille de l'Etoile du Nord, *Arcturophylax,* l'ourse gardienne. Or, cet Arcturus nous semble s'identifier parfaitement avec l'Arthur *Pen-dragon,* ou roi-serpent, que célèbrent les triades celtiques, écho lointain de la mythologie des druides. Le nom même de Chloris se retrouve parmi les surnoms de Thor, le dieu scandinave, *H'lor* ou *H'lorridi,* seigneur, d'où le titre *lord* des Anglais [2].

Hyperborée signifiant exactement au-dessus de Borée, c'est donc au nord des monts Caucase qu'il faut chercher le peuple de ce nom et c'est, en effet, au pied des Riphées que Pline, Méla et tous les géographes s'accordent à le placer : « Nul ne saurait, disent-ils, mettre en doute son existence. » On posait le pied sur son territoire en entrant en Asie, ce qui veut dire qu'on le rencontrait sur la rive est du Bosphore et de la mer d'Azof, près du pays des Ases ou Asiens.

1 Ηως, ἠους du cophte *éhou,* jour. Colchos, capitale du régent Soleil Horus, était le pays du jour, tandis que la Chersonnèse, résidence de la reine Lune, *Men,* fut le pays de la nuit.

2 *Edda Sæmunda,* t. I, *Glossarium.*

Les renseignements que fournit l'Edda concordent pleinement avec cette situation: « Au sud d'Asaheim, du pays des Ases placé près du Tanaïs, sont les serpents *Vanir,* les plus sages des hommes. Ils prédisent l'avenir. » Or, c'est précisément ce qu'on disait des Hyperborées qui fondèrent les trois principaux oracles de la Grèce et furent probablement aussi les ancêtres des druides, ces prêtres des Celtes qui se donnaient entr'eux le titre honorifique de *Naddred,* vipère, comme les fils de Borée et d'Ammon dont l'*uræus* ou vipère sacrée était le signe distinctif.

C'est un fait curieux dont la reproduction, au début des principales genèses, a déjà attiré l'attention des archéologues, que celui d'une famille ou d'un peuple de sages vertueux, menant une vie frugale et exemplaire et dont l'existence, tenant du prodige, dépasse de beaucoup la durée ordinaire de celle des hommes. L'Ecriture a ses neuf patriarches successeurs d'Adam, les Védas leurs maharchis, modèles de sagesse et de piété, les Scandinaves ont les Vanir, et les Grecs les Hyperborées; chez tous, la longévité est extraordinaire et tient, sans doute, à un fait réel que la tradition a seulement exagéré outre mesure.

Suivant Pomponius Méla, les Hyperborées sont cultivateurs, leur terre est étroite, chauffée par le soleil

et naturellement fertile. Ils pratiquent la vertu et sont réputés sacrés et inviolables par les nations voisines. Les fugitifs trouvent chez eux un asile sûr. Leur existence est extrêmement longue et ils y mettent fin eux-mêmes en se précipitant du haut d'un rocher dans la mer; ce qui rappelle à la fois, comme le remarque Grimm, les usages des anciens Scandinaves et les rites du rocher de Leucade.

Aristée de Proconnèse, qui écrivit un poëme des Arimaspies, depuis longtemps perdu, disait avoir été transporté par Apollon chez les Issédons. D'après la description de la Scythie, par Hérodote, les Issédons étaient le dernier peuple connu au Nord. Aristée, revenant vers le Midi, visite d'abord les Arimaspes dont les villes, suivant Orphée, étaient situées au bord du Méotis, puis il rencontre les Gryphons, gardiens de l'or, et arrive ensuite chez les Hyperborées qui résident au bord de l'Océan.

P. Méla dit, avec plus de précision encore, qu'au-dessus du pays des Hyperborées s'élèvent les monts Riphées, et qu'au delà s'étendent les rivages de l'Océan [1].

Ces indices, et d'autres que nous négligeons, fixent d'une manière positive l'habitation de ce peuple au

[1] P. Méla, *De situ orbis*, l. I, 19.

Palus Méotis et dans la contrée qui se déroule entre le fleuve Kouban et les derniers sommets du Caucase. Ainsi seulement l'on peut comprendre la vie heureuse qu'ils menaient sous les forêts, non loin de la mer, dans une région tiède et fertile. Celle dont nous parlons est remarquable par la douceur de son climat, et c'est là que descendent, chaque année, les hordes kalmoukes pour y dresser leur camp d'hiver.

Ce fait géographique étant dûment établi, il devient facile de faire ressortir les liens nombreux qui rattachent les familles de la Grèce avec les Hyperborées. Olen de Lycie, poëte plus ancien qu'Homère, a célébré, dans ses hymnes, deux jeunes vierges qui vinrent du pays des Hyperborées et qui introduisirent en Grèce le culte d'Apollon et de Diane, en d'autres termes du soleil et de la lune. On montrait à Délos un monument élevé en l'honneur de ces prêtresses [1].

Cette tradition démontre incontestablement que les bases principales du polythéisme hellénique furent apportées du Nord dans la Grèce. Ce qui est bien remarquable, c'est que les Hyperborées conservèrent pendant longtemps des rapports avec les colonies pélasgiques. Ils envoyaient des jeunes filles porter des offrandes au sanctuaire de Délos. Deux vierges,

1 Hérod., l. IV, 33.

Hypéroché et Laodice, vinrent ainsi accompagnées de cinq perphéries ou jeunes gens porteurs de présents. Malgré cette protection, il paraît que les droits de l'hospitalité ne furent pas respectés à l'égard de ces pèlerines. Les Hyperborées prirent alors le parti de faire passer leurs offrandes de main en main jusqu'à Délos.

La marche suivie par ces oblations, telle que la rapporte Hérodote, est intéressante à suivre : Au point de départ, elles étaient remises, enveloppées dans de la paille de froment, aux Scythes; nous sommes donc dans la Tauride. De là, les offrandes étaient portées le plus loin possible, à l'Occident, jusqu'à la mer Adriatique, ensuite elles revenaient vers le Midi, jusqu'à Dodone, où les présents étaient reçus et transmis au golfe Maliaque, de là en Eubée, puis de ville en ville jusqu'à l'île de Délos.

Par cet itinéraire, on devine que les offrandes des Hyperborées ne faisaient un aussi long détour qu'afin de traverser des nations d'origine et de religion similaires. On s'écartait de la Thrace, occupée par des nations sauvages et fort mélangées, pour aller chercher l'Illyrie, dont les rivages étaient habités par des Libyens et des Cimmériens, frères des Hyperborées.

Tout ce qu'on regardait comme sacré en Grèce ve-

nait de ces peuples. Pindare nous apprend que l'olivier, dont les vainqueurs aux jeux olympiques étaient couronnés, avait été rapporté du pays des Hyperborées. L'oracle de Dodone passait pour avoir la même origine. Voici ce que raconte Hérodote : « Une colombe noire vint d'Égypte et fonda l'oracle de Dodone. Les prêtresses du temple disaient que les deux premières de ces colombes ou prêtresses (πελέαι a ce double sens) étaient noires et Égyptiennes d'origine. L'art de prédire, ajoute l'historien, passa ainsi d'Égypte dans la Grèce [1]. » Évidemment il s'agit d'une Égypte asiatique. Si ces prophétesses étaient venues des bords du Nil, ce c'est pas en Thessalie qu'elles eussent fondé l'oracle. Elles n'ont pu arriver que du Nord.

Selon un hymne dorique de la prêtresse Bæo, cité par Pausanias, l'oracle de Delphes avait été établi par Pagasus et le divin Agyeus, tous deux fils des Hyperborées. Divers auteurs qualifient les habitants de Delphes de descendants des Hyperborées. Les pontifes d'Apollon étaient choisis dans des familles issues de Deucalion, qui fut, comme on sait, un roi de la Scythie. Ottfried Muller a parfaitement discerné que la tribu sacrée, qui présidait à l'oracle et aux

[1] Hérodote, liv. II, 55.

expiations, appartenait à une race différente des Doriens [1]. Ceux-ci étaient des Scythes presque purs, les premiers étaient des Éthiopiens.

Le caractère dominant des Hyperborées est précisément ce don de connaître l'avenir. N'est-il pas étrange que les Eléens, selon Pausanias, eussent conservé l'habitude de consulter l'oracle des Libyens? Il n'est pas supposable que cette peuplade hellénique, dès les premiers temps de son établissement en Grèce, ait eu l'idée d'envoyer des députés pour interroger le dieu Ammon en son oasis d'Afrique, voyage qui eût certainement exigé plus d'une année. N'est-il pas plus naturel, d'après ce que Pindare nous apprend des rapports des villes de l'Elide avec les Hyperborées, d'admettre que l'oracle auquel elles s'adressèrent était situé dans le pays de leurs ancêtres, c'est-à-dire au Palus Méotide?

Le Scholiaste de Pindare [2] remarque, à cette occasion, que les Hyperborées se disaient issus de la race des vieux Titans, et il ajoute qu'ils étaient soumis au roi des Arimaspes. Or, nous savons positivement par Orphée que les villes des Arimaspes bordaient le lac Méotide.

Ailleurs, Pindare place les Hyperborées au delà des

1 O. Muller, *Dorier*, t. I.

2 *Ad Olymp.*, III, 28.

Colonnes d'Hercule. Le Périégète, de son côté, dit que les Hyperborées habitent l'*Erythie des Atlantes*.

Une curieuse observation d'Hérodote achève, ce semble, de lever les doutes. Lorsque Cambyse envahit l'Egypte, il envoya de Thèbes des troupes contre le peuple d'Ammon, avec l'ordre d'incendier le temple où Jupiter rendait ses oracles. Hérodote ajoute que l'oasis s'appelait en grec *les îles des Bienheureux* [1].

Prendre pour une île une localité située en pleine Libye, c'est une méprise un peu forte. Il y a évidemment ici confusion avec un autre oracle d'Ammon qu'avaient connu les anciens Grecs et dont la situation était insulaire. Ajoutons que l'on donnait ce même titre d'île des Bienheureux, μακάρον νησος, à des îles qu'on disait situées dans le Pont-Euxin [2].

Evhémère, cité par Diodore, décrit une île qu'on a considérée jusqu'ici comme imaginaire et qui retrace, suivant toute apparence, l'état ancien d'une des îles Méotides [3] : — « L'île Panchaïe est sainte; elle a 200 stades seulement. Ses habitants, appelés Boréades, passent leur vie à célébrer les louanges des dieux. Ammon y régna jadis. On voyait chez eux, dans un

1 L. III, 25, 26.

2 Fest. Avienus, 720. — Perieg. Dionys., v. 560.

3 Diod., l. V, 29.

temple magnifique, des inscriptions en caractères que les Egyptiens nomment sacrés, et où l'histoire d'Ouranos, de Jupiter, du soleil et de la lune, était racontée par Hermès. » Ainsi, dans l'opinion de cet écrivain, trop décrié par les modernes, les Boréades ou Hyperborées devaient être les successeurs des prêtres égyptiens d'Ammon.

Les Hyperborées furent contemporains de l'ère des dieux olympiens. Alcée, dans un hymne à Apollon, raconte que Zèus envoya ce dieu sur un char, tiré par des cygnes, à Delphes, pour y fonder l'oracle et y établir la loi et la justice, mais qu'Apollon se fit conduire d'abord chez ses chers Hyperborées avec lesquels il resta un an entier. Le dieu se plaisait tant parmi eux, qu'il les visitait souvent pour s'instruire, et aimait à jouer de la lyre et à se mêler à leurs jeux et à leurs danses, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'au lever des pléïades. Quand les blés étaient coupés, il revenait à Delphes, chargé des gerbes offertes en présents par les Hyperborées.

Homère représente les Olympiens, Jupiter lui-même, comme pleins de vénération envers les pieux Hyperborées. C'est d'eux qu'il est question dans ces paroles, adressées par Thétis à son fils Achille, qu'elle s'efforce de consoler :

« J'irai moi-même, sur l'Olympe neigeux, supplier le maître de la foudre; mais ne tente pas encore de combattre, car Zèus est parti hier, suivi de tous les dieux, pour assister à un grand repas chez les vertueux Ethiopiens qui habitent près de l'Océan, et il sera de retour, dans douze jours, sur l'Olympe [1]. »

Il se pourrait que l'épithète *amumonos,* excellent, vertueux, dont Homère se sert constamment pour qualifier les Ethiopiens Hyperborées, fût une légère altération des mots *amun nomos*, nome d'Ammon. Il est très-remarquable que cette épithète n'est jamais appliquée par Homère aux Olympiens [2]. C'est par une déviation semblable du sens du mot, très-fréquente d'ailleurs dans le passage d'une langue à une autre, que l'appellation *Arya,* qui désigne les ancêtres de la race brahmanique, a pris, en sanscrit, la signification d'excellent, respectable.

Le nom actuel de Taman, reproduit exactement le mot cophte *Tamun,* si souvent inscrit sur les monuments et qui n'est que l'abréviation de *at-amoun,* demeure d'Ammon. Cette petite île, aujourd'hui à peu près stérile, était encore, au siècle dernier, couverte de bois superbes et de riants jardins dont la renommée s'étendait fort loin.

1 *Iliad.*, I, v. 420.

2 Gladstone, III, 163.

Toutefois, ce nom de Taman, que les Tartares ont conservé ou rétabli, et d'où dérive probablement le titre *attaman,* chef politique et religieux de la tribu (le czar est l'Attaman des Cosaques), n'est pas le nom que les écrivains anciens donnaient à la contrée. Hérodote, Strabon, Orphée, Pline, l'appellent le pays des Sinti ou l'île sindique [1]. « Là, dit Strabon, est la résidence des rois sindes. » Les Scythes de la Chersonnèse traversaient, l'hiver, le Bosphore sur la glace, avec leurs chariots, pour se rendre chez les Sindes, afin de gagner par là le continent [2]. L'identité de ce nom avec celui des Sindes, habitant les bords de l'Indus, a engendré une foule de graves méprises, comme on le verra plus loin. Son radical primitif pourrait bien être l'hiéroglyphique *sint,* qui a, selon Rosellini, le sens de gens établis, colonie [3]. Mais, même en se trompant, les anciens ont maintenu les rapports des situations. Turnebius remarque que Virgile, par la dénomination d'*India,* entend, non-seulement la Bactriane et la Parthie, mais aussi Thèbes et le temple d'Ammon, ainsi que l'Ethiopie qu'Hygin n'hésite point à placer dans les Indes [4].

1 Strab., XI, 495.

2 Hérod., l. IV, 28.

3 *Monumenti Istorici dell Egitto,* t. III.

4 *Advers.*, l. XXI, c. IX.

L'oracle d'Ammon, le plus ancien de l'Egypte et probablement du monde, avait été institué par Osiris en l'honneur de son père, divinisé après sa mort [1]. Ce puissant moyen de dominer les esprits par une prétendue connaissance de l'avenir, ne pouvait être négligé par les Egyptiens établis au milieu de populations barbares dont la crédulité se prolongea bien longtemps après qu'elles eurent atteint un haut degré de civilisation.

M. Gladstone a remarqué qu'au temps d'Homère [2], des deux grandes fonctions du sacerdoce, une seule, celle de *Mantis,* le devin, appartenait aux Hellènes. Les Troyens étaient beaucoup plus avancés dans les pratiques religieuses. C'est surtout par l'oracle que le surnaturel est entré dans les croyances des peuples. Les oracles fondés, en divers pays, par les familles sacerdotales issues des Ethiopiens Hyperborées, donnèrent naissance aux devins, aux sibylles de la Grèce, de la Germanie et de la Perse, aux augures étrusques et romains, aux prophètes hébreux. Au moyen âge, ils sont continués par les astrologues, et aujourd'hui encore par ces Bohémiens, gitanos, zingari ou Egyptiens qui vaguent par le monde en disant la bonne aventure.

1 Diod., l. I.

2 *Homer's Iliad,* t. I, p. 291.

Les Grecs assuraient que les hymnes d'Orphée étaient d'origine égyptienne et qu'il avait puisé sa science chez les Egyptiens. Pourtant Diogène Laerce prétend qu'il était Scythe de naissance, et nous savons que le poëte fut mis en pièces par les femmes de la Thrace. Le même auteur nous apprend que Démocrite accrut beaucoup son savoir en visitant l'Inde et l'Ethiopie. Il avait d'abord, dit Pline, acquis son instruction auprès des Mages et des Chaldéens qui accompagnèrent Xerxès dans son expédition contre la Grèce. Ils l'entretinrent sans doute des Ethiopiens du Caucase et lui inspirèrent l'idée de les visiter. Il y a lieu de penser qu'il n'en fut pas autrement d'Empédocle et d'Anaxagore, dont on disait qu'ils avaient reçu leur science des Indiens. Ces grands esprits n'ignoraient pas, à coup sûr, où fut le berceau de leur race, et, désireux de remonter aux sources des sciences et des religions, ce dut être au Caucase, chez les Sindes Hyperborées qu'ils se rendirent et non point, comme on l'a supposé, aux extrémités de l'Asie et de l'Afrique.

On est convenu de n'accorder qu'une confiance très-restreinte au récit que Philostrate nous a transmis de la vie d'Apollonius de Thyane. Ce livre contient moins de fables qu'on ne l'imagine. L'on cite, par exemple, comme une preuve de son ignorance, le voyage invraisemblable que fait le philosophe lors-

qu'il traverse le Caucase pour se rendre de l'Assyrie dans l'Inde. L'erreur est pourtant du seul fait des traducteurs et des commentateurs qui ne se sont point aperçus qu'il s'agissait des Sindes du Palus Méotide, dont Hérodote et Strabon ont décrit la situation, avec toute la clarté désirable [1].

Après avoir traversé le Caucase, en marchant du sud au nord, Apollonius [2] atteint le sommet d'une haute montagne dont l'accès est interdit aux profanes. Il se trouve en présence d'hommes majestueux, dont le savoir est immense et qui connaissent l'avenir.

Nous sommes ici sur le Riphée ou Niphate, ancien séjour des Libyens, au pied duquel, à l'ouest, est l'île des Sindes. — « Les Riphéens, dit Pline, sont en tout semblables aux Hyperborées. » A l'époque dont il s'agit, ce refuge était seul resté aux pieux solitaires, dernier débris du vieux sacerdoce égyptien.

Ils en avaient conservé le langage : « Nous sommes, disent-ils à Apollonius, des dieux, parce que nous pratiquons la vertu. » Ils se prétendent immortels et re-

1 Socrates, *Hist. eccles.*, l. I, ch. XV, exprime l'opinion que l'apôtre Barthélemi ne se rendit pas dans l'Inde, mais simplement dans cette *île Sindica*, dont parle Hérodote. En effet, il avait d'abord prêché dans la Colchide.

2 *Apollonius de Tyane, sa vie, ses voyages, ses prodiges*, par Philostrate, trad. par Chassang. 1 vol. Didier et Cie.

poussent à coups de foudre les téméraires qui les approchent sans y être autorisés. L'antique symbole éthiopien est rappelé par d'énormes serpents qu'ils nourrissent dans des grottes d'où ils les font sortir en étendant devant l'entrée un drap rouge semé de caractères magiques. Ces serpents ont une pierre dans la tête qui donne le bonheur à celui qui la possède ; suivant la fable arabe, c'est le pouvoir. Cette croyance existait aussi chez les Latins et chez les Gaulois.

Cette montagne est sacrée ; c'est l'ombilic du monde. Il en fut ainsi de toutes les villes saintes, Delphes, Jérusalem, La Mecque. Pour les Perses, c'est l'Albordj ; pour les Indiens, c'est le Mérou. On retrouve là aussi l'usage, répandu dans tout l'ancien monde, du feu éternel auquel les autres feux sacrés viennent s'allumer. Le nuage qui enveloppe la cime du mont sacré s'épaissit ou se dissipe à la volonté des sages. N'est-ce pas là l'idée fécondée par le génie d'Homère, lorsqu'il décrit les Hores veillant devant l'Olympe et écartant les nuages qui cachent la porte du palais, afin de laisser entrer les dieux, lorsqu'ils viennent au conseil ?

Deux grands vases, placés près du temple, contiennent, l'un la pluie et l'autre le vent. Les magiciens les mesurent et les distribuent comme les Telchines, les

Courètes et les Druides, qui s'attribuaient le même pouvoir. On se rappelle les outres que le roi Eolé remit à Ulysse et dans lesquelles étaient enfermés les Aquilons ; les sorciers lapons vendent aussi aux matelots le bon vent qu'ils tiennent clos dans des vessies. Il n'est guère douteux que ces contes aient tous une même source, et c'est du Caucase qu'ils auront rayonné dans le monde ancien.

Les Hyperborées paraissent avoir prolongé leur existence jusqu'à l'ère chrétienne. La grande révolution, produite par l'avénement de la religion nouvelle, eut surtout pour effet de rompre sans retour avec les traditions d'un passé de plus de trois mille ans, car c'est à l'époque où l'Evangile est apporté dans le Caucase que l'on voit écrit, pour la dernière fois, dans les Actes des Apôtres, le nom d'*Ethiopia,* désignant la Colchide.

CHAPITRE II

LES CIMMÉRIENS

On trouvait aussi au Palus Méotide un autre peuple dont les origines plongent, comme celles des Hyperborées, d'une part, dans la fable, de l'autre, dans l'histoire. Il y eut des Cimmériens dans l'Asie-Mineure, en Grèce, dans le Latium, mais leur berceau était près du Bosphore qui porte leur nom. C'est là qu'il sont placés par Hérodote, Strabon, Pline, Plutarque, Méla qui ont fourni sur ce peuple des détails circonstanciés. La description très-précise de Strabon ne permet pas de douter que l'île Cimmérienne ait été l'île Fontan, l'une des quatre petites îles dont se compose aujourd'hui la péninsule de Taman, et qui resserre le détroit d'Iénikalé, jadis Gadès.

Les Kiméri, ou plutôt les *Khem-iri,* descendaient des Libyens qui accompagnèrent le nome d'Ammon, et fondèrent, avec lui, la colonie. *Khem,* en hiéroglyphique, a le sens de noir, et *iri* c'est l'œil, signe de vi-

gilance. M. Munk nous apprend que la tribu Khem ou Kham fut la principale des tribus Misraïm d'Egypte qui se fixèrent dans deux régions d'Asie qu'il n'indique point. Nous la retrouvons sur le Bosphore où elle avait été déposée par Osiris.

Hérodote nous dit que les Pélasges avaient appris des Libyens à honorer Neptune. On peut en dire autant du dieu Khem ou Mendès, patron du nome égyptien de ce nom qui adorait un bouc sacré nourri dans le sanctuaire. Lorsqu'il mourait, toute la population prenait le deuil; or, ce symbole des premiers aïeux fut aussi celui du dieu Pan figuré avec des pieds de bouc et qu'adoraient les Pélasges d'Arcadie et du Latium.

Khem comptait, chez les Egyptiens, parmi les huit premières divinités antérieures aux douze grands dieux. Il passait pour fils d'Isis ou de la Lune, engendré par Rha le Soleil. On le voit sur les monuments, en costume guerrier, armé de la hache et de la lance. Le mois qui lui fut consacré s'appelait *paüni,* où l'on trouve facilement le double radical de *Pan* et de *Faunus,* son homonyme latin. C'était le protecteur des champs et des limites. Les Arcadiens lui offraient les prémices de leurs vergers. Plus tard, lorsque la religion, s'emparant des traditions, en fit autant de mystères, Pan devint un démiurge pareil à Osiris. Eusèbe

l'identifie avec Ammon et Pluton : *Osiris a nonnullis Plutonem ab aliis Ammonem, vel Jovem, vel Pana existimatur*[1]. Ces trois dieux régnaient sur des régions limitrophes et on dut les confondre souvent.

Le plus ancien des oracles de la Grèce fut celui de Pan, en Arcadie. Devant son image brûlait un feu qu'on ne laissait jamais éteindre. On prophétisait aussi en Italie au nom de Faunus. En souvenir de son origine rustique, ses autels étaient dressés dans des grottes. Les voyageurs visitent encore la caverne de Pan, au pied de l'acropole d'Athènes, et une autre lui était consacrée à Rome, sur le mont Aventin. L'on montre, dans les vallées retirées du Caucase, des grottes sacrées, la plupart creusées de main d'homme, que les gens du pays appelaient *Vani-kwabi,* grottes des Pans.

L'Hypanis ou Kouban prenait, disait-on, sa source *in monte Spano,* dans la montagne de Pan, et l'appellation de Van se retrouve dans l'Edda[2], appliquée à

1 *Præp. ev.,* l. II.

2 *Edda sæm.,* t. III, p. 560. Les poëmes des *Scaldes* font mention d'Ymer ou Gimer qu'ils assimilent au Chaos *(Kousch)* et qui fut le père des Jotun. L'Océan fut nommé *Hafit rouda,* mer Rouge ou Érythrée, parce qu'il était fait du sang d'Ymer. L'Edda l'appelle aussi *Egher,* qui est l'ancien nom du Caucase. Cette région est désignée clairement par cette description :

ce même fleuve qui coule, dit-elle, vers Héla, l'Enfer, et aux bords duquel habite le peuple sage des serpents *Vanir,* que nous avons reconnu être le même que les Hyperborées. La similitude de race et d'origine, la proximité des résidences ont confondu, dans les souvenirs des Hellènes, les Cimmériens et les Hyperborées. En Grèce, on attribuait à ceux-ci l'introduction du culte du soleil et de la lune et l'on affirmait, en même temps, que la statue en bois d'Artémis, qu'on voyait à Sparte, avait été apportée du pays des Cimmériens par Iphigénie, prêtresse de Diane en Tauride.

La fable, plus libre que la tradition sacerdotale, nous a transmis, sur ces populations primitives, des notions familières qui les représentent sous des traits vivants et naïfs. Pan et Silène, selon Diodore, furent deux grands chefs de l'armée d'Osiris, et Polyen attribue même à Pan la disposition stratégique des ailes protégeant le corps d'armée principal. Les Faunes, les Satyres, les Egipans devaient cependant former des troupes fort indisciplinées, si l'on y joint surtout les Bacchantes et les Ménades, qui cachaient leurs lances sous les pampres et parcouraient les campa-

« Jotunheim est une contrée de montagnes située à l'Orient, près de Hellheim, les Enfers, et la mer innavigable. » *Edda sæm.,* VIII.

gnes en hordes frénétiques. On reconnaît les instincts de la race africaine à cette gaîté sans frein, à cet amour pour la danse et à ces goûts sensuels. Il paraît qu'Osiris, dont le caractère était enclin à la gaîté, prenait plaisir à voir les Satyres bondir en imitant les cabrioles et les attitudes des boucs et des chèvres dont ils faisaient leurs emblèmes [1]. En Grèce, aux fêtes de Bacchus, les jeunes gens, vêtus de peaux de bique, reproduisaient les danses grotesques que leurs ancêtres exécutaient jadis autour du char du monarque voyageur.

Le souvenir de ces peuplades primitives s'était perpétué dans l'île Cimmérienne par une lignée du nom de Satyrus, et Strabon signale le tombeau d'un de ces rois qui régnait sur le Bosphore trois à quatre siècles avant notre ère. En outre, Hérodote rapporte que, de son temps, vivait dans la Scythie un peuple pasteur du nom d'Ægipodes, pieds de chèvre, qui dut être un débris du nome de Khem, puisqu'il avait conservé le symbole de cette tribu [2].

En résumé, ce que la fable raconte de l'existence et des coutumes de ces petits dieux joyeux et lascifs, retrace fidèlement les mœurs des pasteurs éthiopiens

1 Diod., l. I.

2 Hérod., l. IV, 25.

surprenant, au fond des bois, les blanches filles du chêne, les Dryades de la fable, et vivant, sous le beau ciel de l'Orient, dans un état de liberté et de promiscuité qui dut hâter considérablement la fusion des races.

En se reportant aux temps historiques, on lit dans Hérodote que les Cimmériens étaient maîtres des pays voisins du Bosphore, mais que les Scythes nomades, refoulés par les Massagètes, s'étant jetés sur les Cimmériens, il y en eut parmi ceux-ci qui voulurent résister à l'invasion, d'autres y céder sans combat, et la contestation devint tellement violente que les deux partis en vinrent aux mains, près du Tyras (le Dniester). Les survivants de cette lutte meurtrière abandonnèrent le pays aux Scythes et se retirèrent en Asie-Mineure. Là, ils s'établirent dans la presqu'île où, depuis, fut bâtie la ville de Sinope [1].

Hérodote ne marque point la date de cet événement; les géographes le placent au sixième siècle. Cependant, il résulte d'un passage de l'Iliade que les Cimmériens étaient déjà en Asie-Mineure dès une époque fort ancienne : « Pylamène conduisit au siége de Troie les Hénètes habiles dans l'art d'élever les mules ; ils habitaient la Paphlagonie dont Sinope fut

1 Hérod., l. IV, 12. — Strab., l. XI, 494.

la capitale. » Or, Strabon, en citant les vers d'Homère, remarque que les Hénètes étaient d'origine cimmérienne, ce qui reporterait leur établissement en Asie-Mineure au delà du douzième siècle, époque du siége de Troie [1].

De Sinope, les Hénètes cimmériens, ajoute Strabon, allèrent, avec Anténor, s'établir au fond de l'Adriatique. Ce sont les Vénètes, dont la puissance maritime date des temps modernes. Dans ces trois étapes primitives, la destinée future de ce peuple semble déjà se révéler. Nés dans le petit archipel du Méotis, parmi ces îlots rapprochés qui ne laissent circuler entr'eux que d'étroits canaux, les émigrés cimmériens recherchent une situation semblable, sur la plage opposée de la mer Noire. Plus tard, ce rameau détaché de la souche scytho-libyenne s'arrête encore sur le littoral découpé de l'Illyrie et au milieu des lagunes où naîtra un jour Venise.

La certitude d'une alimentation saine au moyen de la pêche, et le soin de leur défense assurée par l'isolement au milieu des eaux, détermina, sans doute, ces peuples à choisir des localités partout identiques. Nous inclinons à considérer, comme faisant partie de cette famille de peuples, les habitants des lacs de

1 *Iliad.*, ch. II, 852. — Strab., l. V, 212.

la Suisse dont on a découvert sous les eaux, il y a quelques années, les demeures bâties sur pilotis, à l'extrémité d'étroites chaussées, et que leurs vestiges font remonter à l'âge du bronze.

Les mythographes attribuent l'origine de la colonie vénète de l'Adriatique aux guerriers qu'Æétès, roi de Colchide, envoya, sur une puissante flotte, à la poursuite des Argonautes, ravisseurs de la Toison d'or et de sa fille Médée. Après avoir passé du Danube dans l'Adriatique, en franchissant les Alpes de la Carniole, les Cimmériens livrent combat aux Argonautes, sont défaits et, dans leur découragement, se condamnent à un exil éternel. Ils se dispersent et vont fonder des colonies, les uns en Crète, les autres en Sicile, en Italie et en Illyrie. Pola de Ligurie était citée comme une de leurs colonies [1].

Cette fable atteste que les anciens savaient fort bien que les populations liguriennes ou pélasges de l'Adriatique étaient originaires du nord de l'Euxin, et les poëtes se sont efforcés d'expliquer ce fait en le rattachant à l'événement célèbre qui mit les Grecs en rapport avec la Colchide.

Il y avait en Italie un peuple cimmérien, voisin d'un lac Averne, et on prétendait que par là on péné-

[1] Strab., l. V, 215.

trait aux Enfers. Les Marses avaient une origine semblable et ils tenaient, disaient-ils, l'art qu'ils possédaient de charmer les serpents, d'Anguitia sœur de Médée magicienne de Colchide.

Les Ligures sont désignés par Polybe, Pline et Ptolémée, sous la dénomination de *Levi, Lebui* ou *Libui,* terme qui ne diffère pas du grec λιϐυος que nous traduisons par Libyen. La fée protectrice des Illyriens, qui commande aux éléments et que célèbrent les guzlas, c'est Libussa, en grec la Libyenne. Les populations du Monténégro, en slave *Czernigora,* la montagne des noirs, ne démentent point cette origine, sinon par les traits, du moins par leur teint plus profondément basané que chez aucun autre peuple du midi. Nous nous figurons par eux ce que durent être les Pélasges sortis du premier mélange des Scythes et des Libyens.

« Il y a dans la Gaule, dit Strabon, sur la côte de Bretagne, d'autres Vénètes semblables à ceux d'Asie-Mineure et d'Italie. » Ceux-ci sont les habitants du pays de Vannes, qui opposèrent une résistance énergique à César lorsqu'il envahit l'Armorique. Maîtres d'une flotte nombreuse montée par des marins aguerris, ces Vénètes, frères des Pélasges vénitiens, se montraient, dès lors, les dignes ancêtres des marins bretons pour qui l'Océan est une seconde patrie.

Les Celtes, par leur pays d'origine, aboutissent donc aussi au Méotis et à la Crimée. Éphore prétend que les Cimmériens demeurent dans des cavernes et des demeures souterraines qu'ils nomment *argil*. Le mot celtique *argel* a exactement le même sens. Une longue série de ces grottes se voit encore à Inkerman, et nos soldats ont campé dans les cryptes où avait commencé leur race.

La communauté d'origine est, d'ailleurs, expressément attestée par ce passage de Plutarque, dans sa biographie de Marius : « Les Cimmériens étaient un peuple considérable et belliqueux qui résidait auprès de l'Océan, aux extrémités de la terre, dans une région boisée qu'obscurcissent les vapeurs et où les jours sont si courts que l'année se partage également entre le jour et la nuit. Il y a tout lieu de croire que c'est de ce pays qu'Homère a tiré la fable des Enfers; lorsque ces barbares vinrent en Italie, leur nom de *Cimmeri* se modifia en celui de *Cimbri*[1]. »

Marius le savait bien, puisqu'au moment de combattre les Cimbres, à Verceil, il crut devoir immoler sa propre fille aux dieux de l'Averne, afin de les apaiser et d'obtenir la victoire.

Il reste acquis que les Cimbres ne sont autres que

1 Plut., *in Mario*. — Henri Martin, *Archéol. celtique*, p. 140.

les *Cymri* ou *Kimri*, nom national des Bretons de l'Armorique. Le père des Kimris Hu Gadarn vint, suivant les Triades de Bretagne, avec son peuple du pays de Haff qui est voisin de Constantinople. Or, ce pays de *Haff*, de l'été en celtique, rappelle, de bien près, la montagne de Kâf qui désigne le Caucase dans les anciens écrits des Orientaux.

La passion de la mer conduisit une de ces migrations, dans leur marche vers le nord, jusqu'à la Baltique. Elle s'arrêta dans le Jutland où elle retrouvait les mêmes conditions d'existence maritime qui attirèrent ses ancêtres ou ses frères à Sinope, dans l'Adriatique et sur les côtes de Bretagne.

Philémon, un des contemporains d'Aristote, raconte que les Cimbres appelaient leur mer *Océan morimarusa* jusqu'au promontoire Rubéas, et que la partie située au delà était nommée *Cronium*. Or, la mer du Nord ne saurait comporter ce titre de *morimarusa*, mer morte ou stagnante, que Pline applique à la mer d'Azof et qu'elle justifie parfaitement dans sa partie occidentale [1]. Quant à l'épithète de *Cronium*, mer de Cronos ou Saturne, elle est habituellement employée par les poëtes pour désigner la mer d'Azof. Le promontoire que l'auteur grec appelle Rubéas, rouge, ne

[1] Plin., Hist. nat., l. IV, c. XIII.

serait autre alors que l'île Érythrée ou Érythie, aujourd'hui péninsule de Kertch, qui se projette, en effet, dans le Sivasch ou mer Putride. Ce que Philémon a cru être une description du Jutland, pays des Cimbres, n'est, en réalité, qu'une réminiscence de leur terre d'origine, le Palus Méotide.

En indiquant ici, d'une manière sommaire, les faits ethniques qui se rattachent directement à l'objet de ce chapitre, nous nous réservons de développer, dans une autre étude qui sera consacrée aux nations européennes, les preuves de l'irruption de cette immense marée de peuples bruns partie à diverses époques, des bords de l'Euxin, et qui inonda l'Occident jusqu'à l'Atlantique. Ce mouvement de l'Est à l'Ouest est bien antérieur au reflux, dans le même sens, des populations gothiques de race blonde, et il est très-important de constater, qu'en général, il se composa à la fois des tribus noires ou basanées des Ethiopiens de la famille du Soleil, et des clans scythiques, soit blonds, soit mélangés, de la famille de la Lune, marchant conjointement sous la direction de chefs coushites ou égyptiens. Ainsi s'expliquent ces serpents et ces croissants gravés sur les dolmens et les cromlechs de la Gaule et de l'Angleterre et ces sacrifices humains renouvelés de ceux de la Tauride. C'est à la similitude des coutumes, du lan-

gage et des traditions entre ces migrations et celles qui peuplèrent la Phénicie, la Palestine et l'Arabie, qu'il faut attribuer ces rapports nombreux qui étonnent les archéologues et ont fait supposer que les Phéniciens avaient, dès une époque très-reculée, fondé des colonies dans le midi de la France, en Espagne, jusqu'en Bretagne et en Irlande. Guillaume de Humboldt fait ressortir, sans toutefois signaler le point de départ, les ressemblances des noms de lieux sur la route suivie par les Ibères. Il y avait, dans le Caucase, deux nations voisines, les Ibères et les Albaniens dont Strabon a décrit les mœurs. Ces derniers sont évidemment des Scythes de race blanche et de famille lunaire, tandis que les *Iber* sont de famille solaire. Ceux-ci traversent d'abord la Thrace, où le fleuve Hèbre prend leur nom; ils le donnent également au Tibre, *Tiberis*, et en Espagne ou Ibérie, à un autre fleuve, l'Ebre. Le Berri, en France, l'ancienne cité d'*Iliberi*, dont il ne restait au temps de P. Méla que des ruines, sont autant de témoignages du passage des Ibères; il serait facile de les multiplier. Les Ibères occupèrent toute la péninsule espagnole et la moitié de l'Aquitaine jusqu'à la Garonne; le nom de Gironde *(Gherouon,* le Géryon des Grecs) est un reste de leur langue. Les Basques, ou anciens Cantabres, sont, grâce à leurs montagnes qui les ont protégés

contre l'immixtion étrangère, le dernier rameau vivant de la race ibérienne, et leur idiome a conservé un grand nombre de mots et de formules appartenant à des peuples fort éloignés : ainsi, *gor,* montagne *(ili gor,* Ligures ou montagnards), se retrouve dans le slave *gora* comme dans le grec *oros.*

La légende du tyran Géryon et de ses trois fils vaincus par Osiris et Hercule, à la tête d'une armée d'Egyptiens, est la plus ancienne tradition dont la nation Ibère fasse mention. Où l'aurait-elle puisée, si ce n'est dans les souvenirs apportés des îles Méotides par leurs premiers pères? Ils introduisirent, en même temps, les appellations qui leur servaient à désigner la terre et la mer. *Gadir,* chez eux, comme chez les Phéniciens, marquait le détroit, et les mots *okéan* et *atlantique* désignèrent la mer adjacente qu'ils croyaient environner la terre.

Les caractères physiques distinctifs des races devaient être alors profondément tranchés, puisque, trois mille ans après, ils subsistaient encore. Tacite remarque que les Silures de l'ouest de l'Angleterre, aujourd'hui le pays de Galles, ont le teint brun foncé et les cheveux crépus; il en conclut que les Ibères s'y étaient anciennement établis [1]. Sans qu'il soit

1 Agricola, c. II. 11.

aussi apparent, tout le monde a pu remarquer ce courant brun qui, jusqu'à l'Irlande, traverse les populations blondes, en mélangeant fréquemment les yeux bleus avec les cheveux noirs, signes évidents d'une double origine.

II

LES SCYTHES

II

LES SCYTHES

CHAPITRE PREMIER

NAINS ET GÉANTS

Nous avons appris récemment qu'à une époque contemporaine des grands mammifères fossiles, tels que l'ours des cavernes, l'éléphant, la hyène, le rhinocéros qui habitaient alors notre continent, il existait en France, en Danemark, en Espagne, deux familles humaines parfaitement distinctes que les archéologues désignent sous les noms de *brachycéphale,* tête courte d'arrière en avant; l'autre *dolichocéphale* ou tête longue. La première de ces races est extrêmement petite. L'autre, au contraire, a laissé des débris qui accusent une très-haute taille. Parmi

les trente-un crânes extraits du fameux dolmen de Borrebye, on a trouvé déposés ensemble les restes de ces deux races, dont ni l'une ni l'autre n'a le caractère mongolique ni esthonien.

Les traditions de tous les peuples attestent que ces deux types primordiaux existaient encore aux temps mythologiques. Les Titans et les Cyclopes des Grecs, les Asouras des Hindous, les Adites des Arabes, les Djinns et les Afrites des Perses, témoignent de l'existence d'une race géante douée d'une force extraordinaire, à laquelle les contes populaires et les exagérations de la poésie ont attribué des proportions surnaturelles. Les nains jouent également un grand rôle dans la fable. Les Grecs leur ont emprunté leur jolie fable des Pygmées, dont les maisons étaient des coquilles d'œufs et qui faisaient la moisson avec des cognées. Ils avaient une ville, nommée Gerania, qu'ils avaient prise d'assaut sur les grues. A part les exagérations des voyageurs, deux fois menteurs puisqu'ils étaient Grecs; il n'est pas difficile de reconnaître dans ces nains des Lapons. Les traditions de la famille finnoise prouvent qu'elle vécut jadis beaucoup plus au sud, et elle dut être de bonne heure en relation avec les colonies égyptiennes du Méotis et de la Colchide. Le dieu Bès des Égyptiens, ce nain ridicule, au front couronné de plumes,

qui danse en brandissant sa hache comme un chef indien, offre la face aplatie d'un Lapon. Phtah, le pygmée monstrueux dont l'image fit éclater de rire Cambyse, lorsqu'il entra dans son temple à Memphis, représente un dieu ancêtre qui vivait dans la Scythie. Son emblème, le scarabée d'or, *ateuchus sacer,* caractérise l'existence que le peuple de Phtah menait sous la terre, condamné à fouiller les flancs des montagnes pour en extraire les métaux précieux. C'est par cette raison que le Phtah égyptien fut assimilé à Hephaïstos ou Vulcain, le dieu des mineurs.

A la race géante appartient la famille humaine connue sous le nom de Scythe, σκύθος, *scoute* ou *scot.* Les écrivains grecs et romains ont, il est vrai, compris à la longue, sous cette dénomination, tous les peuples barbares du Septentrion, sans se préoccuper de la variété des races ni des changements que de fréquents déplacements apportaient parmi eux. Toutefois, il n'est pas douteux, et pour plus de précision nous adopterons cette définition, que le Scythe pur représente le type primitif de l'homme à peau blanche, au teint vermeil, aux cheveux blonds ou roux, à la barbe touffue, à la haute et puissante stature et aux membres musculeux. Sa tête est ronde, son front, plus large que haut, annonce des tendances positives

et peu idéalistes. Volonté, ténacité, confiance en soi, tel est le fond moral de cette race, dont la fusion avec la race rouge, réfléchie et imaginative, a engendré les premiers peuples du monde, les familles hellénique, latine et celtique.

De la souche scythique pure sont sortis les Scandinaves, les Goths, les Germains et leurs dérivés multiples. Il semble que ce soit de cette noble et forte race qu'Hérodote a voulu parler en décrivant les Scythes royaux : « Ils sont les plus braves et les plus nombreux, et regardent les autres comme leurs esclaves. Leur pays se prolonge au Sud jusqu'à la Tauride, et au Nord rejoint le Tanaïs [1]. » Que l'on rapproche de ce passage celui où l'Edda décrit la patrie des Ases, pères divins des Scandinaves. A l'orient de Tanaquisl, sur les frontières de l'Asie, la contrée nommée *Asaheim* est située entre le Tanaïs et le Vardan; et cet autre non moins concluant : « Asaheim est au nord du Vanaheim, le pays des serpents Vanir, qui savent tout, et qui résident auprès du fleuve Van (le Kouban) dont les eaux coulent vers Héla [2]. »

Le pays originaire des Ases s'étendait donc entre

1 Hérod., l. IV, 20.

2 *Edda sæm., Lexic. myth.*, III, p. 560.

le Tanaïs et la Caspienne; il touche, d'un côté, à la région qu'Hérodote assigne aux Scythes royaux, et de l'autre à celle qu'occupèrent plus tard les Massagètes, au nord du Caucase. Il n'est pas douteux que tous ces peuples appartenaient à la race gothique et qu'ils occupaient la contrée dès un temps fort reculé. C'est dans les mêmes lieux que Pline place les Asiæi, qu'il déclare être des Scythes et qui furent maîtres, à une époque plus récente du Palus Méotide. Cet auteur désigne les villes d'Hermonassa et de Phanagorie, situées dans les îles de Taman, sous le titre d'*insignes urbes Asianorum*. L'inscription d'un autel votif, trouvé au bord du lac Aftaniz, porte qu'il fut consacré par l'archonte du Bosphore, Parisadous, roi des Ases, des Tates et des Méotes [1].

Strabon, décrivant le golfe de Temrouk, qu'il appelle Rhombitès, rapporte que, sur une montagne voisine, s'élève la ville antique d'*Aspyrgos*. Ce mot grec a absolument le même sens que celui d'*Asgard*, dans la langue de l'Edda; il signifie citadelle des Ases. Asgard, séjour des hommes probes et vertueux, fut abandonnée lors du déluge qui détruisit le monde. Odin et Vali revinrent ensuite visiter le

1 Pline, l. VI. — Dubois de Montpéreux, t. V.

champ d'Ida où avait été Asgard : « Les Ases parlent entr'eux du serpent qui environne la terre ; ils se rappellent les grandes choses d'autrefois, ils parlent du roi tout-puissant et des runes antiques ; puis ils trouvent dans l'herbe des tables d'or que, dans le commencement des temps, possédaient le chef de la troupe divine et la race de Fiolnis [1]. »

L'Edda fait souvent mention des Jotuns, peuple audacieux, possesseur de l'or, et qui habite dans des grottes. Une haute muraille sépare l'Asaheim du pays de Jotunheim, lequel ne peut être que le Caucase éthiopien. Les fils de Bor, créateurs du monde (les Boréades, successeurs du nome d'Ammon), bâtirent, au commencement, pour arrêter les attaques des géants, une forteresse, *Medell Gard* ou Midgard, la ville du Milieu, dont l'entrée était fermée par des portes de fer. Procope déclare formellement que toutes les nations gothiques furent appelées *Scythes*, aux temps anciens [2]; Jornandès parle des Goths, des Gètes et des Scythes comme formant une seule et même race. De nombreux indices, rassemblés dans les beaux recueils des savants du Nord, ne permettent pas de douter que les pères des peuples de Suède, de Nor-

1 *Volospâ, Edda sæm.*, t. III.
2 Proc., IV, c. v.

wége et d'Islande vécurent originairement dans la Russie méridionale et s'y trouvèrent, dès lors, nécessairement en contact, durant plusieurs siècles, avec les colons égyptiens et éthiopiens. C'est une tradition généralement répandue parmi les Scandinaves, que le roi des Ases, Odin ou Woden, apporta avec lui la civilisation des bords de la mer Noire : « Selon les Scaldes, Odin et sa femme quittèrent le Tourkland (le pays des Taures) avec un grand nombre de jeunes gens, de vieillards, de femmes, emportant beaucoup de choses précieuses. Dans tous les pays que les Ases traversèrent, on les considérait comme des êtres supérieurs plutôt que comme des hommes. Odin s'étant arrêté dans le Saxland y soumit plusieurs peuples à sa domination, puis il entra dans le Reidgotland, aujourd'hui Jutland, et y établit son fils Skiold qui fut l'ancêtre des Skioldung, rois de Danemark [1]. »

Selon la mythologie du Nord, Odin, le prince des Ases, n'est lui-même qu'un dieu vassal émané de Surtur, le dieu suprême, qui lui a confié le gouvernement des hommes. Surtur, le roi de la flamme, réside au plus haut du ciel, dans le palais Gimle, où il est entouré des Alfes et des génies. Sur les cippes runiques, Odin est figuré souvent, comme le Sérapis

[1] *Edda snorro præfat.*, c. X. — *Edda sæm., glossar.*, III, p. 724.

égyptien, par un serpent à tête d'homme. Ainsi que les Arabes et les Syriens, les Norwégiens croient que toute science est venue aux hommes par le serpent. Comme le Vischnou des Indiens qui descendit sous les eaux du déluge pour y chercher le Véda, Odin *Ofnir,* sous la forme du serpent, plonge au fond de l'abîme afin d'en rapporter le vase et la boisson de la science.

Que cette civilisation introduite dans le Nord par les dieux scandinaves ait une origine égyptienne, c'est ce dont il est difficile de douter. Une fort vieille légende y donne au soleil le nom d'Osiris, et ce fut aussi, dit-on, un des titres du premier roi de la Norwége : *Osiridis regis Norrigiæ meminerunt.* Rudbeck fait mention d'un autre Osiris dont la fille s'appelait *Havam (aba,* la mère). Les chroniqueurs du Nord, dans leurs généalogies royales, pas plus que les Grecs, les Perses et les Egyptiens, n'ont tenu compte des temps ni des pays, mais ils ont conservé, comme on voit, les mêmes souvenirs [1].

Pour Hérodote, la Scythie, c'est la région qui s'étend du Danube au Tanaïs, et même au delà, jusqu'à la Caspienne. Dans cet espace sont comprises beaucoup de nations très-distinctes de race, de coutumes

[1] *Snorro*, p. 56. — Ol. Rudbeck, *Atlant.*, c. V, 142, 107.

et, à des degrés divers, de civilisation, comme le remarque d'ailleurs le vieil historien avec beaucoup de sagacité. De son temps, il y avait deux nations principales : les Tauriens qui habitaient la Crimée à l'est et au sud, et les Gètes qui occupaient le territoire situé entre le Borysthènes et l'Ister ou Danube.

Ces peuples étaient déjà fort mélangés à cette époque et variaient du teint basané des Slaves au blanc vermeil de la race gothique, selon que l'élément libyen ou scythique dominait. Nous croyons cependant pouvoir établir ce fait capital que la nuance, d'abord très-foncée des générations qui se succédèrent autour de l'Euxin, alla s'éclaircissant à mesure que le départ des migrations éthiopiennes laissa la prépondérance aux Scythes de race blonde qui se multiplièrent rapidement et envahirent à leur tour non-seulement les contrées de l'Europe occidentale, mais encore une partie de l'Asie.

De même que la greffe sur un sauvageon donne naissance à un fruit perfectionné, ce croisement multiple a engendré le produit magnifique qui s'est appelé la race hellénique, sœur de la nation circassienne sans rivale pour la beauté physique. On sait que les Hellènes n'étaient point natifs du pays qu'ils habitent, et les traits de la race blanche jadis étaient bien plus marqués chez eux que de nos jours. Il y avait beau-

coup de blonds, surtout chez les Spartiates. Ceux-ci dépassaient les autres peuples par leur rudesse et leur amour pour la liberté. Tenaces et sérieux comme des Anglo-Saxons, il leur manquait cette fleur d'imagination qui est venue de l'Orient avec la rose, la pêche et le faisan, et par laquelle les Athéniens atteignirent le rang suprême dans les lettres et dans les arts.

CHAPITRE II

LES DIEUX CABIRES

I

Ab Jove principium, disaient les anciens, tout commence à Jupiter; mais ce Jupiter n'est pas, il importe de bien s'en convaincre, le Zèus des Hellènes, vainqueur des Titans et roi des Olympiens. Varron et Eusèbe prétendent que l'on pourrait compter jusqu'à trois cents dieux de ce nom. Les mythographes en mentionnent au moins seize, en admettant que les différents peuples, issus du rameau caucasien, aient parlé du même Jupiter. Or, tout porte à croire que, sous ce nom, qui identifiait le monarque ou le pontife avec la planète la plus radieuse du firmament, régna une dynastie commençant par le Jupiter Ammon, qu'on adorait à Thèbes d'Egypte. « Les Scythes, dit Hérodote, honorent Jupiter, qu'ils nomment *Papæus,* c'est-à-dire père dans toutes les langues,

Ils prétendent que la Scythie était autrefois un pays désert et que le premier homme qui y naquit, nommé Targitaüs, était fils de Jupiter et d'une nymphe du Borysthènes. Il eut trois fils, Lipoxaïs, Arpoxaïs et Colaxaïs, entre lesquels le pays fut partagé et de qui descendaient toutes les nations scythiques. Sous leur règne, il tomba du ciel, dans la Scythie, une charrue, un joug, une hache et une coupe d'or [1]. »

Cette fable indique, il semble, assez clairement la venue du nome céleste de Jupiter Ammon, son union avec les femmes du pays et les notions agricoles et industrielles dont les Scythes furent redevables à la tribu céleste.

Les Scythes se vantaient de leur origine. Idanthyrse, poursuivi par Darius, roi des Perses, et sommé de se rendre, lui répond que Jupiter est un de ses ancêtres, et que Hestia avait été reine des Scythes [2].

Les Scythes du Pont-Euxin adoraient aussi d'autres planètes. Mars paraît avoir été leur astre particulier, puisqu'ils n'élevaient de temples et d'autels qu'à lui seul. Ils le représentaient par un vieux glaive

1 Hérod., l. IV, 59, 5.

2 Hérod., l. IV, 127.

en fer planté au sommet d'une immense pyramide d'arbres coupés, et ils lui sacrifiaient des chevaux et des victimes humaines. Ce culte et cet usage révèlent le lien d'origine qui unissait les nations germaniques aux Scythes de la Tauride. Les Hermundures, confédération de peuples qui remplissait le centre de l'Europe, depuis l'Euxin jusqu'à la Baltique, adoraient Mars et lui immolaient leurs prisonniers. La même coutume existait chez les Huns [1]. A Rome, selon Varron, une pique plantée en terre représentait le dieu Mavors ou Mars.

Les Scythes de la Tauride appelaient la terre *Apia,* mère, et il est bien curieux que ce soit précisément ce nom qui, le premier, fut donné au Péloponèse. Ils nommaient le soleil *Souros,* comme les autres peuples d'Asie, *Hor, Our, Sourya.* Vénus Uranie portait, chez eux, le nom d'*Artimpata,* appellation qui offre un rapport marqué avec l'Artémis dorienne [2]. On sait que Diane, Vénus, Minerve, sont trois formes de la lune. Or, la Tauride fut sous la protection spéciale de cet astre et sous celle de l'étoile, sa fidèle compagne, qui s'appela Vesper, le soir, et Lucifer, le matin.

1 Ammien Marcellin, t. XXXI.

2 *Pata,* guerrier en cophte ancien, *Artimpata,* Diane ou Vénus guerrière.

Vénus, en grec, s'appelait *phosphoros*, et c'est sûrement de ce terme que procède le mot Bosphore, dénaturé par les mythographes pour expliquer l'enlèvement d'Europe par Jupiter transformé en taureau, ou, comme le suppose Eschyle, pour rappeler le passage d'Io, changée en vache par la colère de Junon.

La fable, au surplus, ne fait pas erreur en plaçant dans cette région un peuple du Taureau. Nonnus nous explique son origine dans ces vers : « Lorsque Bacchus rentra dans ses foyers, Astérius, au lieu de le suivre, s'établit dans la froide contrée voisine du Phase. Là, près du golfe des Massagètes, il habite au-dessous des genoux neigeux du Taureau céleste auteur de sa race, car il préfère à son pays la Scythie [1]. »

Ce symbole des pasteurs libyens du Caucase, apporté par eux de Memphis où l'on adorait le taureau Apis, accompagna leurs descendants en Asie et en Europe. On disait que le chef pélasge, Œnotrus, passa de Grèce en Italie, guidé par un taureau. Les taureaux à tête humaine des palais de Ninive marquent l'origine libyenne des Assyriens. Les mythographes racontent, en effet, que Bèlus, leur père, était fils de Jupiter et de la nymphe Libya [2].

[1] Dionysiaca, l. XL. — [2] Diodore, liv. II.

Un symbolisme sidéral très-important rangeait les races du Nord et du Midi en deux classes très-distinctes : les peuples du jour et de la nuit, les premiers sous le gouvernement du soleil, les seconds sous celui de la lune. La haute chaîne du Niphate, qui termine le Caucase au septentrion, semble avoir été primitivement la ligne de démarcation entre les Scythes de la lune et les Ethiopiens du soleil, ligne qui ne tarda pas à être franchie par les alliances et les conquêtes. Toutefois, chaque race, malgré ses immixtions avec la branche opposée, n'en resta pas moins fidèle à ce classement originel, bien des siècles après avoir quitté son pays natal.

Les provinces asiatiques qui obéissaient à l'autorité des Pharaons, se trouvaient, en général, beaucoup trop éloignées de la métropole pour être, de là dirigées avec promptitude et discernement. Il semble donc que, dès les premiers temps, il ait été pourvu à cette nécessité par l'établissement d'un vice-roi. C'est lui que les prêtres égyptiens, dans leur langage figuré, appellent Horus, fils d'Osiris et d'Isis. Isis, à tête de vache, aux cornes en croissant, est la mère du symbolisme compliqué qui se rapporte à la lune. Horus, qui fut probablement choisi d'ordinaire parmi les princes asiatiques, fut le vicaire du roi des rois, le roi-soleil d'Asie, comme l'indique, du

reste, son nom qui appartient aux idiomes asiatiques.

La résidence d'Horus fut vraisemblablement la Chaldée, appelée le pays d'Our ou de Hor. Ce titre embrassait à l'origine la Colchide, aujourd'hui Gouriel, la Géorgie que baigne le fleuve Kour, puis l'Arménie et le pays de Sour, la Syrie. Nous trouvons dans le Syncelle une preuve directe de ce que nous avançons : cet auteur répète, d'après Bérose, que le premier des dix rois chaldéens, qui régnèrent avant le déluge, s'appelait *Alorus. Al* est ici simplement la qualification de saint ajoutée au nom du souverain. Ce roi passait pour avoir été le fondateur de Babylone.

Les attributs hiéroglyphiques d'Horus indiquent ses fonctions et le rôle politique qui lui fut assigné : « Les yeux d'Horus, dit M. de Rougé, sont multipliés à l'infini et on y attachait un symbolisme très-étendu : l'œil droit se rapportait au soleil et l'œil gauche à la lune [1]. » Ce qui ne peut, il semble, s'expliquer autrement que par la surveillance que le régent d'Asie était tenu d'exercer sur les deux familles de peuples dont se composait son empire.

La science est parvenue, par la lecture des inscrip-

1 M. de Rougé, *Notice sur les monum.*, etc., p. 122.

tions et des rituels, à recomposer une théogonie égyptienne. Elle diffère peu de celle transmise par Manéthon. Toutefois, l'ordre des généalogies divines n'est pas partout le même. A Memphis, dont l'antiquité l'emporte sur celle des autres cités et qui paraît avoir été le point de départ du culte, l'engendrement initial se composait de quatre êtres primitifs : Kneph, Neith, Sevek et Pascht, deux masculins et deux féminins qui s'unissent et enfantent les huit grands dieux ou Cabires dont Phtah est le principal.

Kneph, selon Porphyre, est représenté avec un visage d'un teint foncé et peint en bleu. Il tient en main le fouet et le sceptre des rois et porte sur la tête l'aigrette de plumes [1]. C'est le même que Knouphis ou Knoum que l'on considère comme une des formes d'Ammon, générateur des dieux et des hommes. Kneph est parfois représenté modelant une figure humaine sur un tour à potier [2].

Lorsqu'on examine de près la théogonie égyptienne, on s'aperçoit qu'elle dut avoir principalement pour objet de consacrer le fait de la conjonction primitive des races. Les dieux sont avant tout des types généalogiques. La déesse Pascht est désignée

1 Eusèbe, *Præpar. evangelica.*

2 M. de Rougé, *Notice* déjà citée, passim.

sur les tombes royales de Thèbes comme la mère de la race asiatique, et elle porte le titre de *grande chérie de Phtah*. Or, celui-ci passait pour le plus ancien des dieux d'Egypte et Ra, père de la nation égyptienne, avait été, disait-on à Memphis, engendré par lui. Néanmoins, l'opinion la plus commune était que Ra s'était engendré lui-même, ce qui veut dire que le peuple du Nil tenait à se considérer comme le premier-né de l'humanité, mais que la croyance, en Asie, penchait du côté de Phtah. Justin hésite, en effet, à se prononcer sur la question de l'antériorité des Egyptiens sur les Scythes, et il admet que les deux races aient existé concurremment de tout temps [1].

Si nous ne nous trompons, la théogonie que nous venons d'exposer, exprime symboliquement l'union des races africaine et asiatique. Sev ou Seb, le Saturne des Grecs, caractérise les Libyens et les Ethiopiens, Pascht et Neith, Diane et Minerve, les familles scythes qui s'allièrent avec eux. Ces divinités initiales engendrent les Cabires qui furent d'abord au nombre de trois, puis de six. Ils avaient pour chef Phtah, auquel correspondent l'Hephaïstos des Grecs, le Vulcain des Latins, ainsi que les Patæques ou Pénates des Phéniciens.

1 Just. historiæ. l. II. c. 1.

Les formes grossières et quelque peu barbares des rites cabiriques, le caractère industriel qui en fait le fond et qu'on entourait de mystères, révèlent les débuts d'une société peu avancée dans les arts et naïve encore. Ainsi, les Cabires, plus anciens que les Olympiens, nous apparaissent comme les chefs principaux des tribus vassales de l'Egypte, gouvernant chacun une province, sous l'autorité supérieure de Horus, vice-roi d'Asie.

L'extrême petitesse de la stature attribuée au dieu Phtah, aux Patœques phéniciens et aux Cabires en général, conduit à penser que les colons égyptiens firent d'abord alliance avec la race diminutive que nous appelons aujourd'hui Finnoise et Laponne, et qui, suivant la tradition, vivait alors près de la mer Noire. Sa faiblesse physique rendit sa soumission facile, et les souverains de l'Egypte l'employèrent à extraire de la terre les métaux précieux. En effet, les légendes primitives des Finns ont rapport exclusivement à la métallurgie [1].

Plus tard, les Cabires furent pris parmi les tribus scythes et devinrent, à leur tour, l'objet des hommages de leurs peuples. Les outils, qu'on mettait aux mains de leurs images, marquaient le caractère

[1] *Kalewala*, trad. par Léouzon le Duc.

constructeur de ces dieux secondaires et la fonction particulière dont ils étaient chargés de l'exploitation des mines. Mais ils avaient, en outre, une mission de surveillance, et ils gardaient la frontière de l'empire asiatique des rois égyptiens contre les incursions des peuplades sauvages qui ne reconnaissaient point leur autorité. C'est ce double caractère qu'il importe de faire ressortir dans l'étude que nous allons faire de ces dieux primitifs.

II

La qualification uniforme des dieux gardiens qui fut attribuée aux Cabires, était, sans doute, la traduction du titre hiéroglyphique *kah-ous,* kousch, par lequel furent désignés les Ethiopiens établis dans les villes frontières de l'empire d'Osiris.

On a cherché, dans divers langages, le sens du mot cabire : Schelling, dans l'hébreu, trouve *chaberim,* dieux associés, Bochart, dans l'arabe, *cabir,* puissant, d'autres, dans le persan, *gabirim,* hommes forts. Ces étymologies sont insuffisantes, puisqu'elles sont puisées dans des idiomes qui n'étaient pas encore formés lorsque les Cabires régnaient. Il faut donc recourir à une langue plus ancienne. Cette appellation se compose, croyons-nous, de *ab* ou *kab,* père ou

chef, et de *ir*, vigilant en chaldéen, évidemment dérivé de l'hiéroglyphique *iri*, œil ouvert. Cabire signifie donc proprement : chef surveillant ou gardien.

Il fut un temps où une grande partie du territoire d'Asie était découpée par un vaste réseau de murailles contenant, dans leurs enceintes, non-seulement de grandes cités, mais des villages, des vergers, des champs cultivés, enfin des pays entiers ; on peut s'en faire encore une idée par la grande muraille de la Chine, dernier vestige du système défensif des premiers âges. Ces immenses constructions furent, au début, l'œuvre du génie égyptien. Les Grecs attribuaient à Sésostris un rempart qui s'étendait de Péluse à Suez, barrant l'isthme dans toute sa largeur, à peu près sur la ligne du canal pratiqué de nos jours. Les colonies coushites d'Asie jugèrent prudent de se retrancher derrière de fortes murailles, et les peuples nouveaux, à mesure qu'ils formaient des établissements, s'empressaient de se fortifier de la même façon. Les constructions pélasgiques de Grèce, d'Asie-Mineure et d'Italie, formées de blocs irréguliers, joints sans ciment avec une merveilleuse précision, furent le point culminant de cet effort.

La Transoxiane se partageait en plusieurs enceintes. Indépendamment de la frontière de Bacchus,

qui partait de la Caspienne pour se prolonger entre le Jaxartes et l'Oxus, la Soghdiane et la Bactriane avaient leurs murailles spéciales. Xénophon fait mention du grand mur de la Médie qui avait cinquante pieds de haut et soixante parasanges de longueur. Le Caucase était également coupé par plusieurs lignes de fortifications. Il y avait le grand mur qui séparait la Colchide des Abases que les Romains, bons juges en telle matière, appelaient *murus validus*. Un autre, situé à l'entrée de la steppe, avait pour but d'arrêter les incursions des Scythes du Tanaïs ; il s'étendait sur toute la ligne du nord-ouest à l'est, doublant la défense naturelle formée par les grands cours d'eau du Kouban et du Terek. Ce fut ce rempart que les Libyens, logés dans les cavernes du Niphate, étaient sans doute chargés de garder.

Les Russes, lorsqu'ils assiégeaient le Caucase que ses cimes inabordables et ses précipices à pic ont fait surnommer l'*Albordj* [1], la forteresse, ont occupé la même ligne dans un but inverse. Leurs postes,

[1] Il est intéressant, pour signaler la communauté originelle des idiomes, de remarquer que *bordj*, à la fois persan et arabe, est identique au *borg*, *burg* gothique et au *purgos* grec. De même, *gard*, dans la langue erse, correspond à *karth*, en phénicien, forteresse.

dont plusieurs sont des bourgs importants, ont dû prendre les mêmes positions qu'avaient tenues jadis les Coushites. Ils s'étendent de la mer d'Azof aux portes de Derbend, situées dans un défilé riverain de la Caspienne. Là, gardée par un fort, il y eut, dès une époque immémoriale, une porte de fer. Suivant la tradition arabe, le puissant roi Dhoul Carnaïn, le chef à la Corne, tandis qu'il parcourait l'univers, fit construire Derbend pour empêcher Gog et Magog de pénétrer dans le monde [1].

Une porte s'ouvrait dans le rempart de la Bactriane et une autre en Médie; celle-ci s'appelait *Pylæ Caspiæ*. La porte de Derbend, qui existe toujours, fut la plus célèbre. Les empires du sud ont été, de tout temps, intéressés à sa conservation. Sur les pierres du fort, sont gravés des caractères cunéiformes, de ceux que les Arméniens nomment *cousari*.

En lisant l'Avesta on s'aperçoit que les pères de la nation iranienne ont dû résider longtemps aux bords de l'Araxe, dans la région appelée aujourd'hui Azerbidjan et Ghilan. Il semble que le véritable théâtre des combats entre Ormuzd et Ahriman ait été le Caucase méridional. Près de la passe de Derbend, veillaient les *Darvands,* noirs génies, gardiens de la porte;

1 De Parseval, *Arabes sous l'Islamisme*, t. I.

auxquels les Amschaspands livraient sans cesse bataille [1].

Phtah, le dieu nain de Memphis est un Cabire; il tient dans ses mains le marteau et l'équerre. Son nom, comme le similaire hébreu, signifie, en hiéroglyphique, *celui qui ouvre* [2]. Phtah n'a rien de la race égyptienne et représente sans doute une famille asiatique. Vassal des régents de la Colchide, il veillait à la porte du Nord.

Héphaïstos ou Vulcain correspond au Phtah memphitique. Les mythographes racontent que Vulcain ayant épousé la nymphe Cabira, fille de Protée, le dieu-poisson, qu'on disait égyptien d'origine, engendra les six Cabires; Strabon les appelle les ministres d'Hécate, et l'épithète Anaktes leur était attribuée.

Les poëmes de l'Inde font fréquemment mention des huit *Lokapala,* dieux gardiens, qui veillent à la conservation de l'empire de Vischnou. Ils sont beaux et puissants, toujours prêts à défendre les hommes contre les Dityas malfaisants qui les persécutent. Le joli poëme de Nala les montre réunis en conseil pour délibérer à qui appartiendra une jeune princesse d'une beauté incomparable. Chacun d'eux est disposé à s'ap-

1 *Derbend,* en turc, corps de garde.

2 M. de Rougé, *Notice* déjà citée, p. 108.

proprier cette merveille, lorsqu'ils apprennent que le prince Nala en est épris. Nala est presque aussi beau qu'un dieu. Les Lokapala s'inclinent devant son mérite et conviennent d'unir les deux jeunes gens.

Les images des Cabires ont habituellement une clé à la main. L'on s'est souvent demandé ce que signifie un instrument bizarre que tous les Pharaons tiennent à la main, ainsi que les dieux, et que l'on est convenu d'appeler une *croix ansée*. Ce pourrait être une clé, emblème de la fonction de gardien des portes du monde égyptien. Rien, en effet, n'indique mieux le maître que d'avoir les clés de la maison.

Après Hephaïstos, les principaux Cabires furent Déméter ou Cérès, Perséphone ou Proserpine, Hadès ou Pluton [1]. Ils commandaient sur toute la ligne du Nord. Vulcain régnait sur les Libyens des monts Riphées, Pluton sur les Khemiri ou Cimmériens, Kérès sur les Scythes de la Chersonnèse. Il y avait trois Cabires hommes et trois femmes, en d'autres termes, trois chefs éthiopiens et trois reines scythes.

Le costume des Cabires, dans les effigies qui les représentent, révèle un pays froid ou au moins tempéré. Ils ont les larges braies, la blouse serrée au corps par le ceinturon de cuir que les Gaulois et les

1 Hérod., III, 37. — Strab., X, 472.

Germains ont conservées, ainsi que le bonnet phrygien commun aux Perses et aux Celtes qui l'appelaient *feltr,* d'où le vieux mot feutre. Ce bonnet, habituellement en peau, est en laine chez les habitants du midi de la France, chez ceux des Pyrénées et de la Sardaigne; c'est un héritage commun des Pélasges. Les caprices de la mode échouent contre l'immutabilité de ces signes nationaux. De temps immémorial, les Frisonnes portent un bonnet élégant où s'enroulent sur les tempes les cornes d'or du bélier d'Ammon.

Hécate, personnification coushite de l'Isis égyptienne et de la Diane taurique, figurait au premier rang des Cabires. Diodore raconte que ce fut le nom d'une reine de Colchide, fameuse par sa science dans la magie et qui fut mère de Circé et de Médée. Elle apparut à Jason avec une tête de cheval sur l'épaule droite, une tête de chien sur l'épaule gauche, ayant au milieu celle d'un lion, tenant à chaque main une épée [1]. Ces attributs étaient ceux des différentes peuplades réunies dans le Caucase et qui reconnaissaient la lune pour leur patronne. Hécate figurait devant la porte des maisons, couronnée de chêne, les bras enlacés de serpents, tenant en ses mains une

1 Orph., *Arg.,* 975.

clé, une lance et des cordes. Ainsi représentée, on l'appelait Phylax, gardienne. Orphée donne à Diane le surnom de *kleisin*, qui ferme [1].

Le dieu Pan, le plus ancien des Cabires, gardait les limites des champs. Hermès ou Mercure était placé en sentinelle aux coins des routes et des carrefours. On le nommait alors *enodios*, qui barre le chemin. Chez les Pélasges italiens, le premier dieu gardien fut Janus : « Il tient à la main, dit Macrobe, une clé et une verge, parce qu'il préside à la porte et surveille le passage [2]. » Janus, suivant M. Preller, est le dieu qui préside à toute entrée, à toute sortie, à tout commencement. Tout le symbolisme de Janus ou Hian [3] dérive de cette fonction [4]. Les deux faces qu'on lui prêtait indiquaient qu'il devait voir devant et derrière à la fois. On le fit même *quadrifrons*, c'est-à-dire regardant les quatre points de l'horizon, pareil aux quatre anges gardiens des Perses, dont l'un veille au nord, l'autre au sud et les deux autres à l'est et à l'ouest.

L'une des faces de Janus parfois est blanche et l'autre noire, ce qui a fait supposer qu'il fut la person-

1 Orph., *Hymn.*, 23.

2 Macrobe, *Saturnalia.*

3 Preller, *Dieux de l'anc. Rome.*

4 *Hians*, qui ouvre.

nification de l'année composée de jours et de nuits. On a pu l'interpréter ainsi aux temps modernes de Rome, lorsque le sens des symboles s'était perdu ; mais le Janus primitif eut certainement un tout autre caractère, et sa double couleur a dû figurer celle des deux chefs, éthiopien et scythe, qui régnaient sur la contrée où la race pélasgique prit naissance [1].

On disait que Janus était Scythe d'origine et qu'aidé des conseils de Saturne, il fit passer son peuple de la vie sauvage à la vie policée. Au surplus, Macrobe nous révèle l'influence égyptienne par le symbole qui caractérisait Janus chez les Phéniciens : c'était, dit-il, un serpent posé en rond et se mordant le bout de la queue. On reconnaît le Kneph ou Knouphis, symbole d'Ammon et le plus révéré des signes hiératiques de la vieille Egypte.

Anubis, le seul dieu primitif qui figure sur les tombes de Sakkarah, a tous les traits d'un dieu gardien. Il caractérise, croyons-nous, le peuple noir, docile et laborieux, que les colons d'Asie employèrent aux travaux des mines. En Egypte, son image était

1 La remarque paraîtra peut-être un peu minutieuse, mais, au point de vue des origines des langages, il est curieux de noter que, de même qu'au *Phtah* égyptien correspond le mot hébreu, *ouvrir*, à Pan correspond *pandere*, qui a le même sens. A Rome, la porte *Pandana* restait toujours ouverte.

aussi placée sur les portes, tenant une clé à la main; sa tête est souvent remplacée par celle du chacal, symbole du désert, ou par celle d'un chien, emblème de vigilance. Les anciens l'appelaient *latrator Anubis.*

Acusilaüs d'Argos comptait trois Cabires, dont les principaux furent Héphæstos et Camillus. Ce dernier est le même qu'Hermès. On nommait ainsi, chez les Romains, les adolescents attachés au service du flamine de Jupiter. Pacuvius qualifie Médée de *Camille des dieux.* Par un atavisme du langage, plus fréquent qu'on n'imagine, cette qualification sacerdotale s'est conservée dans le nom du vaillant Schamil, qui, en succombant dans sa lutte contre l'empire moscovite, a été, de nos jours, le dernier Cabire du Caucase.

Les Dioscures, Castor et Pollux, figurent aussi au nombre des Cabires. Ce qui, du reste, indique clairement qu'il s'agissait de chefs secondaires administrant les tribus, sous l'autorité d'un chef suprême, c'est que les mythographes les classent beaucoup moins parmi les dieux que parmi les *daïmonos* ou génies. Une glose de Photius les assimile aux Titans, qui furent, en effet, les Cabires éthiopiens sous le règne de Saturne.

Le culte des Cabires fut apporté dans l'Asie-Mineure et en Grèce par les Curètes et les Corybantes,

prêtres armés de Rhéa qui vinrent, dit Strabon, de la Colchide et de la Bactriane [1]. Leurs principaux établissements furent Lemnos, fameuse par ses forges, où se fabriquaient les armes recherchées par les chefs des clans hellènes. On y voyait, sur une hauteur, le temple circulaire des Cabires caché sous son voile rouge. C'est là, suivant la fable, que Vulcain avait été exilé par Jupiter.

Samothrace, appelée d'abord Mélite, comme plus tard le fut Malte, produisait du fer et, dès un temps fort reculé, on y fabriquait des anneaux magiques et des talismans dont il se faisait un commerce considérable. Là s'accomplissaient des mystères fameux auxquels la plupart des héros voulurent être initiés. C'était alors la forme de la science et l'on ne pouvait s'instruire que par ce moyen. Le prêtre initiateur ceignait l'adepte d'une ceinture de pourpre qu'il gardait toute sa vie. Les Dioscures sont vêtus d'une chlamyde de pourpre. Le rouge fut, nous l'avons dit, la couleur caractéristique des peuples coushites. Hérodote a remarqué que les Ethiopiens du Caucase, qui passèrent la revue de Xerxès, avaient le corps peint mi-partie de blanc et de rouge [2], rappelant ainsi

1 Strab., l. X, 472.
2 Hérod., l. VII, 69.

les deux races dont l'union les avait engendrés. La pourpre, si bien travaillée par les Tyriens et qui fut chez les Romains la couleur consulaire, devait peut-être cette préférence à une assignation originelle.

Le culte cabirique qui, croit-on, passa d'Italie dans les Gaules, y trouva sans doute des éléments propres à favoriser son développement, car on en rencontre les vestiges à une époque très-ancienne. Ce culte se compliquait d'une histoire de meurtre. Un des Cabires, Camilus ou Casmilus, avait été assassiné par ses frères. En Macédoine et à Thessalonique, on invoquait les Cabires avec les mains teintes du sang des victimes.

L'on célébrait aussi la fête d'une Cérès Cabire, amante de Jasion, le dieu-serpent, venu de l'île des Curètes. Encore une des mille formes du mythe de l'union de la race blonde avec les Ethiopiens. Les rites cabiriques se rattachaient, par Hadès, à ceux des enfers. M. Guigniaut a remarqué que le rouge était la couleur des puissances telluriques et des divinités de la mort chez les Egyptiens, à Messène et à Sparte.

La haute importance que les Cabires attachaient aux travaux métallurgiques est attestée par le marteau, les tenailles et l'équerre, dont leurs images sont habituellement accompagnées. Dans ce caractère, ils sont les chefs et les ancêtres des Corybantes, des

Dactyles, des Curètes, des Telchines qui enseignèrent aux populations asiatiques l'art d'exploiter les métaux.

Si l'on interroge les origines sémitiques, on s'aperçoit que, sous l'empreinte religieuse dont les a marquées le monothéisme, la tradition générale est conforme à celle des autres peuples d'Asie. Les auteurs chrétiens, aussi bien que les musulmans, les rabbins et les gnostiques, s'accordent pour reconnaître l'existence, aux temps primitifs, d'êtres supérieurs à qui l'Eternel confia la surveillance de la terre. On les appelait *Anges,* c'est-à-dire envoyés et *Egrégores* ou gardiens. Les Septante et les Pères de l'Eglise traduisent ce mot par *vigil, insomnis,* ce qui correspond par le sens à *iri,* l'œil ouvert des hiéroglyphes. Clément d'Alexandrie affirme que le Très-Haut, ayant divisé la terre entre les peuples, plaça les anges Egrégores dans les villes pour y commander et les garder.

La tradition n'est pas moins curieuse à étudier dans les légendes des Celtes et des Scandinaves, double rameau de l'arbre scythique. D'après les Triades gaëliques, les Celtes, Cambriens et Bretons eurent pour père un grand chef du nom de Hoël, qui vivait au bord d'un lac. Sa femme était la déesse Céridwen, l'Isis celtique; il eut d'elle un fils nommé *Avaghdhu,* c'est-à-dire le noir. Hoël, qui offre dans

son nom le même radical que le *Cœlus* latin, est qualifié de seigneur de Dyved, gardien de la porte de *Godo (god,* dieu) [1]. Il est décrit tenant à la main un sceptre et une clé, et son fils est surnommé *Cadraith,* la loi de l'enceinte. .

Les beaux travaux ethnographiques de M. Amédée Thierry ont jeté une vive lumière sur les origines des peuples celtiques, et il n'hésite pas à donner à plusieurs de leurs familles le littoral de l'Euxin pour berceau. Leur identité avec la famille gétique, qui peuplait cette région depuis le Danube jusqu'à la Caspienne, est incontestable.

En effet, au temps d'Hérodote, plusieurs nations du nord de l'Euxin portaient ce nom de Gètes qu'il faut prononcer *Ghètes.* Les Tyrigètes, les Thursagètes, les Massagètes ou grands Gètes appartenaient évidemment à cette puissante famille scythique désignée, sur les monuments égyptiens, par le nom de *Khéta* (peut-être du cophte *het,* arbre, la race de l'arbre). Cette appellation tient une place importante dans les inscriptions où sont racontées les guerres des Egyptiens en Asie. Si l'on cherche le terme correspondant dans les langues du Nord, on s'aperçoit tout d'abord que *gœt, gœttir,* signifie gardien, surveillant.

[1] Davies, *Mythol. of Druids,* t. I, 200.

Le radical de ce terme paraît être *gad, gadir,* qu'on retrouve en phénicien avec le sens de passage étroit, défilé. L'anglais *gate,* porte, grille, ainsi que le mot français *guet, guetteur,* en sont des dérivés [1].

Dans l'Edda, la défense d'Asgard, la ville des Ases, était confiée à Thor, surnommé le géant gardien, *gygiar gœttir.* C'est de là qu'il repousse les attaques des Jotuns. Ceux-ci, race distincte des Ases, sont noirs, savants en toutes choses et puissants comme les dieux. Leurs femmes sont d'habiles magiciennes. Elles composent des poisons qui donnent la mort et savent aussi des remèdes qui guérissent. Jotunheim est séparé du monde des hommes par une haute muraille. Ses habitants vivent dans des grottes, possèdent d'immenses troupeaux et de grands chiens qu'ils ornent de colliers d'or. On ne peut mieux décrire la Colchide, la terre de l'or, le séjour des Libyens, la patrie de Médée et de Circé.

La forme *pâla (pâ* en sanscrit, *tueri, custodire)* s'assimila au cophte ancien, *bâl,* exprimé hiéroglyphique-

1 Le même terme se dit *jetta* chez les Cattes, *jutton* en lapon, *jettina* en suédois, *jætta* en danois. — Pallas, *Voy. aux gouvern. mérid. de la Russie*, t. II, 131. — Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase*, t. V, 90. — Solin, c. XXIII. — Avienus, v. 740, 406.— *Edda Sæmunda,* t. II, 383; t. III.— Strab., l. XI.

ment par les yeux ouverts. Balhor personnifie les yeux d'Horus, Horus vigilant. *Bali* est le nom du seigneur des géants Asouras dans les poëmes de l'Inde. Le Baal phénicien se rattache, sans doute, au même ordre d'idées. Les Pélasges prononçaient *bel* d'où a découlé *vela* en espagnol, veilleur, sentinelle.

Les deux groupes aryen et sémitique offrent souvent, dans leurs vocabulaires, des radicaux témoignant d'emprunts mutuels et attestant une éducation commune sous les mêmes maîtres. Il n'y a donc rien de surprenant à retrouver, conservées sans altération dans le latin, ces syllabes hiéroglyphiques *custo,* gardien du monde. Il s'agit, bien entendu, de l'empire égyptien qui, à l'origine, embrassait le monde connu. Cette locution fut même usitée fort tard, puisque nous lisons dans Clément d'Alexandrie : *Per Ægyptum allegoricè significatur mundus* [1].

L'un des titres les plus usités dans les inscriptions des Pharaons est celui de *man, men,* signifiant celui qui est établi, le régent, le stabiliteur, pour employer le terme expressif des égyptologues. Or, c'est cette même syllabe qui sert à dénommer les patriarches fondateurs des sociétés antiques : Ménès en Égypte, Manou dans l'Inde, Mannus chez les Phry-

1 Clém. Alex., *Stromata.*

giens et chez les Germains, Menu en Chine, Minos parmi les Grecs; c'est partout la même qualification, *men-ous,* le régent, le chef gardien, celui qui mène.

L'on voit, en résumé, que la première partie de l'existence des sociétés d'Asie gravitait autour de cette fonction de gardien du monde, lorsque Libyens, Phéniciens, Scythes Iraniens, Celtes, Scandinaves et Pélasges, n'étaient encore que des tribus de pêcheurs, de cavaliers nomades ou de pâtres montagnards, vivant sous la domination d'un régent, vicaire du roi-soleil d'Égypte.

CHAPITRE III

LA RÉGION DE L'OR

Les Égyptiens, dès les temps les plus reculés, passaient pour être fort expérimentés dans les arts métallurgiques. Ils prétendaient en être redevables à Osiris et ils disaient que leurs premiers pères avaient commencé par se faire des outils et des armes en or pour combattre les animaux féroces et cultiver la terre. Ce métal fut, de tout temps, d'un usage commun en Égypte; les murs des sanctuaires en étaient revêtus; les trônes étaient d'or, les diadèmes et les bijoux trouvés dans les tombes sont, en général, d'or massif. Les cercueils en étaient couverts, dès les premières dynasties; on voit, au Louvre, des figurines d'or, remontant à des dates reculées, qui sont des chefs-d'œuvre de ciselure. Suivant les inscriptions, ce métal était extrait des mines de Niphaïat et de Cousch, c'est-à-dire de la Libye et de l'Éthiopie.

Les recherches des modernes n'ont point fait re-

trouver de traces de mines d'or dans la haute Égypte, et les Perses, les Grecs et les Romains n'auraient pas manqué d'exploiter une ressource aussi précieuse, si elle eût existé. Les Arabes, grands chercheurs de trésors, qui ont percé et pillé, dans ce but, toutes les pyramides de la haute et de la basse Égypte, n'ont entrepris, dans le sol, aucune fouille régulière. Pourtant, on a retrouvé les carrières d'où l'on tirait le granite qui servait à construire les temples et les colosses. Pour avoir fourni à une consommation aussi abondante que celle de leurs palais et de leurs temples, il faut que les Pharaons aient puisé à des sources autres que celles de l'Égypte et de l'Arabie, car il est plus que douteux que les mines du Sinaï aient pu y suffire.

Il y a de fortes raisons de croire que cet or provenait de la Libye et de l'Éthiopie du Nord, c'est-à-dire du Caucase. Tous les métaux s'y trouvent en abondance, et cette contrée offre des vestiges nombreux d'anciennes extractions. Le voyageur Reinegg, qui visita la Circassie, en 1781, rapporte que de riches filons d'or et d'argent s'y présentent sans qu'on les cherche, mais que les habitants ne savent travailler que le fer et négligent toute autre exploitation. Hérodote étend fort loin, au nord, les gîtes aurifères. Il raconte que, dans le pays des Massagètes, entre le

Don et le Volga, l'or et le cuivre abondent. Les Scythes emploient ces métaux à toutes sortes d'usages. Les brides, les mors des chevaux, les casques et les ceinturons en sont enrichis. C'est, d'ailleurs, dans cette région que l'historien grec place les gryphons gardiens de l'or que de grandes fourmis viennent dérober [1].

D'après les voyageurs, les gîtes aurifères se continuent à l'est de la Caspienne. L'Oxus, le Jaxartes, le Karasou contiennent des paillettes d'or dans leurs sables. Ctésias affirme que les mines d'argent de la Bactriane sont profondes. Mais le pays, par excellence, de l'or fut la Colchide.

Le Phase était célèbre par les pépites d'or que roulaient ses eaux, et, selon Strabon, les habitants les recueillaient en étendant des peaux de mouton en travers du courant. Procope mentionne les riches mines d'or et de cuivre qu'on trouvait chez les Soanes. Rien n'accuse plus clairement l'origine caucasienne des peuples helléniques que les termes dont ils se servaient pour nommer les métaux : les Chalybes ou Alybes, qui résidaient dans les montagnes, à l'angle sud-est de l'Euxin, étaient célèbres dans l'antiquité comme d'habiles forgerons; en grec *Kalubos*.

1 Hérod., l. IV.

signifie acier. Le mot *argourion,* argent, est synonyme de deux affluents de l'Araxe, l'Argouri et l'Aragwi, qui prennent leur source dans les monts d'Alybe où naît l'argent, selon Homère. Les mots *Colchos* et *kalkhos,* cuivre, sont identiques. Ce métal était sous le patronage de la Cypris des Grecs, comme sous celui de l'Athor égyptienne, divinité locale des mines de cuivre, dès la quatrième dynastie. Athor, par son teint clair et ses longs yeux, offre tous les caractères d'une déesse asiatique.

L'usage du cuivre fut apporté en Grèce par les Curètes et les Corybantes, que Strabon nous dit être originaires de Colchide. Pausanias rapporte que Chalcis d'Eubée prit ce nom des boucliers de cuivre que cette ville adopta la première.

Enfin, l'or, *aurum,* *αὖρος,* tient sa dénomination du pays d'*Our,* ancien nom de la Chaldée, Our-Casdim des Hébreux, autrement le pays du soleil.

Diodore raconte que les rois d'Egypte faisaient travailler aux mines, sous la direction d'un surveillant des métaux, les criminels et les prisonniers de guerre enchaînés par le pied. Gardés par des soldats étrangers qui ne comprenaient point leur langue, ces forçats creusaient sans relâche des galeries souterraines, éclairés seulement par une lampe attachée à leur front. On sait que c'est ainsi que les mythographes ont expli-

qué l'œil au milieu du front des Cyclopes employés à forger l'airain, sous les ordres de Vulcain.

Un égyptologue, M. Chabas, a déchiffré une inscription, dite *du Kouban,* où il est rapporté que Rhamsès II, encore très-jeune, s'étant rendu en personne dans le pays de l'or, fut informé, par le prince des Ethiopiens, que l'exploitation était suspendue faute d'eau pour désaltérer les mineurs. Le roi ordonna qu'un puits fût creusé, et l'inscription avait pour but de faire connaître cet acte aux peuples et à la postérité.

Ce pays de l'or, le Kouban, qui est un fleuve caucasien, et le prince de Cousch, nous conduisent, selon toutes probabilités dans les monts Niphates. Il n'est guère admissible, en effet, que s'il eût été question de l'Egypte, où le creusement d'un puits est chose ordinaire, on eût cru devoir transmettre ce fait, comme mémorable, aux générations à venir.

Noub, en hiéroglyphique, signifie or, et c'est le radical du nom d'Anubis, le dieu noir, souvent représenté avec la face dorée. Tout a un sens dans le symbolisme égyptien, et il n'est pas impossible que, chez un peuple aussi religieusement observateur du culte des ancêtres, Anubis ait été la personnification du peuple noir asservi aux travaux des mines du Caucase. Ce qui nous semble devoir confirmer cette idée, c'est qu'il est, avec Thot et Athor, l'introducteur ha-

bituel des mânes au tribunal d'Osiris, président du tribunal des Enfers. Or, ainsi que nous le démontrons plus loin, le siége primitif et réel des Enfers fut le Palus Méotide que dominent à l'Orient les monts Niphates.

Les Circassiens ont conservé la mémoire d'un roi forgēron, appelé Tliebsé, dont ils célèbrent la fête, chaque année, par des libations sur une hache et un soc de charrue. La Genèse, dès ses premiers chapitres, mentionne Tubal-Kaïn qui fut forgeur de toutes sortes d'instruments d'airain et de fer; selon Josèphe, Tubal est le père des peuples Géorgiens [1].

Il résulte de ces données que les Egyptiens, en s'établissant dans le Caucase, ne négligèrent pas les ressources métallurgiques de cette contrée, et en entreprirent l'exploitation sur une grande échelle, pour le service de la métropole. Les Cabires cophtes et éthiopiens dirigèrent et surveillèrent ces travaux dans la Scythie comme dans la Colchide. Hésiode dit que ce fut Scythès qui découvrit l'alliage du cuivre et qui fabriqua le premier l'airain. Diodore rapporte, de son côté, que les Dactyles apprirent de la mère des dieux Rhéa, personnification de l'Egypte sous le nom de Ré ou Rha, soleil, l'art de travailler le fer. L'abbé

1 Fl Josèphe, l. III.

Barthélemy a établi avec solidité que les premières armes des Grecs furent de cuivre, et que l'usage du fer, ayant été introduit vers le temps du siége de Troie, on se servit concurremment des deux métaux [1].

Les Dactyles avaient été d'abord prêtres d'Ouranos et de Rhéa, auxquels ils sacrifiaient, couronnés de chêne comme les Druides, puis ils furent eux-mêmes révérés comme dieux domestiques, semblables aux Lares et aux Pénates. Les Curètes ou Telchines naquirent d'Hécate et de Phoronée, c'est-à-dire du soleil et de la lune (*phourô,* soleil). Chassés de leur pays natal par un déluge immense, ils vinrent s'établir dans la Troade, sur l'Ida, dans les îles de la Grèce, entr'autres à Rhodes, où ils fabriquèrent les statues de plusieurs dieux, la faulx de Saturne et le trident de Neptune [2].

Nous arrivons ici au premier âge de la Grèce, par ces Curètes, à la fois prêtres, guerriers et artisans, et qui instituèrent dans la Samothrace les mystères cabiriques dont l'antiquité se confond avec les premières immigrations pélasgiques. Les Doriens, à leur arivée dans le Péloponèse, trouvèrent les Curètes

1 Barthélemy, Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XXV.

2 Diod., l. V, ch. XXXVII. — Pausan., *Elide,* ch. VII.

établis sur l'isthme de Corinthe et dans l'Elide. Ce qui achève, au surplus, de démontrer l'origine scythique de ces premiers occupants de la Grèce, c'est l'analogie de leurs rites religieux avec ceux du druidisme. Les chants conservés par les bardes gaëls affirment que le druidisme commença dans l'île sainte de Séon, « Séon à la forte enceinte, dont la porte est solide. Là le chaudron sacré est servi par neuf vierges qui célèbrent les mystères de Hu le Puissant. » Or ce sont précisément les mêmes termes dont se servent les anciens auteurs grecs pour désigner Samothraka, l'île sainte des Pélasges et centre principal des travaux et des opérations magiques des Curètes, des Telchines et des Corybantes. Ils l'appellent la *forte Saon*. Artémidore disait que, près de la Bretagne, il y avait une île où on offrait à Cérès Déméter et à Proserpine un culte semblable à celui de la Samothrace. Cette île est Sein ou Séon, fameuse par ses rites druidiques [1].

Ainsi l'ensemble des fables et des traditions des peuples asiatiques et européens vient confirmer l'opinion que, pendant une longue durée de siècles, le Caucase dut être la source aurifère abondante où

1 Strab., l. X, 472. — Lycophr. Alex, 77. — Davies, *Mythol. of Druids*, l. III, ch. VIII. — Strabon, l. IV, 198.

puisèrent les rois égyptiens pour décorer les temples et les palais des bords du Nil. Afin de s'assurer le monopole de l'exploitation de cette riche contrée, ils l'entourèrent de triples murailles au sud et au nord, y placèrent des chefs vigilants chargés de garder la frontière et firent des procédés métallurgiques une science mystérieuse, revêtue d'un caractère religieux, à laquelle on n'était admis que par l'initiation sacrée. De là les bruits de tout genre que le vulgaire accueillait avec avidité et mille contes merveilleux qu'on répandait sur cette région inconnue.

Les cosmogonies du Nord débutent toutes par des récits où la découverte et le travail des métaux tiennent la première place; les Sagas parlent souvent des Dwerg, qui habitent le creux des rochers où ils sont sans cesse occupés à extraire les métaux précieux, à les fondre, à les façonner. « — Par l'ordre des dieux, dit l'Edda, les nains furent condamnés à vivre sous terre. » Le *Kalewala,* livre cosmogonique des Finnois, raconte que leurs ancêtres, les Kawi, vécurent jadis dans le sud où ils avaient appris l'usage du cheval et du fer. Ils servaient alors des maîtres à cheveux noirs. Le père de leur race, Kawe Ukko, est nommé, dans les *Runas,* le forgeron éternel [1].

[1] Léouzon-Leduc, *Kalewala.*

Ce nom de Ukko, évidemment le même que le terme hiéroglyphique *Huk* qui, selon Manéthon, signifiait roi [1], ne laisse guère de doute sur le fait que la petite race finnoise, comme la grande race scythique, mère des nations germanique et celtique, fut à l'origine soumise aux souverains égyptiens et éthiopiens de la Colchide. Il y aurait à faire une recherche ethnologique fort intéressante sur la question de savoir jusqu'à quel point le croisement éthiopien avec la race *Finn* ou *Fenn* entra dans la composition des populations asiatiques du Midi, spécialement de la famille phénicienne; mais ce travail nous éloignerait trop du but que nous nous proposons. Il nous suffira donc de remarquer que la tradition primitive de l'or se mêle à tous les souvenirs primitifs des peuples d'Asie et d'Europe. Partout on retrouve la légende d'un prince habile forgeron, et d'un peuple de géants ou de gnomes condamnés, par une race supérieure, à vivre éternellement sous la terre, et occupés à la fouiller pour en arracher les richesses.

Partout enfin le symbole égyptien et éthiopien du serpent remplit la fonction de gardien des trésors. Chez les Grecs, il garde l'arbre aux fruits d'or des Hespérides et la Toison d'or de Colchos. Dans les lé-

1 Huksos, rois pasteurs. F. Josèphe, *contrà Apion*, c. v.

gendes du Rhin, le serpent Offnir se tient roulé sur le trésor des Niebelungen et le défend contre Sigurd, l'Hercule et le Jason des Germains.

En résumé, les fables cosmogoniques, les théogonies ou les généalogies par lesquelles débutent les traditions, s'accordent sur l'existence d'un peuple d'êtres supérieurs aux hommes, vivant cependant avec eux en commerce habituel, et dont les uns leur servent de guides et de protecteurs, tandis que les autres sont leurs ennemis. Les péris et les dives des Persans, les pitris et les devas des Hindous, les elfes, les fées, les gnomes des Celtes, des Germains et des Slaves, les ases et les jotun des Scandinaves, les anges, les égrégores et les diables des Juifs, les Oannès et les patœques des Phéniciens, les cabires, les telchines, les titans des Grecs et des Latins, les djinn favorables ou malfaisants des Arabes, représentent cette classe d'êtres médiateurs entre les hommes et les dieux. Une telle conception n'a pu se produire dans l'esprit naïf des populations primitives sans un fondement quelconque, car c'est trop présumer des ressources et de la précocité de l'esprit humain que d'y voir un ensemble systématique d'allégories morales et abstraites? L'homme sauvage est enclin à reconnaître un supérieur dans l'homme civilisé et à attribuer à ses inventions une cause et une portée surna-

turelles. Le charlatanisme aidant à la crédulité, il fut aisé aux prêtres égyptiens d'obtenir des populations scythiques une adoration superstitieuse. Envisagés à ce point de vue, les dieux de l'âge primitif ne seraient rien de plus que les chefs des nomes égyptiens et coushites considérés à travers le prisme grossissant de la vénération et de la crainte. Les justes et les bienfaisants, ce sont les Cophtes, premiers instituteurs de cette noble famille aryenne dont ils admiraient la beauté, la force et l'intelligence; les maudits et les persécuteurs, ce sont les Ethiopiens jaloux de la race rivale qu'ils voyaient grandir rapidement en puissance et les dépasser sur la route de la civilisation.

Ces impressions et ces souvenirs, recueillis et consacrés par les colléges sacerdotaux, reçurent, durant le long cours des siècles, du génie particulier de chaque peuple, une empreinte différente. Les régents des sociétés primitives sont, chez les Grecs, des sages et des héros; les Egyptiens en font des astronomes et des écrivains; chez les Hindous, ce sont des saints et des cénobites remplis de piété; les Hébreux, voués à la vie pastorale, en ont fait des patriarches et des chefs de tribus; enfin, le mysticisme des mages de la Perse les a transformés en personnifications du bien et du mal.

III

PÉLASGES ET HELLÈNES

III

PÉLASGES ET HELLÈNES

CHAPITRE PREMIER

UNE ATHÈNES ANTÉDILUVIENNE

I

Nous lisons, dans Hérodote, ce passage significatif : « Les Pélasges apprirent des Libyens à sacrifier au dieu Neptune [1]. » Ces mots donnent lieu à plus d'une réflexion : nous voyons, en effet, dans la chronologie de Manéthon que, dès la deuxième dynastie, les Libyens étaient soumis aux Egyptiens. Ne serait-il pas étrange alors que les Libyens, dont le pays était une annexe de l'Egypte, eussent transmis ce culte aux Pélasges, sans la participation de leurs maîtres auxquels Neptune est resté inconnu ?

1 Hérod., l. II, 50.

Cette communication n'a donc pu avoir lieu que par les rapports fréquents qui s'établirent dans la Scythie, entre les Libyens et les indigènes pendant les siècles qui suivirent la formation de la colonie. De l'aveu de tous les auteurs de l'antiquité, l'influence égyptienne pénétra profondément les sociétés pélasgiques dès leur début.

Diodore affirme que les Egyptiens se vantaient que les Athéniens étaient les fils d'une colonie de Saïs et avaient été longtemps soumis à des princes égyptiens. Erechthée en fut un et les Grecs lui durent la connaissance des mystères d'Eleusis. Les Athéniens tenaient aussi des Egyptiens l'habitude de jurer par Isis [1].

Les Pélasges, dit Hérodote, apprirent des Egyptiens les noms des douze grands dieux et les deux peuples reconnaissaient l'identité de la plupart des divinités qu'ils révéraient [2] : ainsi Pan s'appelait Khem en Egypte, Vulcain ou Hephaïstos était le même que le dieu Phtah, Hermès s'identifiait avec Thot, Déméter ou Cérès avec Isis, Apollon avec Horus, Minerve avec Neith, Diane Hécate avec Isis Hekté, Bacchus avec Osiris, etc. Les deux nations honoraient du même culte les Cabires, ces dieux mys-

1 Diodore, l. I, s. I.
2 Hérod., l. II, 50.

térieux du premier âge dont on a retrouvé la trace chez les Gaulois primitifs.

Pourtant, par une contradiction singulière, les dieux nationaux des Hellènes, Apollon, Diane, Junon, Vénus, Cérès, sont représentés, par les poëtes, comme blonds. C'est la nuance noble et l'épithète *xanthos*, fréquente dans Homère, qualifie les dieux et les héros. Minerve a les yeux bleus. La couleur blonde dominait parmi les anciens Grecs, surtout chez les Doriens. Rien de plus différent d'ailleurs de la théogonie symbolique et majestueusement compassée des Egyptiens, que la mythologie vivante et libre de la Grèce. Il faut donc renoncer, pour ces peuples, à l'idée d'une descendance de la souche unique égyptienne. L'ethnologie s'y oppose absolument. Est-il admissible, nous le demandons, que les Cophtes, au teint de brique ou chocolat foncé que nous montrent des peintures datant de quatre à cinq mille ans, et qui sont semblables, par les traits et la nuance, aux Cophtes de nos jours, aient pu devenir, trois siècles après l'arrivée de l'Egyptien Danaüs dans le Péloponèse, les blonds Hellènes que décrit Homère dans l'Iliade? Mais tout se concilie du moment que l'on reconnaît le mélange des deux races dans une contrée où la race blanche était autochthone et les races rouge et noire adventices. Leur union a pu modifier les traits et la

couleur, mais non changer le type fondamental. Ceux qui ont été témoins, dans nos colonies d'Amérique et d'Afrique, des transformations graduelles et presque régulières accomplies par le croisement des races noire, rouge et blanche, se rendront compte, mieux que personne, des effets du mélange prolongé des colons africains avec les Scythes, sur les rivages du Pont-Euxin. Ce mélange devait même être depuis longtemps accompli, lorsque les migrations pélasgiques passèrent de l'Asie en Grèce et dans les autres contrées de l'Occident.

Ainsi les premiers Libyens, qui épousèrent des femmes blanches, engendrèrent la famille éthiopienne, le Cousch de l'Ecriture et des inscriptions d'Egypte. De celle-ci naquirent les Pélasges dont les plus anciennes tribus eurent le teint rougeâtre qui caractérise les métis du noir ; c'étaient les frères de ceux que les Asiatiques appelèrent Erythréens, Phéniciens, Himyarites ou Edomites, dénominations qui, en des idiomes différents, ont toutes le sens de rouge [1].

A la suite de croisements multiples où la femme scythe, douée de l'attraction de la suprême beauté, apparaît comme la génératrice universelle portant en

[1] Il importe de remarquer que ces peuples se peignaient de vermillon, couleur héraidique de la race de Cousch ; c'est là, croyons-nous, la raison déterminante du nom collectif qui leur

ses flancs robustes l'humanité nouvelle, naît enfin la famille hellénique. Déjà les nations, devenues nombreuses, ne s'unissaient plus qu'entre tribus d'une même famille et s'éloignaient, soit par orgueil aristocratique, soit pour obéir aux prescriptions religieuses, des alliances étrangères. Les types variés des familles asiatique et européenne se fixèrent alors et, sauf les accidents d'atavisme, prirent définitivement les caractères qui les distinguent aujourd'hui.

Faute d'avoir aperçu nettement ces effets des croisements entre les principaux types humains, des écrivains de grande valeur ont été conduits à des interprétations erronées. Lorsque Justin rapporte que le scythisme régna pendant quinze cents ans en Asie, il ne veut pas dire que les Scythes barbares des bords de l'Euxin et de la Caspienne subjuguèrent les puissantes nations de la Babylonie et de la Syrie; mais il comprend, sous ce titre, les peuples dérivés des Scythes, quoique profondément modifiés par l'immixtion éthiopienne, qui régnèrent, en diverses parties de l'Asie, sous les noms de Mèdes, d'Assyriens, de Perses et d'Araméens.

Un ethnologue anglais, Pinkerton, dont le système

fut appliqué et qu'ils transmirent aux mers près desquelles ils vécurent; mer d'Azof ou Erythrée, mer Rouge ou d'Edom, et qui s'étendit aussi au golfe Persique.

fit, au commencement de ce siècle, une certaine impression dans le monde savant, a établi, à l'aide d'une masse considérable d'autorités, que toutes les nations de l'antiquité étaient d'origine scythique. Il n'a voulu voir que des Scythes partout, non sans raison, mais le fait capital du croisement des hommes du Nord avec ceux du Midi lui a échappé, et ses déductions ont dû aboutir forcément à l'absurde.

Le mouvement rapide et fécond des alliances entre colons et indigènes, dès le début de l'établissement égyptien au Palus Méotide, suppose une tutelle équitable et bienfaisante de la part des chefs qui prirent la direction des tribus. La mémoire de cette période de paix et de concorde resta profondément gravée dans les souvenirs de l'antiquité, et elle a traversé les siècles, empreinte d'un charme qui s'est accru par la triste comparaison des divisions et des guerres qui suivirent. Les mythographes qui, sous le voile de la fable, n'ont fait le plus souvent qu'enregistrer la tradition, appelèrent ce temps l'âge d'or. *Auros,* en grec ancien, c'est *aour,* soleil, dans les langues d'Orient. L'âge d'or n'est donc pas autre chose que le règne du soleil ou des fils du soleil. Ce qui achève de le démontrer, c'est qu'on disait aussi que ce fut le règne de Rhée, fille de Cœlus : or *Rhé* ou *Rha,* en hiéroglyphique, signifie soleil.

Arrien vit, à l'embouchure du Phase, une ancienne statue représentant la déesse Rhée couronnée de tours et entourée d'attributs symboliques. Sous les traits de la divinité pélasgique, l'antiquité, sans s'en douter peut-être, honorait ainsi l'Égypte, mère et institutrice des peuples.

Les Athéniens s'intitulaient Pélasges Cranaens. Puisque, comme l'affirme Platon, ils descendaient d'une des tribus échappées au désastre de l'Atlantide, on doit en conclure que leurs pères habitaient alors la Tauride avec les autres peuples de leur race, dans une partie du pays qui eut beaucoup à souffrir de l'irruption des eaux causée par l'effondrement de la grande île.

Un des plus doctes des Pères de l'Église, Eusèbe de Césarée, met ce point hors de contestation par une citation qu'il emprunte à un auteur dont les écrits ont été perdus pour nous : « — Les ancêtres des Athéniens, dit-il, furent en butte à la colère divine qui les frappa d'un déluge terrible accompagné de tempête et de grêle. Ils faisaient alors partie, avec d'autres peuples, d'*une colonie d'Égyptiens* [1]. »

1 Præsertim Athenienses Ægyptiacæ cladis partem aliquam subire verius erat quod Ægyptiorum coloniam habitos esse cum aliis, tum vero Theopompus in Tricareno commemorat.

(Eusebe, *Præparatio evangelica*, l. X, 10.)

Cet auteur est Théopompe, qui s'exprime ainsi dans un traité intitulé : *de Tricareno*. Or, cette appellation est précisément celle que le Palœphate donne à l'île où régnait Géryon, que, de son côté, Hérodote appelle Érythie et qu'il place par delà le Pont-Euxin, près des Colonnes d'Hercule. Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, ce ne peut être que la Tauride ancienne ou île de Kertch ; Eratosthènes applique à Erythie les épithètes de Boréenne et de Zéphyrienne. En effet, sur la côte qui borde le Bosphore, les géographes anciens placent une ville de Zéphyrium, et au midi un cap *Boreum*, aujourd'hui Ak Boroun [1].

II

« — Un jour, dit Platon, Solon engagea les prêtres de Saïs à parler de l'antiquité, et se mit à leur raconter ce que nous savons de plus ancien : Phoronée, Niobé, le déluge de Deucalion, leur postérité, supputant le nombre des années et essayant de fixer l'époque des événements. Un des prêtres les plus âgés lui dit : « Solon, vous autres Grecs, vous êtes tous jeunes d'intelligence, vous ne possédez aucune vieille

1 Strab., III, 148. — Arrien, *Périple de l'Euxin*.

tradition ni aucune science vénérable par son antiquité. En voici la raison : le genre humain a subi et subira encore plusieurs destructions par le feu et l'eau et des moindres par mille autres causes... Vous, Grecs, ne parlez que d'un déluge, quoiqu'il y en ait eu plusieurs avant celui-là, et que, de la plus belle, de la plus vaillante race qui ait jamais existé, vous n'en faites pas mention, bien que toi-même et tes compatriotes vous tiriez votre origine d'une des familles de cette race échappée au commun désastre. Vous ignorez tout cela parce que les survivants et leurs descendants demeurèrent longtemps sans avoir la connaissance des lettres. Autrefois, avant la grande destruction opérée par le déluge, la ville d'Athènes excellait dans la guerre et elle était renommée par la perfection de ses lois. »

La fable hellénique confirme singulièrement ces paroles des sages de l'Égypte : elle raconte que les sept Atlantides étaient des nymphes savantes qui épousèrent toutes des héros et qui donnèrent le jour aux principales nations de la Grèce, et même à des peuples barbares. Ce sont elles qu'on honorait parmi les astres du ciel sous le nom de Pléiades, πὲλειαὶ, prêtresses [1].

1 Diod., l. III.

Le terme hébraïque, que nous traduisons par déluge, a, selon M. Cahen [1], non-seulement le sens de bouleversement par les eaux, mais encore par la neige ou le feu. Il est donc fort présumable que le cataclysme où périt l'Atlantide fut compté parmi les déluges dont les peuples originaires du bassin de l'Euxin conservèrent le souvenir. Ce serait, suivant de grandes probabilités, le même que le déluge d'Ogygès, le plus ancien de ceux dont les Grecs avaient eu connaissance, et ce nom même en serait peut-être un indice d'une bien haute antiquité, car il remonterait au temps où la langue grecque n'était pas encore formée. Dans la langue de l'Edda, dite norrène par les philologues, laquelle doit être un composé barbare des idiomes primitifs de la Scythie, *gygur* signifie *crater ignivomis,* expression qui rappelle en propres termes la cause de la catastrophe [2].

Ogygès, suivant la fable, fut un fils de Neptune, c'est-à-dire un vassal du prince souverain des îles Atlantiques, et il gouvernait Athènes lorsqu'eut lieu un débordement qui dévasta l'Akté. Il épousa Thébé, fille de Jupiter, de laquelle il eut deux filles, Aoulis et Télsinia (les Æoliens et les Telchines, deux peu-

1 *Notes de la Genèse,* c. VII.

2 *Edda sæmunda, Lexic. mythol.,* t III.

ples pélasges), et deux fils, Cadmus et Eleusinus, qui représentent la branche phénicienne et coushite. Le mariage de la famille scythe avec les Egyptiens d'Ammon est clairement indiqué par ces appellations symboliques. Ogygès, pour prononcer exactement, *Ogoughès,* était un géant, ce qu'explique, en effet, le radical germanique *gwg* auquel correspondent le *gigas* grec et latin et le Gog et Magog des Perses et des Arabes, termes qui, pour eux, servaient à désigner collectivement les tribus barbares du Caucase.

Nous pensons donc qu'en présence des preuves qui précèdent, on peut, sans hésitation, assimiler le déluge d'Ogygès avec le cataclysme où disparut l'île Atlantide et avec la grande inondation qui, selon Strabon et Pausanias, ruina une ville du nom d'Athènes.

Si l'on en croit Platon, Athènes aurait été bâtie mille ans avant Saïs, ville du Delta égyptien, jadis appelée Tsân, dont la construction était attribuée aux Pasteurs, lorsqu'ils se rendirent maîtres de la basse Egypte. Tsân avait, selon la Genèse, précédé de cinq ans la construction d'Hébron par Abraham. L'invasion des Pasteurs remonte à vingt siècles avant notre ère ; Athènes existait donc trois mille ans avant cette dernière époque. C'est dire assez qu'il ne peut

être question ici de l'Athènes du Péloponèse, qui n'apparaît dans l'histoire qu'après le quinzième siècle.

Strabon constate également qu'il y eut une Athènes antérieure au déluge : « Près du fleuve Triton, dit-il, existaient, au temps où Cécrops régnait sur les Béotiens, trois villes : Athènes, Eleusine et Ogygie, qui furent détruites par les eaux [1]. » Pausanias affirme le même fait, mais il ne parle que d'Athènes et d'Eleusis, et attribue leur destruction à un débordement du lac Copaïs en Phocide ou en Béotie [2].

Guillaume de Humboldt a constaté le premier l'habitude où étaient les peuples anciens d'imposer les mêmes dénominations aux localités des divers pays dans lesquels ils s'établissaient. C'étaient leurs propres noms, ceux des tribus et des familles dont se composait la nation, qu'ils attachaient partout où ils allaient, aux villes, aux fleuves, aux montagnes. Ne voyons-nous pas la même coutume régner aux Etats-Unis, peuplés d'émigrants de tous pays qui ont transporté, comme les vieux Pélasges, les noms de leurs bourgades d'Allemagne, d'Irlande ou de France à la patrie nouvelle qu'ils ont adoptée? Il n'y a donc rien

[1] Strab., l. IX, 407.
[2] Pausan., l. IX, c. XXIV.

d'étonnant à retrouver une Athènes et même plusieurs Athènes en Crimée et dans le Caucase. Lorsque d'autres colonies venaient rejoindre la première, il leur semblait, en retrouvant des appellations familières à leurs aïeux, n'avoir pas quitté leur pays natal. La confusion qui en résulta entre deux contrées distinctes et qu'aucune tradition écrite ne venait démentir, devint, après quelques générations, une réalité pour les peuples de la Grèce, et ils crurent fermement que leur race était originaire des contrées qu'ils habitaient.

Les traditions rapportent qu'à la suite du déluge d'Ogygès, il se fit, parmi les populations, un grand mouvement d'émigration. C'est donc à cette époque qu'il convient de faire remonter la dispersion des premiers Pélasges et leur établissement dans le Péloponèse, les îles de l'Archipel et les contrées de l'Asie-Mineure. Les Lyciens, dit Diodore, passèrent dans l'Asie-Mineure, sept générations avant le déluge de Deucalion, soit deux cent trente-trois ans. Or, suivant quelques auteurs, il y eut un intervalle de deux cent quarante-huit ans entre les deux déluges. Le déluge de Deucalion étant le même que celui de Noé, et les auteurs sacrés fixant généralement sa date à l'an 2328 avant notre ère, le déluge d'Ogygès aurait eu lieu en 2576.

C'est donc pendant la période qui s'écoula entre la fondation de la colonie égyptienne au bord du Bosphore cimmérien et le cataclysme qui bouleversa les îles Atlantiques, que la tribu athénienne, née du mariage des colons africains avec la race blanche indigène, se trouva soumise à la domination des régents égyptiens. Platon l'atteste lorsqu'il dit que les prêtres de Saïs mêlaient souvent, dans l'histoire de l'Atlantide, les noms de Kékrops, d'Erichthonios, d'Erésichthon, premiers princes des Athéniens : « Ils y joignaient des noms de femmes, car alors les femmes partageaient les travaux des hommes. »

Cette égalité de la femme avec l'homme, qui la rend apte à la dignité de prêtresse et de souveraine, est le point important qui distingue profondément la race blanche des familles asiatique et africaine. Aussi Minerve n'est-elle point un mythe à nos yeux et représente-t-elle une reine Amazone, initiée à la culture intellectuelle de l'Egypte, et résumant d'avance en elle les hautes qualités d'esprit, de générosité et d'indépendance qui ont caractérisé la famille athénienne.

Kékrops, dit la fable, fut un patriarche égyptien qui vint s'établir dans l'Akté et y construisit un fort. Le nom de ce personnage s'identifie singulièrement avec celui de *Kékrophas,* peuplade qu'Orphée place au

Palus Méotide, auprès des Taures [1]. Ce chef épousa Agraule, fille d'Acté, en d'autres termes, une Amazone chasseresse, ἀγραὶ, reine des Aïolos ou Æoliens. Les populations scythes des montagnes accoururent en foule se ranger sous la domination sage et bienfaisante de l'étranger. Il leur enseigna à obéir aux lois, à honorer les dieux et à leur offrir en hommage des fruits et les prémices des moissons, au lieu des victimes humaines que leur immolait le sauvage Lycaon.

La population nomade que ce missionnaire de civilisation avait entrepris de policer eut pour dénomination particulière le vocable *As*. C'est, en effet, le nom d'une des anciennes peuplades du Bosphore cimmérien, que Pline appelle Ases ou Asiens, et dont le nom figure dans l'inscription votive que nous avons déjà citée : « Pairisadous, archonte du Bosphore, roi des As, des Méotes et des Thates. » Or, les historiens d'Athènes rapportent que le pays où cette ville fut primitivement construite s'appelait *Ias;* la Béotie, sur laquelle on disait que Kékrops avait aussi régné, portait également le nom de *Souas*.

La forteresse bâtie par Kékrops fut appelée *Astû*, et il la consacra à Saturne, dont le nom égyptien est

[1] *Argonaut.*, v. 1103 et seq.

Sev ou *Seb*. Le nom de *Sebastû* a désigné plusieurs cités fort anciennes : il y eut Sébaste de Cilicie, primitivement *Eleusa,* Sébaste de Cappadoce, près de l'Halys, d'abord appelée *Cabira*. Ce fut aussi le premier nom de Samarie, capitale du royaume d'Israël. Toutes ces cités appartinrent d'abord à la race coushite dont Seb ou Saturne fut le dieu spécial, comme Jupiter était le dieu national des Pélasges.

Faut-il retrouver le fort Sébastû de Kékrops dans le Sébastopol de nos jours, dont l'appellation aurait ainsi traversé cinq mille ans à peine altérée ? Cela n'est pas impossible, car il ne faut pas chercher ici Saint-Sébastien, qui n'offre aucun caractère local. Il y a tout lieu de croire que les préfets égyptiens et les chefs éthiopiens qui leur succédèrent ne négligèrent point d'occuper un port aussi sûr pour les navires et aussi avantageux comme position dominant le pays. Les environs de Sébastopol sont semés de grottes et d'antiquités de l'âge le plus reculé. Dans la vallée du Salghir, M. Dubois de Montpéreux a trouvé, sous un tumulus, des ossements humains avec des ornements en pâte verte, à damier, identiques à ceux que présentent les tombes égyptiennes. Chaque mort avait sur lui, soit le scarabée emblème de Phtah, soit le serpent replié en forme de Knou-

phis [1]. Lorsque des travaux sérieux de fouilles et d'explorations scientifiques seront entrepris dans la Crimée, nous osons affirmer que les plus curieuses découvertes récompenseront ces efforts.

En supposant, toutefois, que l'acropole de Kékrops s'éleva sur cette hauteur de Malakoff, dont la prise coûta tant de sang à nos braves soldats, nous n'en conclurons point que ce fut là le siége de l'Athènes primitive dont parlent Platon et Strabon. Les repères fournis par les écrivains anciens ne s'accordent point avec cette solution.

« Athènes, Eleusine et Ogygie, selon Strabon, étaient voisines du fleuve Triton. » Nous ne pouvons rien déterminer tant que nous n'aurons pas éclairci la double question de savoir ce qu'était Ogygie et où était situé le fleuve Triton.

III

Les écrits mythologiques font mention assez fréquemment d'Ogygie, dont Strabon fait une cité, mais que les mythographes représentent tous comme étant une île. Il n'est pas bien difficile d'en fixer la posi-

1 Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase,* t. V, p. 382

tion. Plutarque dit positivement que la fabuleuse Ogygie, qu'on cherche inutilement dans les tables géographiques, était située dans le Pont-Euxin, près du golfe Méotis, auquel elle ne le cède pas en étendue. Les habitants d'Ogygie, ajoute-t-il, prétendent que leur pays fait partie du continent, mais il est à croire plutôt que c'est une île, puisque l'eau l'entoure de tous côtés [1].

Ce ne peut donc être que la Crimée ou une partie de la Crimée. Rappelons-nous, d'ailleurs, l'itinéraire que suit Ulysse selon l'Odyssée : en quittant la demeure de Circé, dans l'île d'Æa en Colchide, il visite l'Hadès proche de l'Océan et du pays des Cimmériens, puis il est jeté par la tempête dans l'île d'Ogygie, où habite Calypso. Il aperçoit, en arrivant, la déesse assise au fond d'une grotte. Elle chante en filant avec un rouet d'or, auprès d'un feu de bois de cèdre. Or, sur la plage d'Europe du Bosphore cimmérien, un peu au sud de Panticapée (Kertch), s'élevait, dit P. Méla, un bourg fortifié, du nom de Nymphœum, bâti par Diane la reine des Amazones ; « on y voyait la grotte qu'avaient habitée les nymphes [2]. » Elle doit se voir encore, car la Crimée présente une infinité de cavernes naturelles

1 Plutarch., *Atlant.*, l. I, c. VIII.

2 *De situ orbis*, l. II, c. I.

et artificielles qui ont servi de retraite à de nombreuses générations.

Homère qualifie Calypso d'astucieuse fille d'Atlas; nous lisons dans le Timée que Neptune, ayant divisé l'Atlantide en dix parties, donna la meilleure à Atlas (at-el-As, le seigneur des Ases) et le nomma roi de ses autres fils, qui reçurent le titre d'archontes. Atlas se confond, dans les légendes de la Grèce, avec Ouranos ou Cœlus; c'est comme eux un roi civilisateur des hommes. Il est le frère de Japet, le plus ancien des ancêtres des Hellènes et le père des sept Atlantides, mères des nations pélasges. Atlas est un géant, signe qui caractérise son origine scythique. Il soutient les colonnes qui portent le ciel, par allusion sans doute aux stèles d'Osiris ou d'Hercule. MM. Nagelsbach et Gladstone le qualifient de gardien de la porte de l'Océan [1].

Mais l'île Ogygie n'était point la Crimée tout entière telle que nous la connaissons. Cette péninsule, qui ne tenait pas alors au continent, fut primitivement divisée en deux îles. La partie orientale, désignée aujourd'hui sous le nom de presqu'île de Kertch, était l'île qu'habita Calypso; ce fut aussi l'île Erythie

[1] *Homerische Théologie,* c. LXXX, 3. — Gladstone's *Homer,* t. I, p 222.

où régnait Géryon. Le bras de mer qui séparait les deux îles était précisément ce fleuve Triton, dont la mythologie fait si souvent mention et dont nous cherchons la véritable situation.

Diodore, en décrivant la grande île Hespérie, où les Amazones bâtirent la ville de Khéronnèse, ajoute que cette cité était située à l'ouest du lac Tritonide, qui prend son nom du fleuve Triton. Cet auteur fait remarquer ensuite que le fleuve Triton disparut entièrement par suite de l'écroulement des terres qui se trouvaient entre lui et l'Océan [1].

Minerve Athéné naquit, disent les mythographes, près du fleuve Triton, d'où lui vint son surnom de *Tritonia* et de *Tritogenia*. Ce fleuve et ce lac sont complétement inconnus dans l'Attique. Faute de savoir où le prendre, quelques auteurs ont donné ce nom de Triton au lac Maréotis, parce que ce lac est dans la Libye. Le Maréotis est bien connu. Sur ses bords s'élevait, au temps des Pharaons, la capitale des Libyens, *Marès Niphaïat;* mais jamais on n'ouït parler, dans ce pays, d'une ville d'Athènes. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher le fleuve et le lac dont nous nous occupons.

Pomponius Méla nous a laissé une description de

1 Diodore, l. III, 28.

ce cours d'eau : « Le fleuve Triton, d'environ 300 pas de largeur, est situé entre un golfe de la mer, dont l'étendue est de 100,000 pas, et un immense marais qui porte aussi le nom de Triton [1]. »

Ces indications, assez précises, nous permettront de reconstituer l'état ancien. La moins grande des deux îles dont se compose aujourd'hui la Crimée se relie à la terre principale par un isthme de quatre à cinq lieues de largeur. Cet isthme est formé de terres d'alluvion très-basses, et l'on reconnaît sans difficulté qu'il dut y avoir jadis à la place un bras de mer qui faisait communiquer la mer Putride avec la baie de Caffa, et dont la situation correspondait ainsi parfaitement avec la description de Pomponius Méla.

Le fleuve Tritonide fut sans doute comblé, comme le dit Diodore [2], lorsque la grande île qui occupait la moitié de la mer d'Azof disparut de sa surface. Les terres délayées, entraînées par l'irruption de l'Océan Scythique, furent poussées dans le canal qui devint un marécage, lequel, avec le temps, se dessécha et se transforma en un terrain solide.

On voit que Méla, qui vivait au temps de l'empe-

[1] *De situ orbis*, l. VIII, 7.
[2] Diod., l. III.

reur Claude, en croyant décrire une portion du globe existant, retraçait, en réalité, un état de choses disparu depuis vingt-cinq siècles. Sa description du monde n'est souvent qu'une compilation des écrits antérieurs, où figurent de fort anciennes traditions. A ce point de vue, elle est extrêmement intéressante.

Il résulte de la position du bras de mer appelé fleuve Triton que, si l'Athènes taurique en était voisine, ce ne peut être la Sébaste de Kékrops, située beaucoup trop à l'ouest dans la Crimée. Pour qu'elle eût été renversée par l'irruption des eaux, il fallait, en effet, qu'elle se trouvât non loin du canal de communication entre l'Euxin et la mer d'Azof. C'est donc dans les localités adjacentes que la recherche doit être circonscrite.

Au sud, sur la mer Noire, à peu de distance de l'entrée du Bosphore, s'ouvre la magnifique baie de Caffa, ainsi appelée de la ville qui s'élève au fond du golfe. Les anciens la nommèrent Théodosie, mais les Turcs et les gens du pays lui ont rendu son nom primitif qui, de même que Caffa ou Joppé de Palestine, révèle une origine égyptienne *(cupha, cophtos)*.

Pline a dit, d'une cité de Caffa, qu'elle était plus ancienne que le déluge : *Caffa antiquior inundatione ter-*

rarum [1]. Cette remarque ne saurait s'appliquer au port de Palestine qui paraît être beaucoup trop moderne pour avoir eu à souffrir du déluge, il ne peut donc être question que de la Caffa de la mer Noire. Les rabbins prétendent que Noé demeurait à Cupha lorsqu'il s'embarqua dans l'arche pour échapper au déluge, « dont l'eau sortait bouillante de terre [2]. »

Lorsque l'explosion d'un volcan sous-marin engloutit l'île Atlantide dans la région où s'étend de nos jours la mer Putride, les eaux se précipitèrent avec impétuosité et couvrirent les terres basses de la Tauride, dévastant les cultures, renversant les cités, entraînant les troupeaux et les hommes. Ceux-là seuls, dont l'attention avait été éveillée par les signes précurseurs d'une catastrophe, eurent le temps de préparer leur fuite et d'échapper à une mort certaine en se réfugiant, soit sur des vaisseaux, soit sur les montagnes.

A partir de Caffa, la côte méridionale de la Crimée, en allant vers l'ouest, se relève et, jusqu'au Criométopon, Front du Bélier, son promontoire le plus méridional dans la mer Noire, le littoral se développe sur une largeur de 10 à 12 kilomètres entre la mer et la

1 Pline, l. V, ch. XIII.

2 D'Herbelot, *Bibl. orient.*, Tabari, ch. XLII.

chaîne des monts Petrophil et Karabiyaïla qui l'abritent des vents du Nord. La température égale et tiède de cette partie de la Crimée en fait une des régions les plus favorisées du globe. Toutes les cultures y prospèrent; l'olivier et la vigne y croissent en abondance à l'état sauvage. L'on compte jusqu'à vingt-quatre espèces de raisins dans les vignobles du pays.

C'est l'Akté des premiers Athéniens, *Actæa Orythyia* (Erithyia), synonyme de beau rivage, qu'il ne faut point confondre avec l'Attique ακτικη, de l'Hellade. Le mot Akté dérive de *Hekté,* qualification égyptienne d'Isis ou la lune, dont les mythographes ont fait Hécate, la déesse nocturne des enchantements. Toute la contrée, ainsi que la race blanche scythique qui l'habitait, était placée sous l'invocation de la lune, comme la race rouge égyptienne le fut sous celle du soleil, dont elle se disait descendue. On sait que les sacrifices humains à Diane Taurique se prolongèrent fort avant dans les temps historiques. Le rivage d'Akté ou Hekté fut donc, à l'origine, le pays des peuples de la lune. Le vocable n'a même pas disparu de la contrée. L'ancien nom de Sébastopol était *Aktiar,* et celui de Balaklava, *Ctenunten Aktiar.* On peut en conclure que ce fut une appellation générique s'appliquant au littoral, depuis la forteresse de Ké-

krops jusqu'au fleuve Triton. Au delà, sur le Bosphore s'étendait l'Akté de Déméter ou Kérès.

En cheminant vers l'ouest, après Caffa, on rencontre le cap Kiik Atlama, probablement l'*Halmitis taurica* d'Arrien; on arrive ensuite au cap Méganome, puis à la baie d'*Iamani,* où est situé le bourg de Soudagh, à dix lieues de Caffa.

Or, d'après Arrien et Scymnus de Chio, qui ont tous deux décrit avec soin les côtes de la Chersonnèse, on comptait 200 stades ou 10 lieues de Théodosie à une ville du nom d'*Athenæum* qui, par conséquent, était située sur l'emplacement du bourg actuel de Soudagh. La proximité du fleuve Triton, l'identité des noms, sont de puissants motifs pour nous déterminer à fixer sur ce point la position de l'Athènes préhistorique.

Sans doute, il paraîtra extraordinaire que ce nom primitif ait pu se conserver intact jusqu'au temps d'Hadrien, par l'ordre de qui Arrien exécuta son périple de l'Euxin. On objectera aussi, avec raison, que des colons athéniens, venus à la suite de ceux de Milet, auront pu s'établir en ce lieu. Dès le cinquième siècle, Athènes eut des rapports commerciaux suivis avec la Crimée, et ses navires allaient y chercher les blés qui firent du Pirée un entrepôt général de céréales où la Grèce venait s'approvisionner. Il est

très-probable, comme l'indique la forme *Athenæon,* qu'un sanctuaire fut consacré sur ce point à Minerve Athéné, protectrice d'Athènes. Mais ce serait encore là une confirmation de notre proposition, puisque l'usage antique était de considérer comme saint le lieu où la nation avait pris naissance; un temple à Minerve ne pouvait être mieux placé que sur l'emplacement de la cité dont on lui attribuait la fondation.

Le mont Tchemenkaï, qui domine la baie de Soudagh, fut probablement le lieu où s'éleva la *demeure bien fortifiée d'Erechthée* l'Egyptien, que les auteurs ont confondue avec l'acropole de l'Athènes historique [1]. La fable raconte en détail la fameuse contestation qui eut lieu, entre Neptune et Minerve, au sujet de la ville d'Athènes, récemment bâtie ou réparée par la déesse, et à laquelle chacun d'eux prétendait avoir le droit de donner un nom. Les mythographes grecs, animés de l'esprit de partialité propre aux races et aux nations, ont omis d'expliquer sur quel titre Neptune fondait sa réclamation. Nous sommes mieux à même aujourd'hui d'en rendre compte. Platon nous a appris que ce fut Neptune (Potidon, seigneur de Put), qui régna le premier sur les îles

[1] Odyssée, l. VIII, v. 81.

Atlantiques et qu'il distribua le pays entre dix chefs, ses subordonnés. Le prétendant croyait donc posséder, à titre de fief héréditaire, le territoire où s'étendait jadis l'autorité des rois ses prédécesseurs. On assure même qu'Athènes s'était d'abord nommée *Posidonie*. Ainsi ce fut en vertu d'un droit légitime que le monarque libyen vint dans l'Akté planter hardiment son trident sous les murs de la cité nouvelle. Mais la fière Amazone, forte de sa lignée égyptienne et de son caractère de prêtresse, dont le serpent qu'elle portait, comme un éphod sur la poitrine, était le symbole, refusa de céder et porta le litige devant le tribunal des dieux. La contestation fut tranchée en faveur de Minerve.

Il n'est pas douteux que nous soyons ici en présence d'un événement historique et non d'un conte fait à plaisir. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ces faits n'ont aucun rapport direct avec l'Athènes de l'Hellade, car on se sent transporté dans une toute autre région, celle où s'est déroulé le cycle mythologique.

Selon la chronologie établie par les marbres de Paros, aujourd'hui déposés au musée national de Londres, le second roi d'Athènes, après Kékrops, fut Cranaos. Athènes comptait alors vingt mille habitants. Ce prince fut détrôné par Amphictyon, lequel

fut chassé à son tour par Erichthonios. Celui-ci avait été élevé secrètement dans le temple dont les filles de Kékrops étaient prêtresses. On le disait fils de Vulcain, c'est-à-dire de Phtah, le Cabire égyptien qu'on adorait à Memphis. Il institua des fêtes Athénées qui furent plus tard les Panathénées, lorsque, transportées dans l'Hellade, les Athéniens convièrent à leur célébration tous les peuples de la Grèce.

A ce roi succéda Pandion; de son temps, l'abondance des grains et du vin fut si grande, qu'on disait que Cérès et Bacchus étaient venus dans l'Akté. Après lui, régna Erésichthon. Ce prince entreprit de faire abattre les épaisses forêts qui couvraient le pays, mais les prêtres de Cérès s'opposèrent à ce qu'on portât la cognée sur les arbres consacrés à la déesse, et, pour le punir de son sacrilége, il fut pris d'une faim dévorante qui le fit se ronger lui-même.

Le sixième successeur de Kékrops fut Erechthée, qui vint d'Egypte, probablement du pays d'Our ou d'Arménie, apporter des blés dans l'Akté, en un temps de grande disette. La reconnaissance des habitants le fit roi du pays. Il eut à soutenir une rude guerre contre Eumolpe, roi d'Eleusine et prêtre de Neptune. La victoire resta à Erechthée, mais Neptune irrité, dit la fable, le frappa de la foudre. Le dieu entr'ouvrit la terre de son trident, et Erechthée fut en-

glouti vivant dans un abîme. Le roi d'Eleusine périt aussi dans cette catastrophe.

Sous la forme symbolique habituelle aux récits mythologiques, il n'est pas difficile de reconnaître ici les indices de l'ébranlement sous-marin par lequel Athènes, Eleusine et Ogygie avaient été renversées. Que cet événement soit le même que le déluge d'Ogygès, premier roi de l'Akté, et qu'il se confonde avec le désastre de l'Atlantide, et avec cette autre catastrophe dont les Athéniens furent victimes au temps où ils faisaient partie d'une colonie d'Egyptiens, c'est ce qui nous paraît réunir toutes les probabilités. Ce sont autant de variantes de la relation d'un même événement, qui passèrent rapidement de bouche en bouche jusqu'aux extrémités de l'Asie. Les Egyptiens en furent les premiers informés ; il n'est donc pas surprenant que les prêtres de Saïs, dans le récit qu'ils firent à Solon, aient mentionné les six rois antédiluviens d'Athènes que nous venons d'énumérer, et l'on ne peut qu'admirer la singulière exactitude des renseignements énoncés dans le Timée et le Critias.

Platon ajoute que la catastrophe où périt la grande île survint à l'époque d'une guerre entre ceux qui habitaient au delà des Colonnes d'Hercule et ceux qui vivaient en deçà. En considérant la position, par

rapport à la Grèce, ceux qui attaquèrent les Athéniens venaient du rivage oriental du Bosphore, c'est-à-dire du Caucase et des îles des Cimmériens et d'Ammon; c'étaient donc des Coushites, fils des premiers Atlantes, dont Neptune était roi, qui entreprenaient de déposséder les Pélasges scythiques de leur territoire. Tandis qu'ils combattaient sur le Bosphore, l'éruption du volcan sous-marin éclata et engloutit vainqueurs et vaincus.

CHAPITRE II

LES MIGRATIONS

Ce serait méconnaître l'importance du grand cataclysme dont nous avons recherché la cause et les effets, que de le considérer seulement au point de vue d'un phénomène géologique de plus à inscrire au livre du Cosmos; c'est aussi et surtout une page d'un intérêt capital dans l'histoire des sociétés, le chapitre initial au delà duquel on n'entrevoit que nuit et confusion, mais d'où tout découle et qui intervient, comme facteur principal, dans la destinée des peuples. Durant la période des religions, le déluge a été élevé à la puissance d'un mythe; c'est un acte direct de la volonté divine. Selon la science, nous avons vu dans quel sens ce phénomène doit être apprécié. Aux yeux de la philosophie, il apparaît comme un des agents les plus actifs de la civilisation, puisqu'il contraignit la race intelligente et belle, qui prit naissance au nord de l'Euxin, à abandonner les lieux où elle commençait à se trouver à l'étroit, pour

se mettre en quête d'une région plus favorable au développement de ses facultés.

Chassées des îles Atlantiques et du territoire confinant à l'Océan Scythique par les perturbations formidables que nous avons décrites, les tribus pélasges se réfugièrent d'abord dans les montagnes où elles ne purent séjourner longtemps. Descendues en Arménie, elles passèrent dans l'Asie-Mineure, puis, après une longue série d'étapes, les tribus, devenues nations, vinrent se grouper aux bords de la mer Egée, s'éparpillèrent dans les îles de l'Archipel et peuplèrent la Thessalie, l'Hellade et le Péloponèse. Ce fut dans cette admirable situation, qui n'a point encore sa pareille dans le monde, que la plus richement douée des familles humaines cultiva les notions qu'elle avait reçues de ses pères égyptiens, et les perfectionna, en les marquant du sceau de son libre génie.

Pour l'Asie-Mineure et la Grèce, on constate deux périodes distinctes de grandes immigrations. Elles correspondent, croyons-nous, aux deux déluges primitifs. Après celui d'Ogygès, où disparaît l'Atlantide, s'accomplit le vaste mouvement qui conduit les Pélasges dans les régions de l'occident et du sud de la mer Noire : « Pélasgus, fils de Neptune, dit la Mythologie, partit avec ses frères Akhaïos et Phtios et

vint se fixer dans le pays qui fut plus tard le Péloponèse, et qui prit alors le nom de Pélasgiotide. »

La fable et l'histoire s'accordent pour raconter que les Héliades, fils du soleil, les Cyclopes, fils de Neptune, les tribus métallurges des Telchines, des Dactyles et des Corybantes, celles des Curètes, venus de la Colchide et qui donnèrent leur nom à la Crète, et bien d'autres peuples compris aussi sous ce titre générique de Pélasges, avaient été chassés de leur pays natal par de terribles inondations où de grandes multitudes périrent [1]. Il en fut de même de Dardanus, père des Phrygiens et fondateur d'Ilion, et des Cariens, et des Pamphyliens, qui étaient partis de l'Erythrée où ils avaient habité avec les Curètes [2]. Xanthus, fils de Triopas, entra dans l'Asie-Mineure sept générations ou deux cent trente-trois ans avant Deucalion. C'était un des cinquante fils de Lycaon qui avaient été également contraints d'abandonner leur pays pour aller fonder au loin des colonies, par suite d'un déluge qui eut lieu sous le règne du dernier d'entr'eux, Nyctinus, contemporain d'Erechthée, roi d'Athènes.

Il est notoire que les premiers auteurs qui entre-

1 Diod., l. IV, ch. XXXVII

2 Pausan., *Elide*, ch. VII.

prirent de rassembler les traditions éparses des nations Hellènes, pour en composer un récit méthodique, Ephore, Callisthènes, Anaximène de Lampsaque, Timée, dont les écrits, perdus pour nous, ont servi de matériaux aux écrivains postérieurs, n'osèrent pas pénétrer dans la période mythique, tant à cause du vague des notions que du voile religieux et surnaturel dont elle était entourée. Dès lors, ne tenant compte ni des généalogies héroïques, ni des royaumes d'Argos et de Sicyone antérieurs à Deucalion, ils commencèrent leurs chroniques à partir de l'établissement dans la Phocide de ce roi de la Scythie, duquel ils ont fait descendre les rois et les peuples, à peu près comme des fils de Noé sont issues, selon la Genèse, les nations de l'Asie.

Avant que deux générations se fussent succédées, l'épouvante inspirée par le premier déluge s'était dissipée par degrés. Les campagnes de la Chersonnèse se repeuplèrent et les villes furent relevées. Puis, après moins de deux siècles et demi, le débordement se reproduisit dans des proportions plus colossales, entraînant de nouveaux désastres. A la suite de ce second déluge, les tribus Hellènes partent à leur tour et arrivent dans la Thessalie où elles fondent, entre l'OEta et le Parnasse, quatre villes *Bœum, Cuthinium, Acupha* et *Erinéum*. Dans cette contrée, existait

déjà l'oracle pélasgique de Dodone, dédié à Jupiter, et que desservaient, selon Hérodote, des prêtresses noires venues de la Libye [1].

Cette immigration mémorable des tribus Hellènes est caractérisée, dans les légendes antiques, par l'apparition des éponymes Xuthus fils d'Hellen et de ses frères Akhaïos, Ion et Doros. Ces peuplades étaient parties, très-vraisemblablement, de l'extrémité ouest de la Crimée. Refoulées, par le débordement, dans les montagnes du sud de la péninsule, elles les quittèrent au cap Turkhan, pour s'embarquer sur des pirogues et des radeaux, à l'aide desquels elles traversèrent les cinquante lieues qui les séparaient des bouches du Danube; de là, elles passèrent dans la Thrace, puis en Thessalie. Ce fait primordial est resté ignoré du savant auteur des *Doriens,* Ottfried Muller. Malgré sa profonde érudition, le point de départ de ses recherches ne pouvait le conduire à cette notion. Il n'est point douteux, cependant, que les Doriens aient eu le même lieu d'origine que les Athéniens. Hérodote dit positivement que les Doriens descendaient de Persée, époux d'Andromède, fille de Képhée, prince des Ethiopiens (*Éphé,* roi-ciel), et il ajoute que la tradition de ce peuple portait qu'avant

[1] Hérod., l. II, p. 54.

Persée, ses ancêtres avaient eu pour souverains des rois égyptiens [1].

Artémis, la Diane dorienne, patronne de la nation, avait, parmi ses surnoms, celui d'*Æthiopaïda.* On voyait à Sparte, dit Pausanias, sa statue en bois taillée sur le modèle hiératique des figures égyptiennes, et l'on disait qu'elle avait été apportée de la Tauride [2].

Il n'est pas inutile de remarquer que *Doridas* ne diffère de *Tauride* que par l'accentuation plus forte du dialecte dorien qui changeait le τ en δ. Quant au sens de ce terme, il est emprunté vraisemblablement au cophte ancien où *tôr* signifie rouge, *tôr-id,* le pays rouge ou des hommes rouges. C'est l'équivalent d'*Erythie* et d'Erythrée qui avaient le même sens.

La conservation de ce vocable primitif est moins extraordinaire que celle de plusieurs des désignations originelles des clans pélasgiques qui ne se sont point effacées du sol de la Crimée. La grande carte russe de cette contrée, reproduite en France lors de la guerre de 1855, et où sont inscrits les moindres villages, mentionne, en plusieurs endroits, l'appellation *Akaï* que l'on retrouve également sur le littoral

1 Hérod., l. VI, 53, 54, 55.

2 Pausan., *Laconie.*

d'Abasie, dans le Caucase. Les géographes anciens y plaçaient une ville d'*Akaïa,* dont M. de Montpéreux a reconnu les fondations cyclopéennes. *Arghin*, qui a servi sans doute d'étymologie aux Argiens, comme *Akhaï* aux Achéens, est fréquent parmi les bourgs voisins d'Iénikalé. Enfin *Cuth* (d'où Xuthus) s'y rencontre quatre ou cinq fois ; c'est évidemment le *Cush* sémitique. Cette dénomination s'appliqua, dès une haute antiquité, à la Colchide, dont la capitale actuelle est Kutaïs : l'Argonautique d'Orphée qualifie Médée de *Kutaïda,* et le roi Æétès, apostrophant Jason du haut de son char, lui demande ce qu'il vient faire dans la terre de Kuthaïs. On voit que rien ne s'oublie dans ces pays presque constamment plongés dans une demi-barbarie, tandis que, par leur progrès incessant, les grandes sociétés d'Occident effacent continuellement le passé.

Diverses localités du nom d'*Aténi* et d'*Atana* se retrouvent dans le Caucase, en Mingrélie, en Géorgie. Elles marquent les stations du voyage de la tribu pélasgique, alors obscure, dont la postérité devait un jour remplir le monde de sa renommée. Les Athéniens figurent, dans les récits des mythographes et des historiens, sous l'éponyme de Ion, père des Ioniens, qui vint en Grèce avec ses frères Akhaïos, Xuthus et Doros. Ce patriarche de la famille io-

nienne était, selon la fable, le fils d'un héros de l'Akté, nommé Garghétios, qui fut obligé de quitter son pays pour aller s'établir dans l'Élide. Ce nom est aussi celui d'un chien redoutable de Géryon qu'Hercule tua, lorsqu'il s'empara des magnifiques troupeaux de bœufs de ce roi de l'île Érythie. Ces indications nous ramènent donc encore dans la Tauride, et l'Akté, où résidait Garghétios, ne peut être que l'Aktiar, ce beau rivage qui s'étend du cap de Sébastopol jusqu'à Caffa.

Une coïncidence remarquable va fixer nos doutes : la nation circassienne, suivant ses propres traditions, est native de la Crimée d'où elle passa dans le Caucase à une époque inconnue. Son nom ancien est *Kerkéti;* elle est désignée ainsi par les auteurs les plus anciens [1]. Or, les lieux ont conservé ce nom, et tout le pays, à l'ouest de Sébastopol, entre le Belbek et la Katcha, s'appelle encore Kerkéti. Le premier de ces fleuves a porté longtemps le nom de *Kabarta,* par lequel les chefs circassiens se distinguent pour marquer la haute antiquité de leur race ; ils s'intitulent princes de la Kabardah.

Il est bien curieux que Minerve Athéné, la déesse aux yeux pers, ait, parmi ses surnoms, celui de *Ka-*

1 Pallas, *Voy. dans la Russie méridionale.*

bardiensis. Il n'est rien, que nous sachions, dans les localités de l'Hellade, qui se rapporte à cette dénomination. Peut-être marquait-elle, dans l'Akté taurique, la frontière occidentale de son royaume, comme la qualification de *Tritonia* la délimitait à l'orient. Quant au héros Garghétios, père de Ion, il est, à coup sûr, la personnification de la tribu *Gherghéti* ou Kerkète. Les Circassiens se rapprochent de l'ancienne famille hellénique par une foule d'affinités morales et physiques; c'est le même type de beauté extérieure, le même esprit de générosité et d'indépendance. Tandis que les Hellènes, transportés aux bords de la mer Égée, s'enrichissaient par le commerce et la guerre, et que leur génie s'épanouissait librement dans une magnifique floraison, les Circassiens, enfermés dans leurs montagnes stériles, sont restés pasteurs et pillards. Ce dernier instinct s'est même réveillé chez les Grecs depuis qu'ils sont retombés dans une demi-barbarie par leur asservissement aux Turcs; les Klephtes des défilés de la Laconie ne le cèdent pas aux Tcherkesses, coupeurs de chemin, du Caucase.

Indépendamment des grands mouvements de peuples signalés par l'émigration simultanée des Kuthiens, des Achéens, des Ioniens, des Doriens, et par l'entrée, au quinzième siècle, des Danaëns et des Cad-

méens, il y eut, depuis cette dernière époque jusqu'au douzième siècle où eut lieu le siége de Troie, de nombreuses immigrations soit individuelles, soit par groupes. La navigation, comme le démontre l'expédition des Argonautes, s'était assez perfectionnée pour qu'un patriarche et sa famille, un chef de tribu, accompagné de ses clients, fussent à même d'équiper un ou deux navires dans quelque port de la Tauride, et de se rendre directement en Grèce où ils abordaient habituellement dans l'île de Scyros, dont le rivage s'offre le premier à ceux qui sortent de l'Hellespont. Une sorte de filtration continue s'établit ainsi entre la Chersonnèse et la Grèce et déversa, par degrés, la population de la première de ces contrées dans l'autre.

La légende fabuleuse des guerriers dont les fils prirent part au siége de Troie, tels que Tydée, Oïlée, Télamon, Pélée, se termine invariablement par un exil que motive une faute ou un crime involontaire; pourtant les mythographes ne se doutent pas du lieu d'où ils sont partis. La similitude des dénominations de localités dans les deux pays, et la profonde ignorance géographique de ces conteurs leur a fait supposer que les héros, dont ils répétaient l'histoire, avaient passé d'une ville de la Grèce dans une autre. Mais nous possédons un renseignement positif, con-

cernant le plus illustre des vainqueurs d'Ilion, qui apporte, sur ce sujet, une clarté suffisante.

Le préteur Arrien, qui visita, au nom de l'empereur Hadrien, le littoral du Pont-Euxin, nous a laissé un récit de son périple dont l'exactitude ne laisse rien à désirer. Un fragment, cité par Léon le Diacre [1], nous apprend « qu'Achille, fils de Pélée, était de famille scythique et né à Myrmekium au Palus Méotide. Chassé de son pays par ses compatriotes, à cause de son arrogance et de sa cruauté, il vint s'établir en Thessalie. Sa manière de se vêtir, ses cheveux roux et ses yeux bleus attestaient assez son origine. »

En effet, la couleur de sa chevelure lui fit, dit-on, donner le nom de Pyrrha, lorsque, déguisé en fille, il vint à Scyros chez le roi Nicomède [2], et il transmit à son fils Pyrrhus ce signe de sa race.

Les indices fournis par la fable qui s'est implantée sur la chronique héroïque d'Achille, confirment pleinement ce renseignement. Sa mère Thétis est une Néréide, fille de l'Océan; elle baigne son fils, suivant

1 *Hist.*, l. IX, ch. VI.

2 Homère ne parle pas de cette aventure; elle a été ajoutée à la légende par les écrivains postérieurs à ce poëte, de même que la fable de l'invulnérabilité du héros. Il est, en effet, blessé par Astéropœus au chant XXI, v. 170 de l'*Iliade*.

le rite des purifications, dans l'eau du Styx, lequel, comme on le verra au chapitre suivant, n'est autre que le fleuve Kouban qui aboutit au Palus Méotide. Il est élevé, jusqu'à l'âge de quinze ans, par le centaure Chiron, dont la tradition vante le savoir en chirurgie et en astronomie [1]. C'était un chef des Scythes Taures qui tenait de la tradition égyptienne ses connaissances médicales. Nous voyons, dans l'Iliade, qu'un chirurgien égyptien, Païéon, est appelé à l'honneur de panser, dans l'Olympe, les plaies des dieux blessés au combat sous les murs de Troie.

Pélée Æacides, descendant d'Éaque, roi des Myrmidons, petit peuple belliqueux né d'une métamorphose de fourmis en hommes, émigra en Thessalie pour avoir eu le malheur de tuer, sans le vouloir, son père à la chasse. Il débarqua dans ce pays, à la tête d'une troupe nombreuse, et prit d'assaut le port d'Iolcos. Les chevaliers normands qui, au moyen âge, conquirent la Sicile, ne s'y prenaient pas autrement. Ce fut alors, sans doute, que commença la renommée de son fils Achille, et celui-ci l'accrut en mettant à sac plusieurs villes de l'Asie-Mineure. Cette réputation le fit rechercher par les princes grecs, lorsqu'ils se liguèrent pour assiéger la riche

[1] *Poëtes cycliques, Titanomachia,* Apollonius.

cité de Priam, mais Achille diffère notablement des autres chefs Hellènes par son caractère indomptable et sa férocité native.

Myrmekium *(murmex,* fourmi) était, selon Strabon, située sur le Bosphore, à 20 stades de Panticapée ou Kertch. Sur la rive opposée, dans l'île Cimmérienne, il y avait un bourg nommé Achillèum et un temple où l'on rendait au héros des honneurs divins; des miracles s'y faisaient en son nom. La population virile de Myrmekium suivit son prince dans ses expéditions, car Homère nous dit qu'Achille commandait à cinquante vaisseaux montés par les Myrmidons, les Achéens et les Hellènes [1]. Le précepteur d'Achille, Phénix, et Patrocle son ami furent aussi des exilés qui s'étaient réfugiés à la cour de Pélée. On doit en conclure que, comme Achille, ils étaient originaires de la Tauride, et l'on s'explique ainsi d'où sortaient la plupart de ces aventuriers qui vinrent grossir l'armée des Grecs, attirés par la passion de la gloire ou l'espoir du pillage. Ils étaient les frères des Germains et des Gaulois et, dès lors, l'on n'est plus surpris des rapports frappants que présentent les héros barbares des Niebelungen avec ceux de l'Iliade.

On le voit, de nombreux affluents inaperçus décou-

1 *Iliad.*, ch. II, v. 684.

lent des récits fabuleux et viennent grossir le fleuve historique, dont la source, comme celle du Nil, semble reculer toujours au moment où on se croit plus près de la découvrir. Il est vrai que bien des preuves sont restées inédites et bien des textes d'un haut intérêt ont été négligés par les commentateurs modernes qui, faute du point de vue nécessaire pour en éclairer le sens, les ont crus erronés ou falsifiés. Mais le plus grand obstacle à l'intelligence générale des mythologies provient, il faut bien le dire, du stérile système mis au jour par les archéologues allemands et qui consiste à ne voir dans les fables de l'antiquité qu'un amas confus de symboles et d'allégories figurant la marche des astres, les aspects du ciel et les phénomènes de la nature. Lorsque, au lieu de s'égarer dans cette voie, la science française avec sa vue nette et son sens positif, y cherchera simplement les souvenirs du berceau des peuples, de la formation des races et le tableau des faits principaux qui présidèrent à la naissance des sociétés, une voie féconde en découvertes s'ouvrira devant elle et la Genèse historique sera trouvée.

IV

LES AMAZONES

IV

LES AMAZONES

I

Parmi les nombreuses peuplades scythiques qui se rangeaient sous l'invocation de la Lune, il en est une dont les mœurs, l'histoire et même l'existence ont été l'objet de controverses sans fin; nous voulons parler des Amazones, dont Diane fut la protectrice et l'exacte ressemblance. Froide, cruelle, vindicative, Diane ne pardonne jamais à ceux qui l'offensent; elle détruit les moissons, fait périr les troupeaux, enlève les enfants à leurs mères [1]. Elle recevait, en Tauride, un culte sous le nom d'Iphigénie, dont l'identité avec celui de la fille d'Agamemnon fit supposer aux poëtes que cette princesse, enlevée d'Argos par

[1] Pindare. — Pausan., VII, 2, 4.

Diane de l'autel où elle allait être sacrifiée, avait été transportée en Tauride où la déesse en fit sa prêtresse. Une fois en si beau chemin, les mythographes ne se sont point arrêtés. Ils ont conduit Oreste, jouet de la tempête, sur la côte de Crimée, et Iphigénie reconnaît son frère dans l'étranger qu'elle va immoler à sa cruelle déité. Roman absurde et pathétique, dont se sont emparées la poésie et la musique, et qui vivra de cette réalité éternelle que l'art crée par la terreur et la pitié.

En Egypte, Diane s'identifiait avec Isis sous plusieurs formes : la principale était adorée à Bubaste et s'appelait *Pascht*. On la représentait avec une tête de lionne ou de chatte, et elle passait pour la mère de la race asiatique, comme Ra, le soleil, était le père de la race Égyptienne [1].

La Diane de Delphes s'appelait Artémis et la sibylle qui rendait l'oracle portait le nom de Daphné. Artémis était aussi surnommée Callisto, l'Ourse, constellation qui fut un des symboles génériques des nations du Nord. Hésychius qualifie Diane d'éthiopienne. Elle fut, avec Apollon, la grande divinité des Doriens; on voyait dans son temple, à Sparte, sa statue en bois apportée, disait-on, de la Tauride, ce qui

[1] M. de Rougé, *Notice des monum. du Louvre*, introduction.

indique assez quel fut le point de départ des *Doridas*. On fouettait, devant cette image, les enfants jusqu'au sang, avec des orties, pour rappeler les sacrifices humains qu'on faisait jadis à la déesse. Son surnom d'*Orthia* n'est probablement que la contraction d'Orithyia ou Erythia.

La statue de Diane dans le temple d'Ephèse, en Ionie, était une véritable effigie égyptienne taillée par un ciseau grec. Les emblèmes dont elle était entourée rappelaient le pays originel : une couronne de tours, des lions, des têtes de taureau, un triton, une écrevisse indiquaient les cités et les tribus pélasgiques dont l'astre nocturne fut le protecteur céleste. Il y avait en Sicile, dans l'île de Syracuse, que les mythographes appellent Ortygie, une fontaine célèbre, du nom d'Aréthuse une des Hespérides, qui fut dédiée à Diane. On y conservait des poissons sacrés auxquels il était interdit de toucher [1].

A Brauron, près d'Athènes, on voyait aussi une statue, en bois, de Diane qui venait des pays hyperborées. Son culte avait été apporté, de ces contrées à Délos, avec celui du soleil, par les prêtresses Akaïa, Arghé et Opis, trois noms de nations pélasgiques. De là vinrent aussi, plus tard, Laodice et Hypéroché,

1 Diod., V, 34.

ainsi que les vierges qui eurent mission de déposer au temple d'Apollon les présents des Hyperborées, destinés à entretenir les rapports de religion et d'amitié entre la patrie originelle et les colonies qui s'en étaient détachées.

Diane et sa sœur Minerve reçurent, de l'oracle, la qualification de *vierges blanches,* Jupiter leur ayant permis de se vouer à une virginité perpétuelle. A cette occasion, le maître des dieux nomma Diane reine des bois et lui fit don d'un arc et de flèches. Il composa son escorte de vingt nymphes Ases et de soixante Océanides. Les trouvères de la Grèce ont été fort médisants sur le compte de Diane. Si l'aventure d'Actéon, ce prince de l'Acté qui fut puni de sa curiosité pour l'avoir surprise au bain avec ses nymphes, témoigne de la rigide chasteté de la déesse, ses discrètes visites au beau chasseur Endymion la montrent sous un aspect différent. C'est aussi à ce double point de vue qu'il faut juger la nation Amazone dont Diane offrait le type. Quelques-unes de leurs reines se firent gloire de conserver leur chasteté, mais d'autres, dont leurs sujettes imitèrent l'exemple, furent loin de se montrer aussi sévères.

Bien que plusieurs mythographes placent les Amazones en Libye et dans le voisinage des Ethiopiens, il est certain qu'elles ne s'écartèrent jamais du

bassin de l'Euxin et de la Caspienne. Leur point de départ paraît avoir été la Crimée. — « Bien des siècles avant les guerrières des bords du Thermodon, dit Diodore, les Amazones avaient été très-puissantes. Au temps de leur reine Myrine, elles levèrent une armée de trente mille femmes combattant à pied et de deux mille à cheval pour envahir le pays des Atlantes, le plus policé des peuples africains et qui occupait une contrée riche et remplie de grandes cités [1]. »

L'annaliste, en nous prévenant qu'il emprunte son récit à Denys de Mitylène, auteur fort ancien, perdu pour nous et qui écrivit aussi l'histoire des Argonautes et de Bacchus, affirme que c'est bien à tort qu'on s'imagine qu'il n'exista point d'autres Amazones que celles du Thermodon qui combattirent au siége de Troie. La nation dont il parle était éteinte plusieurs siècles avant la prise de cette ville, les femmes y exerçaient les fonctions publiques, tant dans la vie civile qu'à la guerre, tandis que les hommes, réduits au rôle d'animaux reproducteurs, vaquaient aux travaux domestiques et soignaient les enfants. Afin de n'être pas gênées dans l'exercice de l'arc, elles brûlaient les mamelles aux filles, dès leur enfance.

1 Diod., l. III, 27.

« L'île qu'habitaient les Amazones était fort grande et s'appelait l'Hespérie ; fertile et nourrissant de nombreux troupeaux, elle s'étendait à l'occident du lac Triton dont le nom est emprunté au fleuve Triton qui y débouche ; ce fleuve est proche de l'Ethiopie et d'une très-haute montagne qui domine l'Océan et que les Grecs nomment Atlas. » Ainsi que nous l'avons démontré, le fleuve Triton séparait jadis la presqu'île de Kertch ou Erythie du reste de la Crimée. L'Hespérie ne pouvait dès lors être que la Crimée proprement dite.

Les Amazones, continue Diodore, s'emparèrent d'abord de la ville sacrée de Men, qu'habitaient les Ethiopiens ichtyophages et d'où sortaient des vapeurs enflammées.

Après avoir soumis les Numides et d'autres peuples africains, les Amazones bâtirent, sur le lac Tritonide, une ville qui fut nommée *Kheronnesos*. Puis elles attaquèrent les Atlantes et vainquirent les habitants de Kerkène, qu'elles traitèrent avec beaucoup de cruauté, passant au fil de l'épée tous les hommes ayant atteint l'âge viril et réduisant en servitude les femmes et les enfants.

Cette ville de Kerkène est la même, sans nul doute, que la Kerkénitis d'Hérodote, voisine de l'isthme de Pérékop et cette cité de Khéronnèse est celle mention-

née par Strabon dans sa description du Bosphore : « En allant vers l'Orient, dit le géographe, on arrive au *Kalos Limen,* le beau port, et à un grand promontoire où est située une ville de *Khéronnésos.* Là est le *Parthé nium,* temple de la Vierge. Entre la ville et le cap, on trouve les ruines de la vieille cité Khéronnèse. » Strabon ajoute que, dans cette partie de la côte taurique, on trouve le mont Cimmérium et les cités Myrmékium et Nymphœum [1] ; celle-ci avait été bâtie jadis par les Amazones, selon P. Méla [2]. Khéronnésos était donc située au nord de la presqu'île de Kertch, près du cap d'Iénikalé, dont le nom est probablement une altération de *Limen Kalos.*

Un passage de Philostrate accuse, avec précision, un détail de la marche des Amazones; elles firent, dit-il, une descente dans une île consacrée à Achille. Or, Strabon, en décrivant l'île Cimmérienne, rapporte qu'à l'endroit où le Bosphore est le plus rétréci, sur la rive opposée aux villes Myrmékium, Heracléum et Porthmium, il y avait un bourg Achilléum, et un temple consacré à Achille [3]. Les Amazones passèrent donc de la Chersonnèse dans l'île Fontan, par le détroit d'Iénikalé.

1 Strab., VII, p. 308.
2 *De situ orbis,* l. II, c. 1
3 Strab., l. XI, p. 494.

Hellanicus nous apprend qu'elles revinrent par le même chemin. Thésée ayant enlevé Antiope, l'une des reines des Amazones, celles-ci traversèrent le Bosphore, sur la glace, pour attaquer Athènes. Il est évident qu'il ne peut être question ici du Bosphore de Thrace, qui ne gèle jamais, mais bien du Bosphore cimmérien où ce fait se produit assez fréquemment. Hérodote dit que les Scythes le traversaient l'hiver en corps d'armée avec leurs chariots [1].

On aperçoit sans peine les déductions qui ressortent de cette légende. Thésée, fils de Neptune, le compagnon du demi-dieu Hercule, le prisonnier de Pluton, fut un des derniers rois de cette Athènes taurique dont nous avons reconnu la situation dans la baie de Soudagh, sur le littoral méridional de la Crimée. Rien de plus naturel, dès qu'on accepte cette donnée, que ce prince se soit trouvé voisin des Amazones et qu'il ait eu occasion de les combattre.

La reine Myrine, après avoir emporté d'assaut la ville de Kerkène, fit passer au fil de l'épée tous les hommes en âge viril et réduisit en esclavage les femmes et les enfants, puis elle fit détruire la ville. La nation des Atlantes fut frappée d'une telle épouvante, que tous les habitants s'empressèrent de faire

1 Hérodote, l. IV.

leur soumission. Myrine se montra alors plus humaine, elle reçut les présents magnifiques que lui apportèrent les chefs des tribus et, ayant fait bâtir une ville nouvelle en place de celle qu'elle avait renversée, elle la peupla des captifs qu'elle avait faits dans ses expéditions, et lui donna son nom. Elle fit plus, elle consentit, sur la demande des princes Atlantes, à attaquer les Gorgones, autre nation d'Amazones, voisine de leur pays. Les Gorgones se défendirent avec courage, mais elles furent vaincues et un grand nombre d'entr'elles périrent dans le combat. Trois mille restèrent prisonnières. Tandis que les Amazones, campées sous les bois, se relâchaient de leur surveillance, les Gorgones captives se concertèrent, et, s'emparant des épées, massacrèrent leurs gardiennes endormies; mais les Amazones, revenant en foule, les accablèrent et les tuèrent jusqu'à la dernière. La nation des Gorgones, accablée par cet échec, se releva pourtant par la suite, sous le règne de Méduse, qui tomba sous le cimeterre de Persée.

« La reine Myrine, continue Diodore, après avoir soumis les Atlantes, passa chez les Egyptiens et fit alliance avec Horus, fils d'Isis, qui gouvernait le pays. » Nous voici en Colchide, où commandait le régent pour le Pharaon d'Egypte. « Ensuite Myrine entra dans la Syrie. Les Ciliciens lui payèrent

tribut. Après avoir franchi le Taurus, elle pénétra, avec son armée, chez les Phrygiens et ne s'arrêta qu'au bord du Caïcus. Cette reine jeta sur sa route les fondements de plusieurs cités, Cymes, Pitane, Priène, sur le littoral. Elle fut cependant arrêtée dans le cours de ses conquêtes par une ligue des Thraces et des Scythes. Battues à plusieurs reprises, les Amazones, après avoir perdu leur reine, furent contraintes de revenir dans la Libye. »

La distribution géographique des pays conquis par les Amazones est, comme on voit, parfaitement conforme à la situation que nous leur avons assignée. L'Atlantide, l'Egypte asiatique, la Syrie et la Phrygie présentent les rapports de voisinage sans lesquels la marche des femmes guerrières devient incompréhensible. Il n'est pas présumable, néanmoins, qu'à l'époque fort reculée dont il est question, il y eût déjà, en Asie-Mineure, des Phrygiens et des Ciliciens. Mais ce sont là des additions à la légende introduites par les copistes, pour en faciliter l'intelligence. Nous n'avons pas besoin de faire observer que cet assujétissement du peuple Atlante aux Amazones a dû être antérieur à la catastrophe où il périt presqu'entier.

Il y a lieu de croire que les six déesses qui font partie des douze grands dieux de l'Olympe, furent autant de reines Amazones qui régnèrent sur les

deux îles de la Chersonnèse. Tandis que Minerve Athéné gouvernait au midi l'Acté, Diane la chasseresse nomade errait dans les forêts du centre, Hestia et Vénus résidaient au nord, vers Iénikalé, et Kérès, la grande prêtresse, régnait à Kertch ou Nysa, la ville sainte.

Le règne de Minerve correspond à celui de Zèus qui, en récompense des services qu'elle lui avait rendus, la combla de faveurs. La nation Amazone dut prendre, durant cette période, un grand développement, et sa puissance s'accrut jusqu'au temps des héros et des demi-dieux. Les traditions font mention d'expéditions importantes. L'autorité se partagea plusieurs fois entre deux reines : Marthésie et Lampéto gouvernèrent ensemble et conquirent diverses contrées ; on leur attribuait la fondation de la ville d'Ephèse. La première est sans doute la même que la Marpésie qui, selon Jornandès, soumit les peuples du Caucase et donna à une montagne où elle s'était établie, le nom de *Marpésia cautes.*

On place, après Marthésie, Orithyie qui fut renommée pour son savoir. Elle fut enlevée par Borée qui en fit son épouse, et la garda sur le mont Niphates, dans un château fort.

La puissance croissante des Amazones et leurs incursions fréquentes en Asie irritèrent les princes

d'Egypte et de l'Ethiopie caucasienne; ils résolurent de les détruire. L'Horus d'Asie, *Horus théos,* Eurysthée, ordonna à Hercule de lui apporter les armes de la reine des Amazones. Le héros partit à la tête d'une armée montée sur neuf galères et, débarquant à l'improviste dans le pays des Amazones, surprit leur reine Antiope, l'emmena prisonnière avec plusieurs de ses compagnes, et la donna comme esclave à son frère d'armes Thésée, qui l'aima, et eut d'elle un fils, cet Hippolyte, dont Euripide et Racine ont célébré la tragique destinée.

Orithyie, outrée de douleur de la perte de sa sœur, jura de la venger et fit demander du secours à Sagillus, roi des Scythes, en invoquant la fraternité originelle qui les unissait. Ce prince lui envoya un corps de cavaliers commandé par son fils Panasogor [1]. Ayant traversé le Bosphore cimmérien, ils entrèrent dans l'Acté ; mais la division s'étant mise parmi eux, ils abandonnèrent les Amazones, et celles-ci furent défaites dans le combat qu'elles livrèrent sous les murs d'Athènes.

La tradition ne mentionne évidemment que les plus célèbres des reines Amazones, car elle donne pour successeur à Orithyie Penthésilée, contemporaine de

1 Diod., l. IV, s. VII.

la guerre de Troie. Arctinus, poëte antérieur à Homère et auteur d'un poëme de l'Æthiopide, raconte que Penthésilée, fille de Mars et reine des Amazones, vint de la Thrace au secours du roi Priam. Elle tomba sous les coups d'Achille, et les Troyens lui firent de magnifiques funérailles.

Homère ne parle pas de cette guerrière, mais Virgile la compte parmi les défenseurs de Troie. Après Penthésilée, l'illustration des Amazones déclina avec leur puissance. Leur principale résidence était sur le fleuve Thermodon, que quelques auteurs placent dans la Thrace, mais qui, selon Apollonius de Rhodes, coulait dans l'Asie-Mineure, entre l'Halys et le cap Thémiscyre. Là, les Amazones occupaient trois cités. Elles avaient pour idole une pierre noire, consacrée au dieu Mars, posée sur un autel formé de cailloux, sous un temple découvert où elles venaient prier et sacrifier. Ce temple, selon Apollonius, était dans une île sur la côte de Colchide [1]. De même, les Phrygiens adoraient à Pessinunte une pierre noire qui représentait, pour eux, Déméter ou la terre natale.

Il s'agit ici des Amazones guerrières, mais la Chersonnèse, dans certaines parties, n'en resta pas moins soumise au gouvernement des reines qui, par leur

1 Apoll., *Argonaut.*, ch. II.

origine, se rattachaient à la race des dieux. On les appelait Nymphes, *Noum-phè,* la tribu céleste, ce qui explique le titre d'immortelles que leur donnent les poëtes. La ville de Nymphée, sur le Bosphore, passait pour avoir été leur résidence, et on y montre encore, dit P. Méla, la grotte qu'elles habitaient [1]. C'est peut-être la même que décrit Homère, lorsqu'il représente Ulysse admis à s'asseoir près de Calypso, sur un banc de mousse. Les détails que donne le poëte du genre de vie des Nymphes s'accordent pleinement avec ce que que nous savons de cette singulière société des Amazones. Pendant les sept années qu'Ulysse passe auprès de Calypso, il est le seul homme qui existe dans le pays et, malgré son rang et son mérite, il est traité en inférieur par la déesse. Les exercices guerriers des femmes, le vœu de chasteté qui leur est imposé,. sont autant de signes par lesquels les Nymphes des temps héroïques se rattachent aux déesses du cycle des dieux et aux Amazones de la période qui le précéda. La vie qu'elles menaient au sein des grottes ne diffère pas de celle de beaucoup d'habitants de la Géorgie qui s'y retirent pendant les grandes chaleurs. Le vin généreux que Calypso fait boire dans une coupe d'or au héros voyageur est le même que l'on récolte dans les excellents vignobles

1 P. Méla, *De situ orbis,* l. II, c. I.

de la Crimée, et ses montagnes ont pu fournir l'or de la coupe travaillée par les Cyclopes. On s'aperçoit cependant, dans le récit d'Homère, que l'orgueilleuse fille d'Atlas n'est qu'une vassale du Diespiter de Colchide, car elle se hâte d'obéir lorsqu'Hermès, le messager des dieux, vient lui enjoindre de laisser partir Ulysse.

L'établissement que les Amazones avaient conservé en Asie-Mineure, entre le Thermodon et l'Halys, leur fut enlevé probablement à la suite du siége de Troie, où elles vinrent combattre pour la cause de Priam. Hérodote raconte que les Grecs, ayant livré bataille aux Amazones sur les bords du Thermodon, les vainquirent et en emmenèrent un grand nombre prisonnières sur trois vaisseaux. Mais, en pleine mer, elles se révoltèrent et, ayant surpris leurs vainqueurs, les taillèrent en pièces. Ne sachant comment diriger les navires, elles furent poussées par le vent jusqu'au Palus Méotis, à Cremnes, dans le pays des Scythes indépendants. Là, elles prirent terre et se lièrent avec les jeunes gens du pays. Leurs langages étaient cependant différents. Hérodote dit que les Scythes, dans leur idiome, appellent les Amazones *Oïorpata ;* en cophte, *pata* signifie guerrier [1].

[1] L. IV, 115.

Les jeunes Scythes, s'étant réunis à la troupe des Amazones, allèrent s'établir avec elles à trois journées au nord du Palus Méotis, et donnèrent ainsi naissance à la nation des Sarmates, où les femmes montent à cheval et vont à la chasse et à la guerre avec leurs maris.

Une légende des montagnards du Caucase offre de grands rapports avec le récit d'Hérodote : — « A l'époque où les ancêtres des Tcherkesses habitaient encore les rivages de la mer Noire, ils avaient de fréquentes guerres avec les *Emmetch,* femmes guerrières, qui occupaient les montagnes où sont aujourd'hui les Tcherkesses et les Soanes. Après plusieurs campagnes, le succès était indécis entre les peuplades rivales. Un jour les armées étaient en présence et un combat décisif allait être livré, lorsque tout à coup la reine des Emmetch, qui était une grande prophétesse, fit demander une entrevue à Thoulmé, prince des Tcherkesses, qui possédait aussi le don de lire dans l'avenir. On dressa entre les armées une tente où les deux chefs se rendirent. L'entretien dura longtemps, dit la légende, puis la reine, à son retour au milieu de ses compagnes, leur déclara qu'elle prenait Thoulmé pour époux et que les hostilités cesseraient à condition que les deux nations imiteraient l'exemple de leurs chefs. A l'instant la paix fut

conclue ; les Tcherkesses suivirent les Emmetch et vinrent s'établir auprès d'elles dans les montagnes qu'ils occupent aujourd'hui. »

Ce récit explique d'une manière satisfaisante l'émigration des Kerkassi ou Kerkètes qui jadis habitaient la Crimée, suivant la tradition populaire rapportée par le voyageur Pallas. Quant aux Amazones, elles paraissent avoir abandonné le littoral et s'être retirées définitivement dans le Caucase et dans la steppe du Don. C'est là qu'Ammien Marcellin place leurs hordes qui s'étendaient de la mer Caspienne au Tanaïs. Méla les met entre les Cimmériens et la Caspienne, au-dessus des Hyperborées, et le poëte Stace s'accorde avec cet auteur lorsqu'il dit que les Scythes, les Goths et les Amazones sont au nord du Méotis. Au temps de Claudien, elles vivaient sur les sommets neigeux du Caucase. Strabon fournit à leur sujet des détails précieux : Leur demeure, dit-il, est voisine de l'Albanie (le Daghestan) et s'étend depuis le Mermadalis, affluent supérieur du Térek, jusqu'aux monts Kérauniens, aujourd'hui le Bektob et le Péti Hori. « Durant six mois de l'année, les Amazones travaillent aux plantations et au labourage, s'occupent de leurs troupeaux et surtout de chevaux. Elles se brûlent la mamelle droite, dès l'enfance, pour mieux tirer de l'arc. Au printemps, elles se rendent sur une monta-

gne qui les sépare des Gargares, leurs voisins. Ceux-ci y viennent aussi et ils offrent ensemble des sacrifices aux dieux. Après une cohabitation qui dure deux mois, ils se séparent et, des enfants nés de ce commerce, les Amazones ne gardent que les filles et renvoient les garçons à leurs pères. »

La partie du Caucase désignée par Strabon est précisément celle qu'occupent, depuis un temps très-reculé, les Soanes ou Tsônes, peuplade réduite aujourd'hui à trente mille âmes et dont la rare beauté est renommée même parmi les peuples de cette région où le type humain a atteint sa perfection. Les auteurs du Bas-Empire leur donnent le nom d'Alazones qui diffère à peine de celui d'Amazones. Strabon dit même positivement que l'on confondait les Amazones avec les Alazones [1]. On prétendait que le fleuve Halys tenait son appellation des Halizones; or, ce fleuve est voisin du Thermodon au bord duquel habitèrent longtemps les femmes guerrières.

Eschyle qualifie souvent les Amazones, de cygnes, Κύκνειον; cygne se dit *swan* dans les langues de famille germanique. L'assimilation des Amazones avec cet oiseau naquit, sans doute, de ce col onduleux et long qui caractérise encore les femmes anglaises,

1 Str. l. XII.

saxonnes, suédoises, et de l'éclatante blancheur de leur teint, *niveas Amazonidum turmas*.

L'étymologie du nom d'Amazone a donné lieu à de nombreuses interprétations. Il n'en est guères de satisfaisantes. Nous nous risquerons donc à en offrir une nouvelle. La seconde section du mot étant *zone* par contraction de *soane*, il reste à trouver la première. Il y a quelque trente ou quarante ans, un philologue, qui aurait osé proposer d'extraire un vocable de deux racines émanant, l'une du groupe sémitique, l'autre du groupe aryen, aurait été dûment convaincu d'hérésie. On est devenu plus tolérant depuis que la lecture des inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes a démontré qu'en remontant dans le passé, au delà d'une certaine période, les vocabulaires se rapprochent, et l'on reconnaît qu'avant d'avoir eu chacun une syntaxe, les langages se sont fait mutuellement de larges emprunts. C'est postérieurement et après la séparation des peuples descendus du Caucase dans la Babylonie, et à la suite de leur constitution en sociétés isolées, que les grammaires se forment et que les divergences des idiomes se manifestent de plus en plus profondes à mesure que le génie de chaque nation se dessine et se développe dans sa voie spéciale. Du moment qu'il est admis que les pères des Phéniciens, des Chaldéens,

des Hébreux et des Arabes ont vécu à l'origine dans une même patrie, conjointement avec les ancêtres des Hellènes, des Latins, des Celtes et des Scandinaves, il n'y a rien de surprenant à ce qu'un nombre assez considérable de termes et de dénominations aient passé d'un idiome à l'autre ou aient été simultanément empruntés à une langue mère. Le livre d'Olaüs Rudbeck, intitulé *Atlantica,* contient à cet égard de curieux rapprochements entre les langues sémitiques et celles du nord de l'Europe.

Le mot *alma,* suivant Bochart, a le sens de vierge en punique ; c'est un des rares vocables qui ont survécu au naufrage presque complet des institutions, de l'histoire et de l'idiome des anciens Phéniciens. Il y a donc tout lieu de penser qu'il fût transmis par leurs ancêtres libyens aux Scythes et aux Pélasges qui le conservèrent à raison de son caractère sacré. En effet, l'on remarque que cette dénomination d'*alma* s'applique à plusieurs caps de la Crimée qui, en grec, s'appellent *parthenit, parthenium,* vierge. Sur les principaux promontoires de la Tauride, s'élevaient des temples dédiés à la Lune et desservis par des prêtresses vierges.

D'après ces prémisses, il ne semblera pas trop téméraire de retrouver Amazone dans *Alma swan,* la vierge symbolisée par le cygne, d'autant plus que

cette qualification répond justement à celle de *Vierges blanches* que l'oracle attribua, dit-on, à Minerve et à Diane.

Eschyle donne une description toute semblable des Gorgones, tribu d'Amazones pirates. Prométhée, enchaîné sur un roc du Caucase, en indiquant à la nymphe Io, le chemin de l'île aux trois caps, lui annonce qu'elle traversera les plaines habitées par les *Gorgones scythiques* qui sont pareilles à des cygnes, κυκνόμορφοι [1].

Le même rapprochement se trouve dans l'Edda, où *Swanhit* a le sens de Vierges-cygnes [2]. Cet oiseau figure au nombre des constellations et, à ce titre, il a dû représenter une des nations-ancêtres placées dans le ciel par les hommages de l'antiquité.

En hiéroglyphique, le signe *opt* paraît signifier cygne. Si cette traduction de Champollion est exacte, elle offrirait une explication toute naturelle de la fréquence de la syllabe *op* dans les noms des nymphes de la mythologie, Antiope, Astérope, Chalciope, Mérope, Europe, etc. [3]. La première est une reine Amazone, les quatre autres sont des filles d'Atlas qui épousèrent

1 *Prométh.*, p. 53, édit. Schæfer.

2 Loedveris saga, *Edd. sæm.*

3 Champollion, *Grammaire égypt.* — Rosellini, *Mon. reali.* III, 148.

des dieux et furent les mères des principaux peuples de la Grèce. Les poëtes ont célébré la blancheur de la nymphe Europe qu'enleva Jupiter Astérius, transformé en taureau. *Ourop* signifierait donc *Reine blanche,* et ce terme, appliqué à la Chersonnèse, où elle régnait, aurait passé à la race et au pays qu'elle habitait.

Les cygnes abondent dans les lacs de la Crimée et de la péninsule de Taman. M. de Montpéreux a décrit poétiquement l'aspect de leurs bandes s'élevant en longues files du milieu des roseaux [1]. Les géographes anciens donnent le nom de Cycnus à un fleuve de Colchide qui prend sa source dans les montagnes qu'habitaient jadis les Amazones et les Gargares, et où résident encore les Soanes. Il y a donc tout lieu de croire que cette nation représente la lignée des Amazones qui disparut graduellement par sa fusion dans les tribus voisines, avec lesquelles elles avaient des rapports annuels. Il est évident que, dès que le vœu de virginité était enfreint (et cette étrange société y était obligée pour sa propre conservation), tôt ou tard sa disparition devait s'accomplir.

Le souvenir des Amazones s'est conservé dans le

[1] *Voy. autour du Caucase,* t. V.

Nord. Rudbeck parle de *Kuenland,* la terre de la reine (queen), et de *Kwenangera,* la capitale des Amazones, située entre les monts Imaüs et Riphée. Ad. de Brême mentionne aussi *Kwenagaren, terra fœminarum;* Tzetzès raconte que les Massagètes allaient à la guerre avec leurs femmes, ainsi que les Sarmates et les autres Scythes limitrophes du séjour de Borée et des vents [1].

Hippocrate, en parlant des Sauromates riverains du marais Méotide, remarque que leurs femmes montent à cheval, vont à la guerre et ne renonçent à la virginité que lorsqu'elles ont tué trois ennemis. Appien raconte que, lors de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, on fit prisonnières beaucoup de femmes qui avaient été blessées aussi grièvement que des hommes.

Au sixième siècle avant notre ère, les Massagètes du nord de la Caspienne avaient pour reine Tomyris, à laquelle Cyrus fit la guerre; au dire d'Hérodote, ce prince périt dans son expédition. Thalestris qui, s'il faut en croire Q. Curce, visita dans son camp Alexandre, roi de Macédoine, résidait au bord de la Caspienne, sur les limites de l'Hyrcanie. Elle passa près de lui treize jours, dans l'espoir d'avoir d'un tel hé-

[1] *Atlantica,* ch. XII, 3 — Ch. CCXXII. — Chant XII, v. 805.

ros une fille digne de régénérer la gloire de la nation. Thalestris promit à Alexandre, si elle devenait mère d'un fils, de le lui envoyer, selon la coutume de sa nation [1].

Les monuments anciens ont reproduit avec fidélité le costume et les armes des Amazones. Elles ont la tunique, les braies et le bonnet pointu des Scythes. Leur bouclier échancré s'appelle *pelta* et leur hache à deux tranchants *sagaris;* c'est la sagara des Massagètes, *securis* du latin, *sickiera* des Slaves.

Une société pareille n'a pu se constituer que parmi les peuples de race blonde, chez lesquels la femme était estimée l'égale de l'homme au combat comme au conseil. Elle passait même pour être douée d'une vue morale supérieure, lorsqu'elle conservait sa virginité. Affranchie alors des soins de la maternité, elle se vouait au culte des dieux et s'adonnait aux recherches savantes; interprète des volontés divines, elle pénétrait dans l'avenir et le dévoilait à ceux qui la consultaient. Elle conquit l'indépendance par l'ascendant moral. De là le culte qu'elle reçut parmi les nations européennes, tandis que, chez les peuples des familles rouge et noire, la femme est demeurée esclave. C'est un des traits les plus profondément ca-

1 Q. Curt., l. VI, ch. VI.

ractéristiques de la supériorité de la race blanche que cette adoration chevaleresque dont la femme est restée longtemps l'objet en Occident, et son oubli est, on doit le craindre, un signe de décadence.

Il est certain, d'ailleurs, qu'autrefois les femmes, grâce à un exercice assidu et à une existence d'aventures qui les familiarisait avec le danger, étaient douées d'une vigueur physique dont on ne peut se faire d'idée aujourd'hui. Les femmes des Teutons et des Cimbres combattaient avec leurs époux, les repoussaient dans la mêlée lorsqu'ils reculaient, et Ammien Marcellin parle avec admiration de leur audace et de leurs robustes bras blancs qui lançaient des pierres avec la force des catapultes.

Au dixième siècle, les femmes des Saxons rivalisaient de force avec les guerriers les plus renommés. Les Niebelungen racontent la légende de Crimhilde qui lutta, le soir de ses noces, avec son mari, et, l'ayant terrassé, le lia et le suspendit à un clou de la chambre nuptiale, où toute la cour vint le voir le lendemain matin.

Les guerrières que le Tasse et l'Arioste ont célébrées dans leurs poëmes et qui y jettent un charme et une variété extraordinaires, Clorinde, Marphise, Bradamante, ne sont donc point des êtres entièrement imaginaires nés de la fantaisie de ces admira-

bles conteurs ; ils n'ont fait que transporter dans leurs récits et animer de la vie poëtique les héroïnes véritables des légendes antiques. Mais qu'est-il besoin de chercher dans les poëmes ? L'histoire ne nous fournit-elle pas, aux temps modernes, la plus noble personnification de l'Amazone? Notre Jeanne Darc n'en résume-t-elle pas toutes les vertus originelles : la virginité, le courage, l'inspiration d'en haut, la seconde vue prophétique? Ne semble-t-il pas que, par un phénomène merveilleux d'atavisme, le génie libre de la primitive Scythie ait apparu une dernière fois dans l'âme de cette bergère pour sauver la patrie?

Les vieilles coutumes s'effacent difficilement chez les Asiatiques. On trouvait encore, il n'y a pas longtemps, des Amazones dans le Caucase. Le père Lamberti, dans une relation de la Colchide et de la Mingrélie, rapporte qu'au dix-septième siècle, trois bandes sortirent des montagnes et attaquèrent l'une la Moscovie, l'autre le pays des Souanes. Cette attaque ayant été repoussée, on trouva, parmi les morts, une quantité de femmes. On apporta leurs armes au Dadian de Mingrélie; elles étaient belles et consistaient en casques, cuirasses, brassards faits de petites mailles d'acier. Leurs brodequins étaient en poils de chèvre tissés avec un art admirable. Les

flèches avaient quatre palmes de long, étaient dorées et armées d'un acier très-fin [1].

Nos soldats ont pu voir, dans la campagne de Crimée, un dernier spécimen de cette nation amazone à laquelle on ne saurait attribuer moins de cinq mille ans d'existence. Les généraux Yusuf et Lespinasse, dans leur expédition à la Dobrutscha, rencontrèrent un millier de cavaliers Bachi-Bouzouk, commandés par une femme qu'on appelait la Pucelle du Kurdistan. Elle parut disposée d'abord à s'enrôler parmi les Français, mais, une belle nuit, elle et sa horde décampèrent sans prendre congé. Cette femme était, aux yeux de ses soldats, revêtue d'un caractère religieux et exerçait un empire absolu sur sa troupe. Il faut, dit M. de Noé, qui a retracé son portrait, songer aux sorcières de Macbeth pour se faire une idée de l'étrange figure de l'héroïne kurde. Elle portait un turban vert, une veste rouge, des pantalons verts et un caban. Sa ceinture était un véritable arsenal. Petite et âgée, elle eût paru laide sans l'expression d'énergie répandue sur tous ses traits.

Ainsi se termine cette bizarre évolution de la société humaine dont le début remonte à la vie nomade et qui a eu son équivalent, aux temps

[1] Potocki, *Voy. aux steppes d'Astrakhan*, t. II, p. 87.

modernes, dans les vœux monastiques et les ordres guerriers.

II

Les divers groupes de sociétés dont nous venons de rechercher la demeure et d'esquisser la physionomie et l'histoire, d'après les indications fournies par les auteurs anciens, donnent une idée des éléments dont se composaient les colonies fondées par l'Egypte aux bords de la mer Noire, agrandies et multipliées par les alliances avec la population indigène. Voici, dans un résumé rapide, quelle devait être leur distribution géographique environ vingt-cinq siècles avant notre ère.

Sur les deux rives du Bosphore cimmérien, ainsi que sur le littoral méridional de la Crimée, les Egyptiens et les Libyens avaient construit, dans les localités les plus favorables, des cités où la navigation amena le commerce et créa l'industrie. Ces deux puissants stimulants de la civilisation semblent même avoir atteint, avant l'époque dont nous parlons, un haut développement dans l'île magnifique qui occupait une partie de la mer d'Azof et qui fut subitement engloutie par l'explosion d'un volcan sous-marin. Avant cet événement, l'archipel des sept îles Atlanti-

ques était l'empire de Neptune ou Potidon, roi du peuple-poisson, ainsi que les mythographes le désignent d'après l'emblème qui servait à le caractériser. Son nom égyptien Phut (*Fût* ou Typhon des hiéroglyphes) se modifia en *Pout, Pont*, qui, aux temps historiques, dénomma les peuples du Bosphore ainsi que la mer adjacente [1]. Plus tard, ce peuple, sous la conduite de son roi Bélus, vint s'établir dans la Babylonie.

L'Egypte asiatique que la Genèse désigne sous le nom de Misraïm avait, au dire des archéologues, fondé, en Asie, deux colonies Khem et Ous; ce sont celles que nous retrouvons sur les rives de l'Euxin : *Khem-iri*, les Khem vigilants sont les Cimmériens du Palus Méotide. *Ous,* autre terme de la vieille langue égyptienne, qui signifie gardien, occupait Colchos, *Chus, Cousch,* l'Ethiopie des anciens. D'autres Libyens menaient la vie des pasteurs dans le Niphate caucasien. Là, suivant le poëte Nonnos, habitait le peuple du taureau, voué à Jupiter Astérius, *Astor, Astoreth,*

1 Nous répudions absolument l'étymologie de *Pontos axenos,* mer inhospitalière, vulgarisée par les auteurs anciens. La mer Noire, ainsi nommée sans doute des peuples noirs qui la bordaient, prit son autre nom des deux principales nations qui occupaient ses rivages : *Askénos,* les Phrygiens au sud, *Pontos,* le peuple de Pont au nord. C'est donc *Pontos askénos* qui dut être la primitive et véritable appellation.

le même que Bélus qui fut l'ancêtre et le dieu des Assyriens, comme Khem fut le père des Phéniciens. Kham est encore le nom de la Syrie parmi les Orientaux.

A côté des Egyptiens et des Libyens vivait la race autochthone scythique, dont la qualification originelle paraît avoir été *Gher,* radical d'un grand nombre de vocables : le Gherrus, selon Hérodote, est un fleuve de la Scythie ; cet historien donne aussi le nom de Gherrha à la ville où les Scythes Basilées ont la sépulture de leurs chefs. Her, seigneur ou roi, se retrouve dans une foule de dénominations de toutes langues : *Heroôn* héros, *Gheroûon* Géryon, le même que Saturne, le pays d'*Egher* la Colchide, *Gherséti,* nom ancien de Kertch, les *Kerkethi* ou Circassiens, *Gherman* les Germains, etc. Ce terme s'assimile avec *er* ou *ter,* dieu en hiéroglyphique, et avec *Heri,* la race de Vischnou selon les poëmes sanscrits. Dans son orgueil national, chaque famille s'intitulait la lignée des dieux, des célestes, comme les Chinois s'appellent aujourd'hui.

Les migrations de ces familles qui s'établirent dans les plaines baignées par l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain et la Méditerranée, obligées de se resserrer dans les villes, y subirent l'impulsion féconde de la vie policée, tandis que leurs frères restés barbares derrière

la barrière du Caucase, sous leurs noms primitifs de Cus, Put et Gog, épouvantaient encore, au temps des prophètes, la Syrie et la Judée.

Dans les forêts, au fond des grottes de la Chersonnèse, habitaient les Amazones-cygnes et les Centaures ou cavaliers taures de la tribu du cheval, peuplades scythes restées indépendantes et nomades, tantôt en guerre avec les Africains du littoral, tantôt s'alliant avec eux et acceptant la domination de leurs rois. De là naquirent les premières familles pélasgiques qui fondèrent dans la Tauride plusieurs cités, entr'autres une Athènes primitive que renversa l'irruption de l'Océan Scythique. Les reines de ces tribus égypto-scythes, célèbres dans la mythologie, enseignèrent à leurs sujets les préceptes religieux, les lois, les arts, l'agriculture qu'elles tenaient des rois et des pontifes égyptiens que nous connaissons sous les noms d'Ouranos, de Kékrops, d'Erechthée, et les préparèrent ainsi aux brillantes destinées qui les attendaient dans l'Hellade.

Outre la grande et forte race scythique d'où sont descendues les familles scandinave, germanique et gauloise, une race naine dont la postérité se retrouve dans les Finnois-Lapons, et que les Grecs ont représentée par les Pygmées de la fable, les Egyptiens par les dieux Bès et Phtah, et les traditions du Nord

par les Dwergs et les Gnomes, fut employée à l'exploitation des mines du Caucase et de la Crimée. Dans cette dernière contrée, le Tchatir Dagh et la chaîne des monts qui s'en détachent contiennent d'abondants filons d'or et de cuivre, qui appelleront un jour vers ces lieux déserts la foule des chercheurs de métaux précieux, lorsque la Russie songera à tirer parti de cette source de richesse, restée oubliée depuis les temps mythologiques.

Entre ces foyers distincts de populations, errait dans les vallées, sous les bois, une multitude de pâtres de toute race, blottis au fond des cavernes, faisant tantôt la moisson ou la vendange, tantôt vivant de chasse et de pêche, se mêlant suivant leur caprice et rappelant par leurs mœurs la vie sauvage et animale d'où ils sortaient à peine. La fable a retracé, par de vivants tableaux, la paresseuse existence des faunes, des satyres, des sylvains, des dryades folâtrant dans la nudité primitive, sous le ciel tiède de l'Akté taurique, et les jeux des tritons, des naïades et des sirènes au sein des eaux calmes, sur les sables et les récifs de la mer d'Azof et du Bosphore. Ce fut l'âge d'or, tant regretté des poëtes, l'âge de concorde et de liberté, où sous le règne débonnaire de l'Horus d'Asie, vicaire du roi-soleil d'Egypte, les Cabires gouvernaient en paix les tribus du Soleil et de la

Lune, et veillaient, l'œil ouvert, sur les portes de l'enceinte qui protégeait le monde égyptien contre les attaques des nomades du Nord et de l'Orient.

De ces peuples et de ces chefs les Grecs et les Latins firent autant de dieux, d'abord parce qu'ils avaient divinisé tout ce qui se rapportait au temps où se forma leur race ; ensuite parce que la connaissance du pays dont ils étaient originaires, s'étant effacée de leur souvenir, ces vagues notions leur apparaissaient comme les cimes lointaines qu'on prend d'abord pour des nuages. Il faut de plus remarquer que l'identité des noms de localités, dans les deux patries, ne contribua pas peu à faire croire aux populations que leur lieu d'origine avait été la Grèce ou le Latium.

Au-dessus de la foule des demi-dieux, tellement près de l'humaine nature qu'ils se confondaient souvent avec elle, sur un sommet de la Colchide baigné par les nues, trônaient, dans leur majesté divine, Zèus Jupiter, le roi des dieux et des hommes, et les Olympiens immortels, chefs des douze grandes tribus scythes et éthiopiennes. Mais la partie la plus intéressante de cet empire mythologique fut le centre religieux situé entre le Caucase et la Crimée, ce qu'on appela ensuite le milieu sacré, Médéon ou Méotis. Fondé, dès le début de la colonie, par le nome d'Ammon, c'était le foyer de la science, du culte

et des oracles et, durant nombre de siècles, son autorité s'étendit sur les Scythes, les Coushites et les Pélasges, même jusqu'à leurs colonies de la Grèce et de l'Illyrie. Les rites solennels, qui y étaient pratiqués et qu'il nous reste à décrire, se sont perpétués dans la mémoire de tous les peuples dont les aïeux se trouvaient, à l'époque reculée que nous étudions, groupés autour de ce foyer, d'où ont découlé la plupart des croyances et des institutions religieuses de l'Orient et des nations alors barbares de qui les Européens tirent leur origine.

V

LES ENFERS

V

LES ENFERS

CHAPITRE PREMIER

L'ÉRÈBE ET LE TARTARE

Il nous reste à parler maintenant d'une région surnaturelle et célèbre dans les écrits des anciens, dont les descriptions sont cependant empreintes d'une telle réalité, qu'on se demande si, au lieu d'être sortie, comme on le suppose, de l'imagination des mythographes et des poëtes, il ne s'est pas trouvé quelque part sur la terre une localité qui a pu donner lieu à la mise en scène de ce mythe étrange et solennel qu'on appelle les Enfers? Cette localité existe, en effet, en partie modifiée par l'eau et le feu qui n'ont cessé de remuer cette contrée, mais facilement re-

connaissable, lorsqu'on suit les indications de la tradition.

Au pied des contreforts du Caucase septentrional, de ces sommets majestueux que l'antiquité nommait Riphées ou Niphates, coule un grand fleuve, l'Hypanis des anciens, le Kophen des écrivains byzantins, le Kouban ou Vardan des modernes [1]. Grossi par plusieurs affluents qui se précipitent des hautes vallées, ce fleuve traverse lentement la plaine, à travers les roseaux et les saules, se dirigeant vers l'ouest. Arrivé à l'extrémité de l'éperon du Caucase, il se divise devant un delta et se jette dans la mer Noire par une bouche principale, le Boghaz, et, par un second bras, le Protok, tombe dans la mer d'Azof. Le delta, formé d'une terre de quinze à vingt lieues de long, est lui-même découpé par un lac intérieur et une baie par laquelle une troisième embouchure conduisait autrefois le fleuve au Bosphore. Cette terre, aujourd'hui la péninsule de Taman, représente, en y comprenant la mer marécageuse qui l'entoure, le Palus Méotide des anciens.

M. Dubois de Montpéreux, qui n'est point seulement un voyageur intéressant, mais encore un géologue perspicace, a fort bien défini la constitution

1 Ménandre. — Cte Potocki, *Voyage au Caucase*, t. I, p. 218.

originelle de cette région [1]. Elle fut d'abord formée de quatre petites îles, groupées à la surface par une projection du volcan qui couve encore au fond de la mer, et que les alluvions du fleuve ont graduellement réunies entr'elles et au continent. Ce travail se continue toujours, puisqu'au siècle dernier on pouvait encore, en passant du Boghaz au Protok, communiquer de la mer Noire à la mer d'Azof. Au surplus, les bas-fonds fangeux font aisément reconnaître les bras par lesquels le fleuve communiquait jadis avec les deux mers et le Bosphore.

Taman, la plus grande de ces îles, est au Midi. Pline la nomme Eioné, mais son appellation la plus générale est *Sindica,* l'île des Sindes : « De l'antique ville d'Akhaïa (côte d'Abasie), dit Arrien, au port sindique, on compte 330 stades. Là était autrefois la résidence des rois sindes [2]. »

Strabon nous a transmis une description intéressante du Palus Méotide : « En suivant le rivage, à partir du Tanaïs (par la côte orientale de la mer d'Azof), on trouve, à 800 stades, le fleuve grand Rhombitès (c'est aujourd'hui le golfe de Temrouk, ancienne embouchure septentrionale du Kouban). Tout le pays

1 *Voyage autour du Caucase,* t. V.

2 Hérod., t. IV, 28. — Arrian., *peripl. Eux.*

est occupé par les Méotes agriculteurs. Plus loin, sont le petit Rhombitès, Tyrambé et le fleuve Antikitès (îles de Temrouk, de Pérésip, avec les bras de mer qui les divisent). Ensuite, on trouve le bourg Cimmérien d'où partent les navires pour entrer dans le Palus. Ce fut jadis une grande cité dans une péninsule dont les habitants fermaient l'isthme par un retranchement et un fossé. Les Cimmériens furent pendant un temps les maîtres du Bosphore. Les Scythes les expulsèrent et furent, à leur tour, chassés par les Grecs, qui fondèrent Panticapée et les autres villes du Bosphore. A 20 stades plus bas, est le bourg Achilléum. Là est le détroit du Palus, qui n'a guère que 20 stades de largeur. Au fond du lac Corocondamite (baie de Taman), on trouve Phanagorie, ville importante, Kepos, Hermonassa, Apaturos consacré à Vénus. Sur la droite, dans la Sindique, sont les cités Gorghippia et Aborax [1]. »

Bien qu'on attribue aux Grecs de Milet la construction des nombreuses cités de cette contrée, il y a tout lieu de penser qu'ils trouvèrent les restes de villes plus anciennes, qu'ils rebâtirent dans le goût hellénique. L'île qui fait face à Taman, du côté du Nord, et qui n'a plus rien de remarquable que ses

1 Strab., l. XI, 495.

beaux pâturages, ses tombeaux milésiens et les pierres levées ou dolmens qu'on y remarque, s'appelle aujourd'hui Fontan, de plusieurs localités du nom de *Phont;* ce terme se rapporte évidemment à l'ancienne dénomination *Pont,* qui désigna jadis un royaume dont les limites, d'abord fort étroites, varièrent considérablement, puisque, sous Hadrien, on comprenait sous ce titre huit provinces d'Asie. On trouve l'appellation *Phont* quatre à cinq fois sur le cap d'Iénikalé. Ce terme rappelle le peuple libyen, primitivement établi dans cette région [1].

Mais l'appellation communément appliquée à ce pays fut Kimmérium, l'île des Cimmériens, par laquelle, disait-on, on entrait aux Enfers.

Plutarque déclare positivement que les Cimbres *(Kimri, Kimeri),* que combattit Marius, étaient frères d'origine des Cimmériens du Pont-Euxin, chez lesquels étaient situés les Enfers dont Homère a fait mention [2]. Une observation de César confirme cette opinion, lorsqu'il écrit que les Gaulois tenaient des druides la croyance que leur race avait été engendrée par Pluton [3]. Le nom de Hadès, par lequel on dési-

1 Scylax donne le nom de *Pontium* à une ville voisine des Colonnes d'Hercule.

2 Plutarch., *In Mario.* — Plin., l. VI, c. VI.

3 *Comment.*, l. VI, 18.

gnait les Enfers, procède évidemment du même radical que le phénicien *Gadès,* qui signifie porte, passage, et qui s'étendit du détroit des Colonnes au pays qui l'avoisinait. Les deux problèmes se résolvent donc réciproquement. D'ailleurs, la proximité des Enfers et de l'île Erythie ou Tauride est attestée par ce fait que les troupeaux de Pluton y paissaient avec ceux de Géryon [1].

Plutarque rapporte que les Enfers étaient divisés en quatre régions et, ce qui s'éloigne peu de l'état actuel, il ajoute que ces différentes parties peuvent être réduites à trois, attendu que la première se rattache à la seconde, celle-ci à une autre et ainsi de suite [2]. Ces quatre régions sont l'Hadès, l'Erèbe, le Tartare et les Champs-Elysées. Elles correspondent à quatre des îles Atlantiques : l'une, dit Proclus, appartient à Ammon, les trois autres sont le domaine de Pluton. Ce sont aujourd'hui les îles Fontan, Tatarskoé et Temrouk.

L'aspect funèbre et désolé de cette contrée s'accorde parfaitement, aujourd'hui encore, avec les descriptions des poëtes : les Russes appellent *pékla,* enfers, ces petits volcans qui vomissent du naphte

[1] Palœph., *De Tricareno.*
[2] *De Genio Socrat.,* p. 589.

et de la vase brûlante, et les eaux des lagunes où surnage le pétrole, exhalent les vapeurs méphitiques, dont Homère entoure la demeure de Pluton. Un phénomène qui frappa l'imagination des Hellènes, et dont les poëtes se sont emparés, subsiste encore et achèvera de démontrer combien leurs récits les plus merveilleux contiennent l'observation de la nature. Homère remarque que les Cimmériens sont privés à jamais de la clarté du soleil, et tous les auteurs l'ont répété après lui. Orphée s'exprime ainsi : « Au levant, le mont Riphée les couvre de son ombre. Au sud, ils sont obscurcis par des vapeurs phlégréennes qui s'échappent de la terre et qui les enveloppent comme d'un brouillard [1]. »

Rien de plus juste que cette observation. Pallas, qui a exploré savamment le Caucase et la Crimée, remarque qu'en traversant, par un temps calme, le Bosphore cimmérien, la presqu'île de Taman paraît continuellement voilée par une vapeur semblable à un brouillard épais. « C'est la preuve indubitable, comme l'attestent d'ailleurs les nombreuses sources de pétrole de ce pays, qu'il existe à une grande profondeur, sous cette île, une couche de matières en combustion qui cause aussi l'extrême chaleur et

[1] *Argonaut.*, v. 1103, 1125, 1140.

l'humidité qu'on observe à la surface du sol [1]. »

Hésiode dit que l'Enfer est froid et Plutarque prétend que le dieu de l'Hadès accueillait les mânes dans une contrée lointaine située au Septentrion [2]. Orphée signale aussi le froid excessif qu'il fait aux Enfers :

Aureus et gelidis Akheron perlabitur oris.

Hérodote a remarqué que le Bosphore cimmérien gelait parfois tout entier en hiver. Lorsqu'on se rappelle cette ville de Kheron de laquelle la Chersonnèse a pris son nom, il est permis d'en conclure que *l'Akhéron,* fleuve infernal qu'il fallait traverser pour entrer dans l'empire de Pluton, n'est autre que le Bosphore, plus tard nommé ainsi de *Phosphoros,* nom grec de la planète qui était à la fois Vénus, l'étoile du soir, et Lucifer, l'étoile du matin.

Suivant Xénophon, Hercule pénétra dans l'Hadès par la Péninsule Akherusia, située près d'Héraclée, ville du Pont. Ainsi que nous l'avons fait remarquer, Héracléum était cette localité située à l'extrémité du cap d'Iénikalé où s'élevaient les stèles d'Hercule. Les médailles d'Héraclée portaient en effet, gravée

1 *Voy. dans la Russie mérid.,* t. III.
2 *Op. et Die.,* v. 143. — *Quæst. rom.,* 266, 272.

sur leur revers, la victoire d'Hercule sur le chien Cerbère. Le héros traversa donc le détroit pour entrer dans le royaume des morts. La fable raconte que Neptune lui prêta, pour passer la mer, son gobelet, *scyphios*. Ce mot grec est, à coup sûr, un dérivé du terme scythique conservé dans les langues du Nord, *skip*, navire, d'où *ship* et *esquif*.

L'île Cimmérienne fut l'Hadès proprement dit : il existe encore un petit port de Hada sur le Bosphore, en face de Kertch. Ce fut, sans doute, comme il l'est aujourd'hui, le point où l'on abordait. L'étendue de l'île est d'environ 30 kilomètres de l'est à l'ouest, mais elle fut autrefois couverte en grande partie par une cité considérable, la ville Kimméride d'Éphore, dont Pallas et M. Dubois de Montpéreux ont retrouvé, sous l'herbe, les fondations cyclopéennes. C'était la capitale du peuple noir, la résidence putride, εὐρώεντος, de Pluton Aïdonée. Avant d'y arriver, on rencontrait sur le rivage le fameux dogue à trois têtes, Cerbère. Il veillait à la porte du palais, couché dans un antre, près du soupirail infernal appelé le Ténare qui n'est autre, sans doute, que l'entonnoir de cent pas de diamètre d'où se dégorgent incessamment dans la mer des flots de vase bouillante. Ce monstre, fils de Typhon et d'Echidna, autrement du serpent et de la vipère, rappelle un des symboles de la race

libyenne représentée, parmi les dieux ancêtres des Égyptiens, par le noir Anubis, à tête de chien, *latrator Anubis;* Echidna, sa mère, en s'unissant à l'Hercule pélasgique, donna le jour à la famille scythique [1]. Orphée mentionne, en effet, un peuple *Chidnæi* parmi ceux du Palus Méotide [2]. C'est sans doute le souvenir de ces traditions qui a déterminé Pline à donner à l'île Cimmérienne le nom de *Cerberion* [3].

Entre cette île et l'ile de Taman, s'étend une baie à moitié fermée, du côté du Bosphore, par un promontoire de bancs de sable et de récifs où les pêcheurs tartares vont tendre leurs filets et qu'on appelle *langue d'Avernas;* c'est ce fameux lac Averne que tous les récits placent auprès des Cimmériens. En Grèce, comme en Italie, ces deux dénominations sont réunies constamment, partout où l'on a reproduit ou cru retrouver la topographie des Enfers [4]. Au temps de Strabon, l'île des Cimmériens, aujourd'hui entièrement rattachée au reste de la péninsule, n'y tenait que par un isthme coupé par un fossé. Le bras du fleuve.

[1] Hérod., l. IV, 9.

[2] Orph., *Argonaut.*, v. 751.

[3] Plin., ch. v : *Cimmerios Cerberios Crates appellabat.* — Eustath., *In Odyss.*, p. 1671.

[4] *Avernum pro loco Plutoni dicato putabant et Cimmerios ibi fuisse indicatum habitare,* Strab., l. V, p. 244.

qui l'isolait autrefois, dut être le Cocyte (prononcez *Kokout)*, que rappelle le monticule volcanique voisin, auquel les Tartares donnent le nom de *Kokouoba* [1], le mont Kokou, lequel lançait encore des gerbes de feu en 1832. C'est sans doute le rocher dont parle Homère, et qui était situé au confluent du Cocyte et du Phlégéthon. Ce dernier fleuve ou bras de mer, séparait l'Hadès de l'Érèbe, aujourd'hui l'île de Temrouk. Un banc de sable et des marais ont remplacé le fleuve infernal. Ces îles sont couvertes de magnifiques pâturages où fleurissent les asphodèles dont les prairies des Enfers étaient, dit-on, émaillées.

A l'est, Temrouk est isolé du continent par le bras septentrional du Kouban. Selon la topographie mythique, l'Érèbe était en effet la région la plus proche de la terre habitée. Elle était baignée par le Styx successivement fleuve et marais, *stygia palus*, fidèlement représenté par le lac Aftaniz où débouche le Kouban, dont les eaux pâles et lentes coulent sans bruit, ainsi que le décrit le poëte, et auquel tous les fleuves des Enfers venaient se rejoindre.

Prométhée, dans Eschyle, annonce à la nymphe Io qu'elle rencontrera les cavaliers Arimaspes auprès du *fleuve de Pluton*. Or, Hérodote et tous les géogra-

1 Pallas, II, p. 337. — Dub. de Montpéreux, t. V, p. 56.

phes placent ce peuple au bord du lac Méotide et du Kouban [1].

Les mythographes ont accumulé les fables sur cette région. On y voyait le palais de la nuit, celui du sommeil et des songes dont les portes de corne et d'ivoire laissaient sortir, l'une les songes trompeurs, l'autre les songes vrais. Lucien a donné la description d'une île des songes qui n'est peut-être pas toute de fantaisie : on y entre par un port, et elle est entourée d'une forêt de pavots pleine de hiboux et de chauves-souris. Au milieu est un fleuve qui ne coule que la nuit. Les murailles de la ville sont très-hautes et le coq y a son temple. Les songes sont les seuls habitants du pays; il en est de tailles et de figures différentes; les uns, sont beaux, les autres difformes; les uns richement vêtus, les autres en haillons. Le souverain de cette île est le sommeil. La fable dit également que le dieu Morphée dort éternellement dans une grotte proche du pays des Cimmériens.

C'est dans l'Érèbe qu'Ulysse débarqua sur un rivage qu'ombrageaient, alors comme aujourd'hui, les hauts peupliers et les saules stériles [2] : « Noble fils de Laertes, lui dit Circé au moment où il va quitter l'île

1 Prométh., v. 730, 804.

2 Odyss., c. x, 505 ; c. xi, 17.

d'Æa en Colchide, Borée dirigera votre vaisseau. Lorsque vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez un port étroit et la baie de Perséphone. Tirez votre barque sur le bord et vous serez dans le royaume putride de Pluton. » Arrivé au lieu indiqué, non loin de l'Océan, près du peuple et de la cité des Cimmériens, Ulysse accomplit les rites prescrits par la magicienne. Il écarte de son épée la multitude effarée des mânes, νεκυες, qui se pressent autour de lui [1]. L'évocation et le lieu de la scène ont, dans le poëme, un tel caractère de réalité qu'on ne peut douter un instant qu'il y ait là un ensemble de faits vrais et de données positives dont Homère, bien renseigné, nous a transmis la vive impression.

Strabon fait mention d'un pont de bois qui conduisait de l'île Cimmérienne à l'île centrale. Ce pont, par lequel on passait sur le Cocyte, de l'Hadès au Tartare, est célèbre dans toutes les traditions qui se rapportent à l'Enfer. C'est le pont *Bifrost,* sur lequel les Ases passent, selon l'Edda, lorsqu'ils traversent Héla, le monde du feu, pour se rendre au lieu où les dieux prononcent leurs jugements; le pont Bifrost est entouré de flammes et les eaux qu'il franchit sont

1 C'est par ce même terme *nekuas* qu'Eusèbe, d'après Manéthon, désigne la dynastie des héros qui régnèrent sur les Égyptiens après les dynasties des dieux.

brûlantes [1]. C'est le pont *Tchinevad* des Perses situé au centre du monde où les hommes doivent passer pour aller rendre compte de leurs actions [2]; deux anges en gardent les extrémités. C'est aussi le pont *Al-Sirat* qui, suivant le Coran, est construit au-dessus de l'Enfer. Après l'avoir traversé, ceux qui vont en paradis prennent à droite et les damnés prennent à gauche.

Le pont infernal figure de même, dans les récits du moyen âge, la légende dorée n'a garde de l'oublier; saint Boniface le représente comme une planche posée sur un fleuve de poix enflammée [3].

L'île centrale de la péninsule de Taman, large de dix kilomètres au plus, entourée d'eaux stagnantes, imprégnées de bitume, fut ce lieu redouté qu'on appela le Tartare, où étaient enfermés ceux qu'avait frappés la justice des dieux. Là s'élèvent, à petite distance l'un de l'autre, deux volcans, le Kull-Oba et le Choumoukaï. Le premier est éteint depuis des siècles, mais sa force éruptive dut être considérable. C'est celui où Pallas, en examinant son cratère, fut surpris d'apercevoir, enfouis dans la boue, des débris de po-

[1] *Edda Snorro*, pag. 18. — *Ed. sæmunda*, t. III.

[2] *De vet. Persarum relig.*, Hyde, p. 245. — Anquetil, *Vendidad, farg.*, 19 et 13.

[3] *Lég. de S. Patrick*, c. I, lettre XXI.

terie antique rejetés sans doute d'une grande profondeur. Entre ces volcans, on voit un village qu'on nomme *Tatarskoé,* le seul de ce nom dans tout le pays. Si, comme tout tend à le faire croire, ce fut dans cet emplacement même, entouré des flammes des deux volcans, sans cesse obscurci des vapeurs infectes qui s'en échappaient, qu'était situé le donjon du Tartare, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce lieu sauvage eût conservé, sans changement, malgré l'énorme distance des temps, l'appellation qui l'avait jadis rendu célèbre.

Les poëtes décrivent le Tartare comme une enceinte vaste et fortifiée par un triple rang de solides murailles : une haute tour en défend l'entrée. Les portes sont d'airain et tout l'effort des dieux ne pourrait les briser. Là, Tisiphone veille sans cesse, et les Titans Gygès *(Gog),* Cottus *(Cuth),* Briarée aux bras de serpent, y sont plongés dans une nuit épaisse. La fantaisie des conteurs hellènes s'est donné libre carrière dans le récit des mystères de l'antique bastille. Ils ne se firent pas faute d'aggraver les peines qu'on y endurait par leurs poétiques exagérations. Le sacerdoce eut soin d'ailleurs d'accréditer ces contes effrayants dans le but d'augmenter la crainte et le respect dont ce séjour avait besoin d'être entouré.

Tantale, dévoré d'une soif brûlante au milieu d'un

étang dont l'eau échappe à ses lèvres, et en proie à la faim sous des arbres chargés de fruits que le vent éloigne de sa main lorsqu'il veut les cueillir, subit cette torture, parce qu'étant grand'prêtre, il avait révélé le secret du culte. Selon Pindare, il avait dérobé le nectar et l'ambroisie à la table des dieux pour en faire part aux mortels. Ixion fut condamné à être attaché avec des serpents à une roue qui tournait sans relâche, pour avoir osé lever les yeux jusqu'à Junon et, ce qui est plus grave, pour s'être vanté d'avoir obtenu ses faveurs. Sisyphe, époux de Mérope, l'une des Atlantides, roulait du bas d'une montagne à son sommet une grosse roche qui retombait d'elle-même, et le malheureux devait recommencer éternellement ce travail; pourtant, il n'avait à se reprocher qu'une indiscrétion, lorsqu'il répondit à Asope, qui lui demandait s'il savait ce qu'était devenue sa fille Egine, enlevée par Jupiter. Son frère Salmonée, petit-fils d'Hellen, ayant conquis tout le pays au delà de l'Alphée, fut enivré de sa puissance et, ayant fait construire un pont d'airain dans sa ville principale, il le traversait sur un chariot pour imiter le bruit du tonnerre, lançant çà et là des torches allumées à travers la nuit, afin de faire croire qu'il était, comme Zèus, armé de la foudre. Pour le châtier de son innocente ambition, le roi des dieux le précipita dans

le Tartare, et Virgile le place au rang des grands criminels.

Cet exposé n'est pas fait pour donner une haute idée de la moralité des anciens Hellènes. Tout était permis au souverain des dieux; il pouvait enlever les filles de ses vassaux, leur prendre leur territoire, mais, que l'un d'eux osât manquer à l'obéissance ou trancher aussi du conquérant, aussitôt la main du maître s'appesantissait sur lui et le plongeait dans la prison éternelle. Selon les poëtes, sonneurs de louanges, le crime unique, irrémissible, était la résistance contre la volonté du roi suprême.

La politique du vainqueur, dans la lutte des races, usa aussi de ce moyen d'assurer son pouvoir. Ouranos tint prisonniers dans le Tartare les Titans révoltés; Saturne, leur chef, victorieux à son tour, y plongea Ouranos détrôné. Puis, Zèus, triomphant de Saturne et des Titans, les y précipita et fonda sur leur défaite la domination de la race nouvelle.

Les châtiments infligés aux coupables étaient empreints de la férocité coushite. Dans ce temps où les femmes combattaient avec les hommes, présidaient aux temples, décidaient dans les conseils politiques et gouvernaient sagement les peuples, il n'est point surprenant de les trouver dans les Enfers, dépassant en cruauté les inventeurs même

des supplices, et tellement endurcies au spectacle des souffrances qu'elles se faisaient une jouissance de leur métier de bourreau. Telles étaient les Furies, filles de la Nuit et de l'Achéron, selon Eschyle et Lycophron. Chargées d'exécuter les sentences rendues par les juges des Enfers, elles flagellaient les condamnés, les torturaient avec des crocs et les éveillaient, remords vivant, durant la nuit, pour leur reprocher leur crime. L'antiquité fut pleine des temples dressés par la terreur à ces implacables déesses. On les représentait avec un boisseau sur la tête, signe particulier qu'on remarque aussi à Proserpine et qui distingue les divinités égyptiennes Athor et Nephtys.

Les Furies étaient aussi appelées *Euménides;* la signification de ce terme n'est pas bien connue. Il a peut-être son relatif dans la langue de l'Edda où *Eunidd* a le sens de Vierge. *Erinnys*, un autre de leurs surnoms, fut aussi celui de Cérès. En celtique, il signifie la reine ou la déesse de l'île. Cet ensemble d'indices range les terribles déesses dans la race aryenne.

D'autres semblent appartenir, au contraire, à la race noire : ainsi, les Kères suivaient les guerriers dans la bataille, achevaient les blessés et dévoraient les morts: ce sont les goules des Orientaux. Elles avaient des manteaux noirs, tandis que les Euménides étaient vêtues de manteaux blancs. Les Grecs, qui ont

fait la tradition, dépeignent les unes sous des traits odieux et les secondes comme justes et parfois bienfaisantes.

Au sud du Tartare coulait un fleuve ou bras d'eau communiquant du Styx à l'Averne. C'était le Léthé qui séparait de la prison des damnés le séjour heureux des justes appelé Champs-Elysées. Il y avait un passage conduisant d'une île à l'autre, car l'empereur Hadrien n'oublia pas la porte du Léthé, dans la reproduction des Champs-Elysées qu'il fit exécuter aux jardins de Tibur [1].

Autour du principe, d'abord purement moral du jugement des morts, point de départ du mythe infernal, vinrent se grouper les superstitions de chaque tribu qui, à la longue, firent du Méotis un centre religieux d'où , selon toute apparence, puisque nous n'en connaissons pas de plus ancien, ont découlé les religions de l'Orient et de l'Occident. Là commencent les oracles. Chaque tribu nègre a encore son sorcier qui jette des sorts, fait tomber la pluie, vend des philtres et tire des horoscopes. C'est ce que faisaient aussi Cireé et Médée, les grandes magiciennes des

1 Cette ingénieuse fantaisie d'un empereur lettré fut exécutée sans doute d'après les indications recueillies, sur les lieux, par Arrien, qu'il envoya en mission dans le Pont-Euxin.

2 Orphée, *Hymn.*, 58.

temps fabuleux, et Clotho, Lachésis et Atropos, les trois Parques des Enfers, probablement les gardiennes de l'arche *(ap arkham)*. Orphée représente les Parques habitant près du lac céleste, dans une sombre caverne, de la voûte de laquelle les eaux blanches tombent goutte à goutte dans un bassin [2]. Les poëtes les appellent *Mœres;* Hésiode leur donne un visage noir et des regards farouches. Selon Pindare, elles sont douces et élèvent des abeilles. Homère les dépeint comme implacables et cruelles. Olen de Lycie, plus ancien qu'Homère, qualifie Ilithyie, l'un des noms de l'Athor égyptienne, de parque belle fileuse, plus ancienne que Saturne. Les Parques secouraient les femmes dans les douleurs de l'enfantement et elles assistaient de droit aux couches des reines. Les contes dont s'est bercée notre enfance nous apprennent que les fées du Nord étaient convoquées dans ces mêmes occasions.

La Volospâ scandinave nous montre, assises au bord du lac sacré, les trois Nornes qui savent tout, qui prédisent les destinées et décident de la carrière des enfants et des hommes. Ce sont les Parques, dit Hésiode, qui distribuent aux humains le bonheur et le malheur. En voyant ces vénérables devineresses au fond de leur antre, rendant des oracles et filant du matin au soir leurs quenouilles, la population cré-

dule confondit leur double fonction et s'imagina que les fils de toutes couleurs, qui s'échappaient de leurs doigts décharnés, représentaient autant de vies humaines qu'Atropos tranchait d'un coup de ses ciseaux.

Mais, à mesure que la société se civilisa, le rôle des Parques grandit. Hésiode dit que, de filles aveugles de la nuit, elles devinrent des puissances intelligentes. Au lieu des noires sorcières, filles d'Hécate, on vit se former des sibylles législatrices et savantes. Tout ce qui se faisait dans le monde était, dit-on, soumis à leur contrôle. Elles étudiaient la marche des astres. Platon les fait jeunes et belles, vêtues de robes blanches. Ovide les place dans un palais près des tables d'airain où les destinées sont écrites. Hygin leur attribue l'invention de six des lettres de l'alphabet grec.

On saisit ici, à son germe, cette science astrologique dont le début fut en Chaldée, et qui exerça, depuis le premier âge des sociétés jusqu'à Ruggiéri, l'astrologue de Catherine de Médicis, cette influence extraordinaire qui, en dirigeant les volontés des rois, pesait sur les destinées des peuples. Les Parques de l'Hadès sont les ancêtres directs des Pythies d'Endor, de Delphes et de Cumes, des Stryges de Thessalie, des Sibylles de Rome, comme des Sagas scandinaves et des Druidesses gauloises.

CHAPITRE II

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

I

Les anciens ne doutaient nullement de la réalité de l'existence des Champs-Elysées. Denys, le géographe, écrit que, dans l'occident du Pont-Euxin, il y a une île nommée *Leuké,* la Blanche, où les âmes des héros mènent une vie heureuse en récompense de leurs vertus. Les Sarmates, qui sont originaires de la Scythie, avoient une tradition toute semblable. On les appelait μακαρον νήσός, îles des Bienheureux. Comme on les disait voisines des Colonnes d'Hercule, les modernes ont supposé qu'il s'agissait des îles Canaries, débris échappés au naufrage de l'Atlantide. Mais une méprise géographique d'Hérodote prouve que ces îles appartenaient à la colonie égyptienne du Pont-Euxin. Confondant la Libye africaine avec la Libye méotide, l'historien prétend qu'on donnait à l'oasis

d'Ammon ce nom d'île des Bienheureux. On n'a pas oublié que l'une des Atlantiques était consacrée à Ammon et nous allons voir qu'en effet l'île de Taman, ou *Tamun,* fut ce lieu de repos et de félicité où les anciens plaçaient les Champs-Elysées.

Ce terme *eleusios* ou éleusiniens venait d'une ville primitivement appelée Eleusine, dont Strabon et Pline ont constaté l'existence antérieure au déluge d'Ogygès avec celle de Caffa et d'Athènes. Cette cité voisine de Phanagorie et située, comme elle, dans l'île de Taman, sur le Bosphore, à l'entrée de la baie, prit plus tard le nom de *Képos,* jardin. L'île entière fut couverte autrefois de magnifiques ombrages et de vergers qui la rendirent célèbre dans tout l'Orient, jusqu'aux temps modernes, car ces jardins renommés n'ont disparu qu'à la fin du dernier siècle, lorsqu'ils ont été détruits par les Cosaques de Souwaroff. Ces barbares ont effacé jusqu'aux derniers vestiges des bocages, antique demeure des dieux, qui couvraient tout le pays sur dix-huit verstes de distance, jusqu'à la descente de Boghaz [1]. Plantés à l'origine des temps et entretenus avec soin par les générations sacerdotales qui se succédèrent dans le pays, on comprend que le bonheur d'y séjourner, en y goûtant les

[1] Dub. de Montpéreux, t. V, p. 83. — *Epigr. veter.*, 109.

doctes entretiens des sages, ait été l'objet des souhaits de tous les hommes intelligents de la période héroïque, auxquels Jupiter, selon la fable, donna l'immortalité pour prix de leur courage [1].

Les poëtes sont unanimes dans leur admiration de ces beaux lieux. Dans sa description de la plaine élyséenne, Homère la représente comme incessamment rafraîchie par les frais zéphirs qui viennent de l'Océan [2].

A son extrémité, tout près de la mer, le plateau de l'île de Taman est dominé par un petit lac, d'environ un demi-kilomètre, qui fournit, en tout temps, une eau douce et pure. L'île Fontan possède un bassin semblable de cent mètres de diamètre, situé au point culminant de l'île et d'où jaillissent les eaux qui alimentent toutes ses fontaines. On sait que les Egyptiens ont foré un grand nombre de puits artésiens dans la Libye africaine. Il n'est pas improbable que ces eaux jaillissantes soient le résultat des travaux de la colonie. Il est souvent question de la première de ces fontaines dans les descriptions des Enfers. Elle était située non loin d'Eleusine, au bout de la plaine de la Vérité, près du figuier sous lequel sié-

[1] Dionys., *Periegesis*, v. 541. — Priscian., v. 557.
[2] *Odyss.*, IV, v. 565.

gent les trois juges, dont l'office est de prononcer sur les mérites des morts qui comparaissent devant eux.

Le mythe infernal ayant toujours été considéré comme un fait surnaturel par la plupart des auteurs anciens et comme une invention des mythographes par les modernes, on s'est peu inquiété de se rendre compte de la raison et du but de ce mythe singulier. Maintenant que nous croyons l'avoir suffisamment localisé, nous allons tâcher d'en donner l'explication.

L'origine en est égyptienne, cela n'est pas douteux, et le principe repose sur l'institution civile du jugement des morts. Diodore affirme que les Egyptiens l'enseignèrent aux Grecs, et ce qu'il rapporte des rites qui s'accomplissaient encore de son temps auprès de Memphis, s'accorde pleinement avec ce que nous savons par la mythologie hellénique [1].

Quand le corps embaumé du défunt est près d'être transporté dans la tombe de ses ancêtres, il lui faut d'abord passer le Nil et ensuite le lac Achéruse, au bord duquel quarante juges sont assis sur un tribunal. Le décédé comparaît dans son cercueil et tout le monde a droit, suivant la loi, de porter plainte contre lui. S'il est convaincu de s'être mal conduit de son vivant, la sentence le prive de la sépulture qui l'at-

1 Diodore, l. I, s. XXXIV.

tend et il est ramené dans sa demeure. Parfois, si le défunt est sous le coup d'une dette, son corps reste en gage jusqu'à ce que ses héritiers l'aient acquittée et le fassent ensevelir honorablement. Mais si l'accusateur ne peut justifier ses allégations, il est lui-même puni sévèrement. Lorsque le défunt a gagné sa cause, ses parents quittent le deuil et célèbrent ses louanges, en suppliant les dieux de le recevoir dans le séjour des bienheureux : « Chez les Egyptiens, remarque Diodore, ce n'est point un tribunal invisible qui prononce sur le vice ou la vertu ; ce jugement est public et le peuple en est tous les jours témoin. La crainte d'être déclaré infâme après sa mort retient chacun dans l'observation de ses devoirs. »

Le jugement rendu, le cercueil était déposé dans une barque conduite par un nocher nommé Charon, mot cophte, dit Diodore, qui signifie batelier, et qui le transportait sur l'autre bord du lac Acherusia, dans le temple d'Hécate la ténébreuse, *Athor scotia*. Puis le mort était déposé dans l'une des tombes où reposaient ceux dont la vie avait été réputée juste, et qui s'élevaient dans la fertile campagne voisine de Memphis, divisée en champs de blé et en étangs de lotus.

Il y a lieu de croire que telle a dû être l'origine de la vaste nécropole qui s'étend dans la plaine de Sak-

karah, près de l'antique Memphis, et d'où le savant et infatigable Mariette-Bey a extrait les peintures les plus intéressantes, qui retracent les usages mortuaires, la religion et la vie intime des Egyptiens des trois ou quatre premières dynasties. L'extrême antiquité de ces monuments est une forte présomption à l'appui de celle du jugement des morts. Il est probable qu'il se maintint à Memphis dans sa simplicité originelle, tandis que les rituels et les peintures des tombes des Thotmès et des Rhamsès, à Thèbes, qui datent du dix-huitième siècle, sont remarquables par des rites funéraires des plus compliqués, signe d'une période théologique où domine le mysticisme.

Un fait historique, dont la bizarrerie n'a point trouvé d'explication satisfaisante, nous semble devoir venir confirmer la très haute antiquité du jugement des morts. Les historiens nous apprennent que Chéphren et Souphis, ces terribles constructeurs des pyramides, qui, chacun, pendant trente années, assujettirent la nation égyptienne aux plus durs travaux, prirent un soin extrême pour que le lieu où leurs restes furent déposés, sous les énormes masses de granite qui les protégeaient, fût si bien caché et muré qu'il serait impossible à qui que ce fût de le découvrir. La ruse fut poussée si loin, que les Européens qui, les premiers, ont pénétré dans les pyra-

mides, ont trouvé un sarcophage vide, dans lequel aucun cercueil n'avait été certainement déposé. On sait, d'ailleurs, qu'après l'ensevelissement mystérieux du monarque, l'entrée des pyramides fut scellée et resta fermée pendant de longs siècles. Pourquoi tant de crainte et de précautions? N'est-il pas présumable que ces tyrans, oppresseurs de la race égyptienne, redoutaient le jugement posthume qui eût vengé la nation du joug qu'ils avaient fait peser sur elle, et qu'ils s'attendaient à ce que leurs cadavres, condamnés par la voix publique, fussent arrachés du cercueil, mis en lambeaux et jetés au fleuve comme ceux des animaux immondes?

Le secret inviolable dont leur sépulture fut entourée, les sauva de ce traitement; mais, malgré le silence des historiens, cette précaution même démontre assez que l'institution démocratique du jugement des morts fonctionnait dès la première et la seconde dynastie, et que, même pour les rois, la justice, quoique lente à venir, n'arrivait pas moins à son heure.

Au reste, la figure majestueuse d'Osiris préside à tous les rites; il siége au tribunal et c'est devant lui que comparaissent les mânes introduits par Anubis, Thot, Horus ou Athor. Il est invoqué comme seigneur de l'Amenti, la région de l'Occident où les morts sont transportés après le jugement; il est

donc logique de penser que c'est à lui, le fondateur de la colonie égyptienne du Palus Méotide, qu'était dû l'établissement, dans cette contrée, du rite auquel étaient soumis indistinctement tous les hommes, depuis le plus grand jusqu'au plus obscur.

Dans les peintures anciennes d'Egypte, la cérémonie du jugement dernier semble d'abord plus civile que religieuse; Horus pèse les âmes dans une balance devant Tméi, la déesse Justice. Mais plus tard, dans le Caucase, sous l'influence de pontifes tout-puissants, parmi des peuples neufs et passionnés, les rites de la récompense et du châtiment prirent un caractère solennel et redoutable, que la nature des lieux et l'appareil effrayant dont ils étaient entourés rendaient plus imposants. Il est probable que, pour mieux asseoir leur autorité sur les populations, les prêtres n'accordaient la sépulture, dans la terre sacrée des aïeux, située à l'occident du Bosphore ou Akhéron, qu'à ceux qui se soumettaient au rite du jugement. Les corps embaumés des princes et des guerriers, transportés dans leurs cercueils à travers le Caucase, arrivaient dans l'Erèbe où ils étaient déposés en attendant le moment de comparaître devant le tribunal. Souvent ils y étaient rassemblés en grand nombre et l'on disait que les ombres de ceux qui n'avaient point de sépulture y attendaient pendant cent ans. Il est

probable, en effet, que l'on ne faisait traverser l'Hadès qu'à ceux auxquels on avait assuré, dans l'île sacrée [1], une tombe équivalant à ce que de nos jours nous appelons une concession à perpétuité. Les autres, oubliés dans l'Erèbe, s'entassaient au fond des temples du sommeil et des songes, ce qui a donné lieu a cette poétique fable de la foule des ombres accourant autour du farouche nautonnier, chaque fois qu'il venait prendre un chargement, le suppliant de leur accorder un passage. Le noir Charon les repousse de sa rame et les apostrophe d'une voix rude; Virgile, Michel-Ange et Gluck ont emprunté à ce mythe célèbre leurs plus magnifiques inspirations.

Lorsqu'un mort était admis à passer en jugement, son corps était transporté de l'Erèbe dans l'île d'Ammon et déposé au pied du tribunal qui siégeait, dit Platon, dans la plaine *Aletheïa*, de la Vérité. Le fleuve Léthé la séparait du Tartare.

Chez les Egyptiens, dès la plus haute antiquité, les prêtres remplissaient le rôle de magistrats et de juges. Le plus avancé en âge présidait le tribunal.

[1] L'île qui, pendant une période de trois mille ans, fut appelée successivement Erythie, Hespérie, Tricaréna, Ogygie, Khéronnèse, Crimée.

Il devait être le plus juste et le plus intègre des hommes. Comme insigne de sa haute fonction, il portait, suspendu au cou, un symbole en saphir qu'on appelait *Alétheïa.* C'est évidemment l'éphod des prêtres hébreux qui, de l'aveu même des Pères de l'Eglise, avaient emprunté au sacerdoce égyptien son symbolisme et son costume [1].

Le tribunal, dit Platon, était placé entre le Tartare et les Champs-Elysées. Les trois juges se nommaient Eaque, Minos et Rhadamanthe. Celui-ci qu'Homère qualifie de blond Rhadamanthe, *xanthos,* jugeait les mânes des Asiatiques. Il siégeait, le sceptre en main, sur un trône à côté de Saturne. Eaque fut un roi du peuple Myrmidon, dont Achille devint plus tard le souverain. On disait que, la peste ayant dépeuplé les États d'Eaque, il obtint des dieux que les fourmis fussent changées en hommes, d'où vint à ses sujets le nom de *Murmex.* Ce symbole caractéristique d'une des peuplades de la Tauride dénommait encore, au temps de Strabon, un bourg de la rive ouest du Bosphore, *Myrmekium,* la ville des fourmis. Aussi Eaque était-il chargé de juger ceux d'Europe.

Minos (de l'hiéroglyphique *men, man,* régent, celui qui est établi) présidait le tribunal. M. Gladstone a

1 Ælien, *Hist. div.*, l. XIV, ch. XXXIV.

remarqué avec sagacité qu'Homère ne dit point que Minos fût Hellène [1] et il ajoute qu'ayant apporté des usages policés chez une nation dont la constitution sociale était encore grossière, ce prince devait appartenir à une race supérieure. C'est lui qui décidait en cas de partage des opinions. Mercure-Hermès, identique au Thot égyptien, accompagnait le décédé et exposait impartialement ses titres. Après l'arrêt prononcé, le corps était déposé dans la barque de Charon, qui le transportait aux lieux de sépulture situés de l'autre côté de l'Achéron; personne, dit Evhémère, ne pouvait être enterré dans l'île sacrée de Jupiter-Ammon.

En réalité, le défunt traversait le Bosphore à l'endroit appelé *Porthmion* par les géographes et qui est encore aujourd'hui le passage habituel. Charon était surnommé *Porthmeus,* le passeur. La barque funèbre partait de Hada, bourgade placée sur la pointe méridionale de l'île Fontan, et touchait, sur l'autre bord, à Khéron, l'ancienne Nysa, aujourd'hui Kertch, où était le temple de la lune dans lequel, selon Diodore, on déposait le cercueil. Une pièce de monnaie de la valeur d'une obole au moins, trois au plus, posée entre les lèvres du mort, payait le *naule* ou

1 Gladstone, *Homer*, t. III, 318

passage. Nul étranger ne pouvait entrer aux Enfers en traversant l'Achéron, s'il n'était muni d'un rameau consacré à Proserpine qui lui servait de sauf-conduit. Longtemps avant le règne de Pluton, le nautonnier avait été enfermé dans le lieu le plus ténébreux du Tartare, pour avoir admis dans sa barque Hercule qui n'était point porteur du rameau vénéré.

Il y a lieu de penser que la célébrité des rites qui s'accomplissaient au Palus Méotide pénétra en Égypte et que, par une réaction naturelle, plusieurs des pratiques particulières à ceux-ci vinrent se combiner avec le mythe originel. Certains détails des rituels portent le cachet d'un génie nouveau, et les peintres retracent des personnages et des circonstances étrangers à l'Égypte. La déesse Hathor a une physionomie et un teint doré clair qui rappellent les Lydiens et les Araméens. Son rôle de protectrice des métaux et de reine de la nuit sont empruntés aux mythes du Nord. C'est une Isis asiatique revenue en Égypte.

Sous la forme d'une vache tachetée, disent les rituels, elle accueille le défunt arrivant au tombeau sur la rive occidentale. Le défunt, accompagné d'Osiris et des douze assesseurs, sort de la barque et entre dans le *Ker-neter* (la demeure d'en bas, *netherland*).

Là, s'il est coupable, il est livré au monstre *Smu*, l'une des formes de Set ou Typhon, monstre à tête d'hippopotame, puis il est décapité sur un échafaud. Mais le juste entre au Kerneter en traversant quinze portiques gardés par des génies armés de glaives et n'y peut pénétrer qu'en prouvant ses bonnes actions. Une fois admis dans les campagnes heureuses, les mânes y cultivent une plaine fertile arrosée par des fleuves et des canaux, que représentent fréquemment les peintures des monuments.

Les environs de Kertch sont semés d'une multitude de sépultures qui en font une véritable nécropole. Il y existait naguères une pyramide de plus de cent pieds de haut sur 145 de diamètre, construite, comme celles d'Égypte, sans ciment ni mortier, en gros blocs disposés en retrait. La voûte, à l'intérieur, était formée de grandes assises encorbellées, au lieu de pierres rayonnées. Une petite salle, carrée au centre, était vide, soit que le cercueil eût été enlevé, soit qu'il n'y eût point été déposé [1].

Les îles Méotides étaient si peu étendues que l'on conçoit fort bien qu'il eût été décidé de bonne heure qu'aucune inhumation n'y serait faite. Elles auraient bien vite été comblées par les cadavres, et la religion

1 Dub. de Montpéreux. t V.

fit une loi de ce qui était une prescription de salubrité. Les Enfers n'étaient donc, en ce qui concerne les morts, qu'un lieu de passage qu'ils traversaient pour subir le jugement, et d'où ils étaient ensuite transportés dans l'île *Kerneter* ou Khersonnèse.

Plus tard, à une époque, sans doute contemporaine de la guerre de Troie, lorsque la steppe, sortie des eaux, offrait un immense accroissement de territoire aux nations nomades, l'on en fit d'abord un vaste cimetière. Le prince Demidoff raconte que les plaines de la Russie méridionale sont couvertes, sur plusieurs lieues d'étendue, par d'innombrables tumulus coniques, surmontés, la plupart, d'un cippe de pierre, grossièrement sculpté en forme de sphinx [1]. Les gens du pays nomment ces tertres *moguiles* ou *kurgans;* ils en ignorent l'origine, et ils existaient, disent-ils, avant leur arrivée dans la contrée. L'immigration tartare y a été, on le sait, très-récente. Or, les fouilles exécutées dans ces tumulus n'ont fait découvrir que des sépultures scythiques.

Si l'on s'en rapporte au témoignage de l'Argonautique orphique, la coutume de transporter les morts au dehors du Palus Méotide subsistait encore au douzième siècle, mais déchue cependant de ses rites

1 P. Demidoff, *Voy. dans la Russie mérid.*, p. 327.

imposants : « Les Argonautes, après avoir visité les Cimmériens, que des vapeurs phlégréennes enveloppent d'un brouillard perpétuel, continuent de remorquer leur navire à travers les eaux limoneuses. Ils atteignent un promontoire près duquel l'Akhéron coule entre des rives glacées. Il débouche dans un noir marais qu'entourent des arbres chargés de fruits. Là est Hermiona, dont les murailles sont basses, entourées de pâturages et de villages. Cette cité est habitée par des hommes justes qui, après leur mort, sont transportés, dans une barque, à la région opposée, que baigne l'Akhéron. Près de là sont les cités et les portes invincibles des Enfers et le peuple des songes [1]. »

Il est fort possible que, lors de l'établissement des Égyptiens et des Libyens dans les îles Atlantiques, celles qui forment aujourd'hui la péninsule de Taman, fussent aussi riantes et ombragées que l'étaient, naguère, les Champs-Élysées. Mais lorsque

1 *Argonaut.*, x, 1125-1140. Hermiona, la ville d'Hermès, fut située, très-probablement, sur le cap ouest de l'île de Taman, dans le Bosphore, que Scylax appelle le promontoire *Hermæum*, et où fut, plus tard, Hermonassa. Elle était séparée de l'Hadès par l'Averne ou baie de Taman. Aussi, disait-on que les Herméens étaient dispensés du droit de passage pour leurs morts à cause de leur grande proximité des Enfers.

le cratère sous-marin, où s'engloutit l'Atlantide, eut été comblé par l'amoncellement des terres, les gaz enflammés, étouffés sous ce poids, cherchèrent une autre route par des fusées latérales. C'est alors que s'ouvrirent, au nord de la presqu'île de Kertch, dans les îles Cimmériennes et de Temrouk, et jusque dans la mer d'Azof, ces bouches purulentes servant d'exutoire continuel au foyer intérieur. Dès ce moment, l'aspect de ces îles changea et un voile lugubre de vapeurs sulfureuses ne cessa de peser sur elles.

Une partie des tribus échappées au premier déluge étant revenues habiter les îles, le rite solennel du jugement des morts fut remis en vigueur et fonctionna même, dans toute sa puissance, durant la période qui précéda le déluge de Deucalion. A la suite de la perturbation apportée par cette dernière et formidable catastrophe, l'émigration des populations affaiblit par degrés l'importance de l'institution qui perdit le caractère de superstitieuse terreur dont elle était entourée. Mais les tribus pélasges, en quittant le pays, en emportèrent la tradition profondément empreinte dans leurs souvenirs, et elles appliquèrent aux divers lieux où elles se fixèrent, les dénominations locales du primitif Enfer. En Campanie, en Sicile, dans l'Épire, en Arcadie, en Béotie, on trouvait un fleuve Styx, un

Averne, un Akhéron; les Champs-Élysées étaient, disait-on, dans la Thesprotie où coulait le fleuve Akhéron. Virgile a profité, pour la commodité de son récit, de la croyance populaire qui plaçait les Cimmériens au bord du lac Lucrin, et il fait descendre Énée aux Enfers par une porte souterraine située entre Cumes et Baïa. Mais il n'est pas douteux que ce poëte, l'un des plus instruits de l'antiquité, ait parfaitement connu la véritable position de l'Hadès originel; il le prouve par le passage des Géorgiques où il représente Orphée, errant, pendant sept mois, autour du royaume de Pluton où Eurydice est retenue, « et parcourant le pays glacé des Hyperborées, les bords du Tanaïs neigeux et les plaines que le Riphée couvre de ses gelées [1]. »

On conçoit que, sous la double influence du mysticisme sacerdotal et des tendances imaginatives de la race, la tradition du mythe infernal ait pris bien vite un caractère surnaturel. La sinistre aventure de la nation des Atlantes, engloutie dans un gouffre brûlant, en punition, disait-on, de son impiété, contribua à répandre la croyance d'un monde souterrain de flamme et de poix bouillante où les âmes des coupables étaient précipitées, et la prison du Tartare, dans

[1] *Georgicon*, IV, v. 517.

laquelle les rois enfermaient leurs sujets rebelles, pour les livrer aux supplices, engendra l'idée d'un séjour d'horreur où de noirs démons, armés de fourches, tourmentaient les damnés. Même durant la période où le rite s'accomplissait dans sa majesté sombre, la caste sacerdotale, héritière de la tradition égyptienne, et que les mythographes désignent sous le nom de Boréades, tenait, rigoureusement interdite aux profanes, l'entrée des quatre îles de l'Hadès. Pendant des siècles, leur inviolabilité fut conservée par la religieuse terreur qu'ils surent entretenir autour de cet asile. Les princes de l'Hadès n'accordèrent que très-rarement la permission d'y pénétrer à l'aide du rameau d'or. Les annales mythologiques ont enregistré avec soin les noms des héros qui descendirent aux Enfers de gré ou de force. Quelques-uns furent victimes de leur audace, témoins Thésée et Pirithoüs qui, après être entrés à l'infernal séjour avec l'intention d'enlever Proserpine, s'étant assis sur une pierre pour se reposer, y restèrent attachés jusqu'à ce qu'Hercule fût venu les délivrer.

De la confusion qui se fit dans les esprits entre les véritables habitants des Enfers et les morts qu'on y admettait journellement, se forma l'idée vague d'une population dont l'existence flottait entre la vie et le trépas. Les mânes ou ombres, comme on les appelait,

étaient censés accomplir la plupart des fonctions de la vie et participaient même aux passions et aux habitudes des vivants, auxquels il leur était permis d'apparaître et de parler. Puis la flatterie et la haine, l'esprit de nationalité et de parti ne pouvaient manquer, à cette occasion, de se manifester. Les Grecs se plurent à peupler les Champs-Elysées des âmes des héros dont la mémoire leur était chère, et à reléguer au Tartare les ennemis et les persécuteurs de leur race. De même, les Hébreux plaçaient les géants Réphaïm dans le Schéol, demeure souterraine qui se discerne mal du tombeau, dit M. Renan, et où les morts conservent une existence pareille à celle des ombres de l'Odyssée [1].

Pour nos aïeux, les Celtes, l'Enfer c'est *Annoufen*, le gouffre ténébreux, le fond de l'*Abred*. Abred est divisé en *cylch* ou cercles, auxquels il semble que Dante ait emprunté la donnée de son poëme. Le premier cercle est privé de vie et représente le néant; dans le second, les êtres possèdent cette même existence douteuse qu'on attribue aux mânes et aux habitants du Schéol. Le monde des bienheureux s'appelle le cylch de Gwynfid.

Chez les Scandinaves, *Swerga* est le séjour des

[1] Renan, *Job*, introduction.

dieux, et la région inférieure, où sont les coupables, s'appelle *Narak*. Lorsque, après la destruction du monde, Odin et Vali revinrent habiter la plaine d'Ida, où jadis s'élevait Asgard, ils résidèrent dans Himinborg, la ville céleste. Les hommes probes et vertueux sont réunis dans la cité étincelante d'Asgard; les méchants sont rejetés dans Hellen et de là dans *Niphulheim,* la neuvième région. *Hell* est resté synonyme d'enfer dans les idiomes des familles germaniques, issus de la souche scythique, mais dans les langues des peuples d'Orient, descendants de Cousch et des Libyens, *el* a le sens de sacré et de vénérable.

II

L'Enfer avait un roi. Toutes les mythologies s'accordent pour dépeindre ce sombre personnage sous les couleurs les plus fantastiques. Les Latins pélasges lui avaient conservé son nom libyen : Pluton c'est *Phûton,* dérivé comme Python *(Pûtoon)* du *Phût* hiéroglyphique, appellation ordinaire du dieu Typhon, en qui les Egyptiens personnifièrent la famille Couschite dont les Pasteurs Huksos étaient les descendants. Les Romains avaient un grand respect pour *Dis* ou Pluto. Cette divinité était rangée au nombre des huit dieux primitifs, les seuls qu'il fût permis de figurer en or, en argent et en ivoire.

Les Grecs l'appelaient Adès ou Aïdès, et cette dénomination paraît même avoir été connue des premiers Latins, puisqu'on lit *Eidesius,* dans une inscription funéraire antique [1]. Le surnom *Aïdonéos* s'identifie avec l'Adonaï des Syriens et des Hébreux, seigneur suprême, et se retrouve sans doute dans *Aeddon,* le pontife de Hu le Puissant qui régna sur les pères des Bretons Cymri [2]. Pluton est aussi qualifié de *rex Chaüs,* roi du Chaos, ou, pour parler exactement, roi de Cousch. *Horcus* a le même sens ainsi que son inversion le *Chusor* de Sanchoniathon.

Plutarque l'assimile à Saturne et Macrobe à Borée en effet, les Boréades ou Hyperborées [3], famille sacerdotale qui succéda aux prêtres d'Ammon, habitaient les rives du Bosphore et le cap *Ak Boroun, Boréum,* a sûrement conservé leur nom.

L'appareil terrifiant dont s'entourait le roi des Enfers porta très-loin sa renommée. Ses principaux traits caractéristiques se reconnaissent dans l'Ahriman des Perses, roi des Devs et des Darvands, ennemi d'Ormuzd au brillant visage. C'est lui que l'Avesta qualifie d'impur, de noir de peau; son surnom *apéethi* rappelle Japet, père de la théogonie hellénique qui, selon Homère, règne avec Saturne dans

1 Gudia, *Inscript.*, 60
2 Taliésin, Davies, *Myth. of Druids,* I, 122.
3 Hérod., l. IV. — P. Méla, III, c. v.

ces lieux voisins de l'Océan où est situé le Tartare.

Ahriman commande dans l'Albordj, comme Eblis, le prince des Djinns, réside dans la montagne de Kâf. Or, ces deux dénominations désignent, dans les légendes des Perses et des Arabes, la même contrée, le Caucase. C'est aussi Yama, le juge des morts chez les Hindous, qui envoie les bons à Swerga, le premier ciel, et les méchants dans Narak, la région des serpents.

Pluton s'identifie parfois avec Vulcain ou Hephaïstos, souverain du Niphates, la contrée aurifère qu'exploitaient les Cyclopes; il prend alors le nom de Plutus, dieu des métaux et des mineurs. Son nom *Ditis,* synonyme de richesse, est celui par lequel César le désigne comme ancêtre des Gaulois.

Minos préside entre les deux assesseurs, Eaque et Rhadamanthe, au tribunal des Enfers. Il caractérise le pontife souverain de l'Hadès, dans ses fonctions de justicier où il représente Osiris. C'est lui qui tient l'urne fatale où se déposent les votes qui décident du sort du défunt. La fable applique le nom de Minos à deux princes, dont on a fait des rois de Crète par une méprise qui s'est étendue à un grand nombre de faits mythologiques. L'erreur est venue de ce que la tribu sacerdotale des Curètes se forma dans l'île d'Ammon,

où une localité, au sud de l'île, porte encore aujourd'hui le nom de *Khréta* [1]. Or, ce fut aux colonies des Curètes que la Crète, *Curetis,* dut sa civilisation. On ne peut douter que ces colonies aient été originaires du Caucase, lorsqu'on lit dans Strabon que les Curètes, dont les princes Titans firent don à la déesse Rhéa, pour célébrer ses mystères, vinrent d'abord de Colchide, d'où ils passèrent dans l'Asie-Mineure, et de là en Grèce et dans l'Archipel [2].

Il faut donc reporter au Palus Méotide la fable du Minotaure et de Pasiphaé, épouse de Minos II, constructeur du Labyrinthe. Ce prince fut un roi puissant sur la mer, qui soumit à son autorité les peuples voisins, entr'autres les Athéniens, auxquels il imposa le tribut de sept jeunes filles et sept jeunes garçons dont Thésée, le dernier des chefs de l'Athènes taurique, affranchit sa patrie. La fable qui se greffa, beaucoup plus tard, sur cet événement, prit naissance dans la Grèce. En effet, l'on voit d'ici l'invraisemblance d'un roi de Crète réduisant, malgré la distance, Athènes à l'état de vassale, sans inquiéter le reste de l'Hellade.

L'établissement successif des migrations Hellènes,

1 Longuet, *Carte de Crimée,* 1854.
2 Strabon, l. X.

dans la Grèce, mit fin au cycle des héros, ainsi qu'aux traditions fabuleuses qui se composaient des réminiscences d'une époque, depuis longtemps évanouie, et d'un pays dont la situation oubliée se perdait dans un passé merveilleux. L'histoire ne commence pour les contrées du Bosphore qu'au sixième siècle, lorsque les colons de Milet et d'Héraclée viennent s'y fixer. On les voit soumises alors à des souverains d'une dynastie Spartocide, du nom de Satyros et de Leukon, dénominations barbares modifiées par l'euphonie hellénique. Plus tard Mithridate jeta sur ces contrées, redevenues sauvages, un dernier éclat par sa glorieuse résistance à la domination romaine, dans laquelle le Bosphore et le Pont s'absorbent ensuite comme le reste du monde.

Il est probable que, durant la période postérieure au cycle héroïque, les successeurs des Minos, continuateurs de la tradition égyptienne, furent ces prêtres Boréades ou Hyperborées sur lesquels Hérodote s'étend avec détail et dont P. Méla a raconté l'existence pieuse et révérée des peuples voisins. Mais, tandis que le désert qui s'était fait alentour, les ensevelissait dans l'oubli, la tradition surnaturelle du premier âge voyageait avec les migrations parties après le déluge, conservée précieusement dans les croyances populaires. C'est un fait psychologique des plus curieux

que cette foi héréditaire au diable et à l'enfer qui se rencontre chez tous les peuples asiatiques et européens. Enracinée, au début des sociétés, dans l'imagination neuve et impressionnable des populations ignorantes, elle s'est identifiée avec leurs premières notions intellectuelles. S'appuyant sur le principe moral de la récompense et du châtiment, elle s'est introduite dans tous les dogmes, les modifiant plus qu'elle n'en a été modifiée, et subissant des altérations si peu profondes qu'on la reconnaît, au premier examen, chez le Celte comme chez le Musulman, chez l'Hellène comme chez le Juif et le Guèbre. C'est surtout parmi les populations des campagnes que les superstitions les plus enfantines sont venues se grouper autour de l'idée principale. Les traditions locales s'y mêlent confusément. Les Pans, les Satyres et les Centaures de la fable grecque reparaissent sous la forme de démons cornus à pied de chèvre et à sabot de cheval. Le chien noir, qui rappelle Cerbère, et le loup, symbole des Pélasges Lycaonides, sont les attributs ordinaires du diable. Lorsqu'il préside au sabbat, son front est armé des cornes recourbées du bouc d'Ammon, il tient la fourche en main comme Pluton, et autour de lui recommence la ronde forcenée des bacchanales.

Au moyen âge, le diable, personnification des Cou-

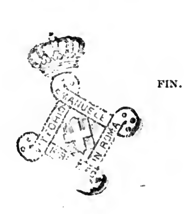
shites initiateurs des premières sociétés aux arts et aux sciences occultes, est le savant par excellence, l'ouvrier habile en tous métiers, l'inventeur de l'imprimerie, le constructeur des cathédrales. Il est très-ingénieux en serrurerie et autres ouvrages de fer. Sauval raconte que les serrures de Notre-Dame étaient si bien travaillées qu'on disait que le diable les avait faites.

Cependant, à mesure qu'il s'éclaire, l'homme devient moins peureux. Il se familiarise avec son épouvantail. Le diable s'établit dans le foyer; devenu presque bienfaisant, il fait le ménage pour les bonnes servantes et lutine les paresseuses. Tantôt il entre dans le corps d'une vieille femme qu'on exorcise, tantôt dans celui d'un savant qu'il faut brûler. Cette persistance de la croyance au diable, à côté du christianisme, et l'obstination avec laquelle les sorciers et les possédés pratiquèrent ce culte, malgré les persécutions et les supplices, offrent un des plus bizarres exemples d'atavisme qu'on puisse observer chez les hommes. C'était l'instinct de la religion originelle éparpillée et rompue en tronçons cherchant à se rejoindre et à revivre dans les rites nocturnes que le culte dominant proscrivait avec horreur.

Et pourtant le christianisme lui-même a vécu de cette croyance. Il a un paradis pour les justes et des

lacs de poix bouillante pour les coupables. L'Enfer est une de ces traditions qu'il a héritées des religions antérieures. C'est toujours une région enflammée dans les lieux bas de la terre, où règne le Satan des rabbins, le *Saden* de Macrobe, qui tire probablement son nom du terme hiéroglyphique *souten,* seigneur tout-puissant, qu'on lit habituellement sur les cartouches des Pharaons. Enfin, il est le serpent, *il gran verme,* comme l'appelle Dante, symbole chez les Égyptiens, comme chez les Druides, de l'autorité sacerdotale.

Mais, devant les progrès de la raison, l'empire du diable décline rapidement. Les superstitions dont il s'entourait s'évaporent, comme les rêves au chant du coq; il n'appartient plus qu'à la légende et à la poésie, et le dogme lui-même commence à renier ce vieux spectre qui n'est plus que ridicule et pour qui le temps de l'histoire semble à la fin venu.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE
GÉOGRAPHIE PRÉHISTORIQUE

I
LA PÉRIODE NEPTUNIENNE

II
LES ÉGYPTIENS EN ASIE

III
L'ATLANTIDE

DEUXIÈME PARTIE
LES PEUPLES PRÉHISTORIQUES

I
DESCENDANTS DES ÉGYPTIENS ET DES LIBYENS

II

LES SCYTHES

III

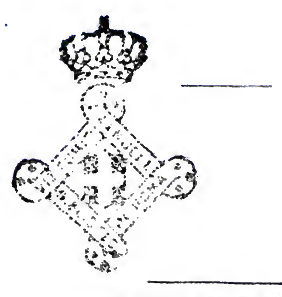
PÉLASGES ET HELLÈNES

IV

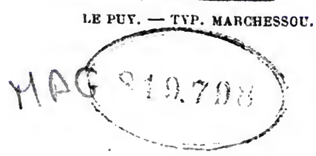
LES AMAZONES

V

LES ENFERS



LE PUY. — TYP. MARCHESSOU.



Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.







